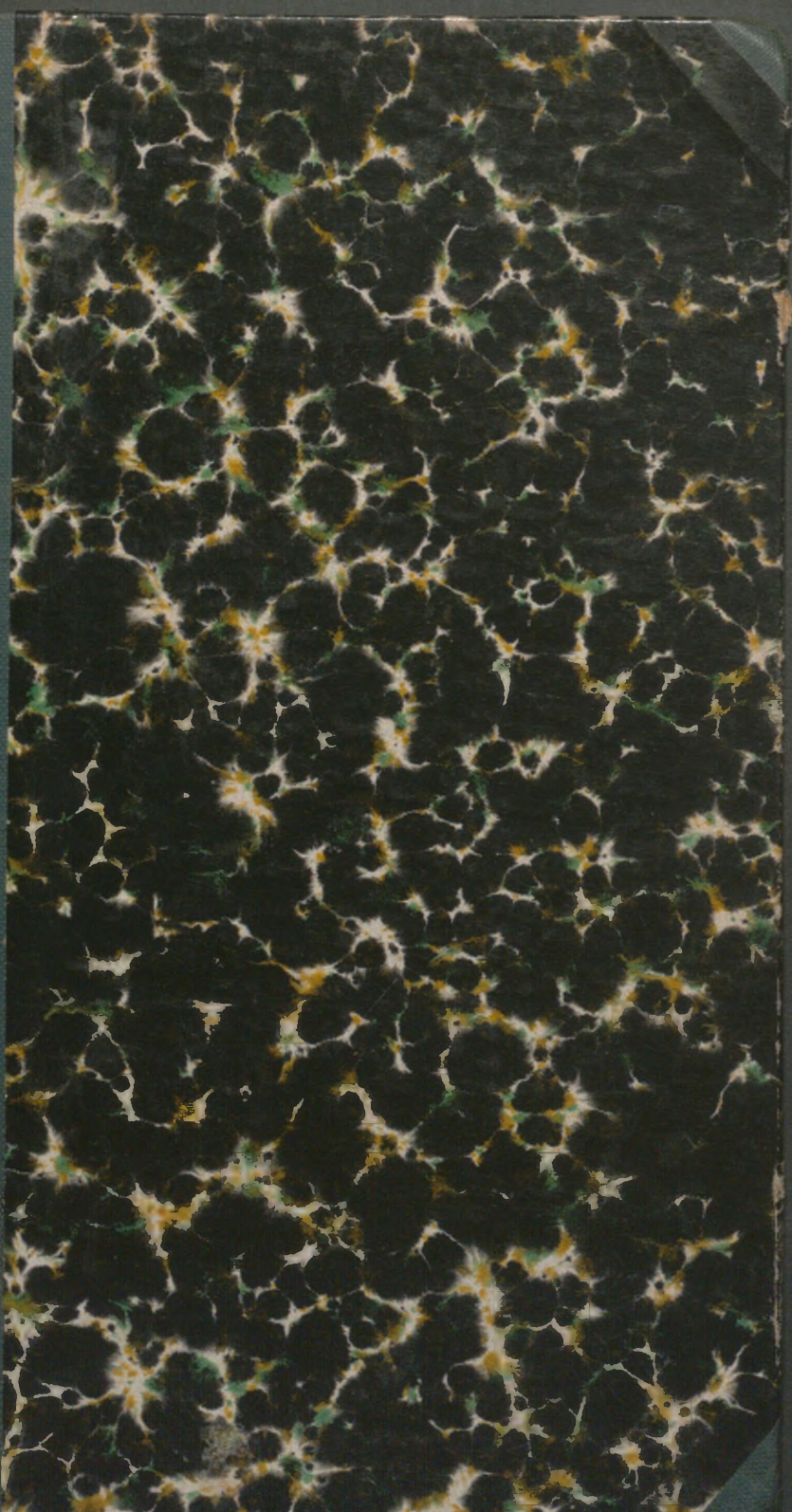


Grey Scale #13



A 1 2 3 4 5 6 M 8 9 10 11 12 13 14 15 B 17 18 19



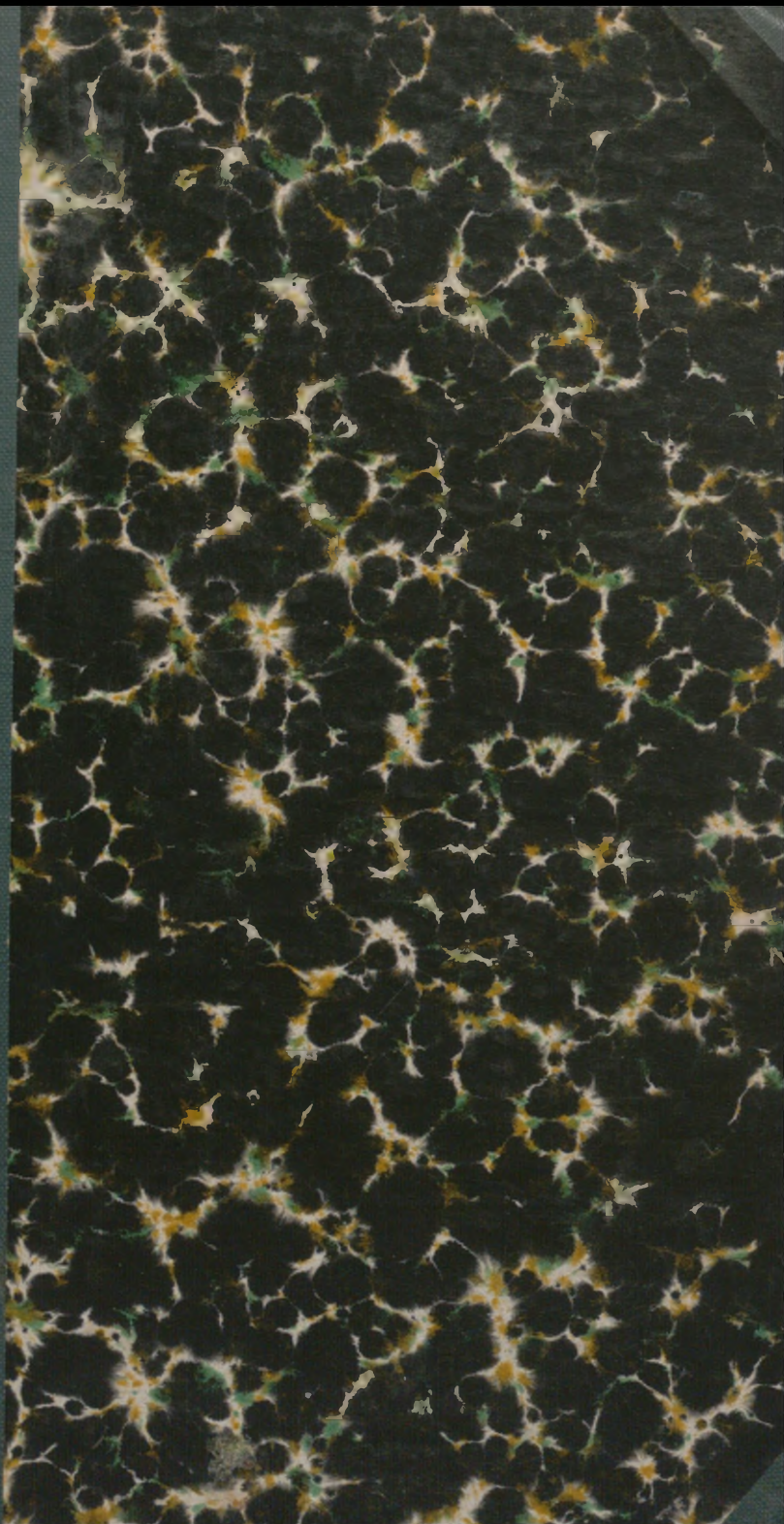
Inches 1 2 3 4 5 6 7 8

Centimetres 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19

Colour Chart #13

Blue		Cyan	Green	Yellow	Red	Magenta	White	3/Color	Black
------	--	------	-------	--------	-----	---------	-------	---------	-------

DANES-PICTA.COM



ERRATA

- Page 5.* — Ligne 10 : supprimer la virgule après « Seine ».
- Page 36.* — 11^e ligne en remontant : au lieu de « opérations de marche », lire « zones de marche ».
- Page 38.* — 17^e ligne : au lieu de « XI^e », lire « X^e ».
- Page 50.* — Note : au lieu de « page 35, lire « page III ».
- Page 72.* — 9^e ligne : au lieu de « porté », lire « posté ».
- Page 74.* — 11^e ligne en remontant : au lieu de « conçoit », lire « reçoit ».
- Page 97.* — 13^e ligne en remontant : au lieu de « Herzendorff », lire « Hetzendorff ».
-

LE
HAUT COMMANDEMENT ALLEMAND

EN 1914

(Du point de vue allemand)

Général DUPONT

Marcel

LE

Haut Commandement Allemand

EN 1914

(Du point de vue allemand)

Préface du Maréchal JOFFRE



PARIS

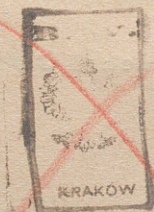
LIBRAIRIE CHAPELOT

136, Boulevard Saint-Germain

1922

355.91(3222)

BIBLIOTEKA
7107
HIST-WOJSK.



~~7711/2~~

Biblioteka wojskowa
48521 / 2
Im. E. Janickiego 11

PRÉFACE

Le général Dupont me demande de présenter son livre au public.

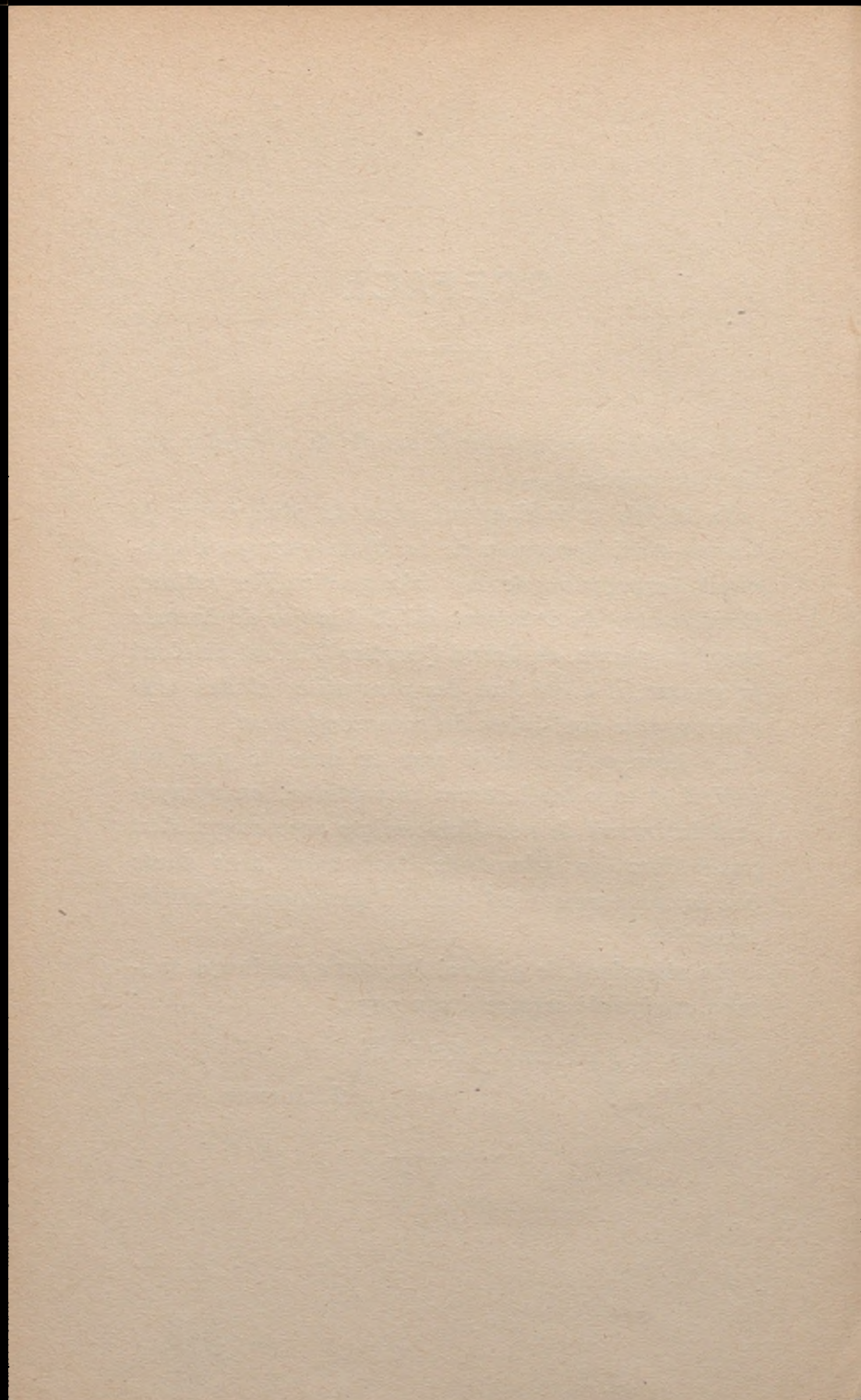
Je le fais avec d'autant plus de plaisir que je trouve ainsi l'occasion de lui témoigner publiquement l'expression de ma très particulière estime. Comme chef du 2^e bureau à l'État-major de l'armée avant la guerre, au Grand Quartier Général pendant la guerre, il a été l'un des plus utiles et des plus clairvoyants auxiliaires du commandement.

Le livre qu'il a écrit sera lu avec le plus vif intérêt et tous les lecteurs impartiaux, en comparant le travail de nos états-majors avec ce qui s'est passé chez les Allemands, trouveront sans doute que la comparaison est toute à l'avantage de l'armée française.

En attendant, le général Dupont a rendu un nouveau et signalé service à son pays.

Paris, le 9 novembre 1921.

J. JOFFRE.



LE HAUT COMMANDEMENT ALLEMAND

EN 1914

(Du point de vue allemand)

PREMIÈRE PARTIE

LES DÉBUTS

LA FAUTE CAPITALE

Le 13 août, devant toutes nos espérances, le grand duc Nicolas Nicolaïewitch informe M. Paléologue que « les armées de Vilna et de Varsovie prendront l'offensive le lendemain matin dès l'aube ».

Le 14, en effet, s'ébranlent vers la Prusse Orientale : 1° l'armée du Niemen, sous Rennenkampf, de l'est à l'ouest de Vilna vers Gumbinnen; elle passe la frontière le 17; 2° l'armée de la Narew, sous Samsonoff, du sud au nord, vers Soldau; elle passe la frontière le 21.

L'Allemagne a laissé du côté russe : 3 corps actifs, 1^{er}, XVII^e, XX^e, un corps et une division de réserve, I. R., 3^e D. R., la 1^{re} division de cavalerie.

Toutes ces forces sont en Prusse orientale, où elles forment la VIII^e armée. En Posnanie et en Silésie, quelques

brigades seulement, de composition diverse, gardent ces provinces peu menacées.

Leur chef, le général von Prittwitz u. Gaffron se trouble; il se propose d'abandonner toute la province et de se replier sur la Vistule, de Thorn à Dantzig. Là, sous la protection du fleuve et des puissantes fortifications modernes qui le jalonnent, il sera en toute sécurité.

Le Haut commandement allemand ne peut s'y résoudre. Il suffit, pour le comprendre, d'avoir lu le chapitre des mémoires de Frédéric II, où le grand roi traite de l'importance militaire de la Prusse orientale. Le chef défaillant est remplacé par le général von Beneckendorf und von Hindenburg. Celui-ci a 67 ans; il est en retraite depuis trois ans. On lui donne comme chef d'état-major le général Ludendorff, alors dans la région de Liège qu'il vient de conquérir. Ludendorff prend son nouveau chef au passage à Hanovre, le 24 au matin.

Mais il ne part pas seul de Belgique.

Derrière lui, le 25 août au soir, deux corps sont enlevés du front français : le corps de dédoublement de la garde, ou garde-réserve, G. R., prélevé sur l'armée de von Bülow et le XI^e corps sur l'armée de von Hausen. Une division de cavalerie, la 8^e, les accompagne.

Ces forces arriveront après la bataille de Tannenberg : comme le corps Drouet d'Erlon, le jour de Ligny, mais à l'échelle de la guerre moderne, elles errent, inutiles, d'un champ de bataille à l'autre.

Cette mesure fut peut-être notre salut.

Supposez le corps G. R. à sa place, le 7 septembre, entre Bülow et Kluck, le XI^e corps et la division de cavalerie saxonne, avec l'armée von Hausen le 9 septembre, à La Fère-Champenoise; quelles conséquences!

A cette faute du chef d'état-major allemand de 1914, le général de Moltke, l'autre, l'oncle, dut tressaillir dans sa tombe.

Depuis les premiers jours de l'alliance russe, l'Etat-

major français avait porté tout son effort à persuader les Russes de la nécessité d'une intervention rapide, produisant son effet avant que l'Allemand ait pu nous écraser avec la totalité de ses forces. Jamais, au cours de cette longue période, nous n'avons rencontré autant de bonne volonté et de compréhension de la situation qu'à la veille de la guerre. En août 1913, le général Joffre, accompagné des principaux officiers de l'Etat-major de l'armée, avait passé un mois en Russie avec le tsar et le grand-duc. Sa parole loyale apporta la conviction dans leur esprit; ils tinrent au delà de leurs promesses, malgré toutes les oppositions que nous révèle M. Paléologue.

Nicolas Nicolaïewitch a droit à la reconnaissance de la France.

QUELQUES FIGURES

L'auteur du plan qui faillit nous anéantir était le général von Schlieffen.

Elève de Moltke, il avait pris la direction du grand Etat-major en 1891, succédant à Waldersée : il conservera ce poste pendant 15 ans, jusqu'au 31 décembre 1905. C'était une intelligence et un caractère de tout premier ordre. A plusieurs reprises, des instructions, des travaux secrets, des critiques, émanant de lui, tombèrent entre nos mains; ils étaient admirables. Aussi, lorsque des écrivains français de marque découvrirent Schlieffen au cours de la guerre et qu'ils s'imaginèrent son existence et ses travaux inconnus de l'Etat-major français, leur prétention put-elle sembler un peu puérite.

Lors de l'entrée en fonction de Schlieffen, le plan allemand comportait une offensive contre la Russie, une défensive contre la France. Peu à peu, sous l'influence des circonstances qui se modifiaient, Schlieffen renversera ce plan. Le général de l'infanterie, von Kuhl, qui fit toute sa carrière au grand Etat-Major, et fut en campagne le chef

d'état-major de von Kluck, puis celui du prince de Bavière, nous expose tout au long la genèse et le développement de cette transformation, dans son ouvrage : *Der deutsche Generalstab*, Berlin, 1920.

Sans doute, le plan de Schlieffen, on va le voir, n'est pas celui que certains de nos historiens, stratèges à la Thiers, lui ont prêté. Il n'y a pas tenaille par double enveloppement, il n'y est pas question d'appuyer l'aile droite à la mer. C'est regrettable, mais Schlieffen manquait sans doute d'imagination.

Donc, Schlieffen se décide pour l'offensive contre la France.

En 1901, la droite allemande devait passer par Donchery et Stenay seulement; on se bornerait à observer Liège. Peu à peu Schlieffen étend l'amplitude du mouvement vers le Nord. De Saint-With, la concentration est reportée jusqu'au nord d'Aix-la-Chapelle. Au groupe du Nord, il met 9 corps d'abord, puis 11, suivis de 7 corps de réserve, destinés à couvrir le flanc droit et à masquer Anvers. Il conservera la défensive en Lorraine, évacuera au besoin la Haute-Alsace. En conséquence, il fortifie le Haut-Rhin à Istein, Mülheim, crée le front Strasbourg - Donon, le long de la vallée de la Bruche, la grande *Feste* de Metz-Thionville et la position d'arrêt de la Nied. En même temps, il fortifie tout le front oriental, crée la ligne de défense le long des lacs Mazures, développe les places de la Vistule, Thorn, Fordon, Culm, Graudenz, Marienbourg, renforce Posen, organise Breslau. Ses dernières paroles en 1913, à son lit de mort, nous dit son gendre, le général v. Hahnke, furent : « Renforcez la droite ».

Dans un ouvrage paru en 1921, intitulé : « *Graf Schlieffen und der Weltkrieg* », le lieutenant-colonel Foerster, de l'état-major, nous expose avec précision le dernier plan de Schlieffen, établi en 1905.

Le 22^e jour de la mobilisation, le front doit passer par Gand, Maubeuge, Mézières, Sedan, Montmédy et Au-

dun-le-Roman, à l'ouest de Thionville. *De Thionville au Donon et à Belfort le front est maintenu exactement sur la frontière.* Le 31^e jour, le front suit la ligne : Abbeville, Amiens, Saint-Quentin, Rethel, Thionville; *puis encore la frontière.*

A la droite de l'aile marchante, 7 corps d'armée doivent tourner Paris par l'Ouest, pendant que six corps d'ersatz qui les suivent en feront l'investissement au Sud-Ouest et au Sud. Puis ces sept corps se dirigeront vers l'Yonne, la Seine, de Nogent et le Grand Morin. Pendant toute la marche de Lille vers Paris, la protection est assurée par un échelon refusé.

Les divisions laissées entre Thionville et Belfort chercheront à retenir le plus possible de forces ennemies, à les attirer en cédant devant elles. La marche générale en avant de cette aile gauche n'aura lieu qu'après la réussite de la grande conversion, quand Paris sera tourné, investi et dépassé, donc beaucoup plus tard, à un moment impossible à déterminer d'avance. C'est alors que la bataille de Cannes sera renouvelée.

Nous ne reproduisons pas ici les nombres de divisions des diverses parties du front, non plus que le nombre de celles laissées du côté russe. Le chiffre total des divisions allemandes s'étant beaucoup accru entre 1905 et 1914, cette énumération ne pourrait que troubler.

Du côté russe, Schlieffen laissait des forces raisonnables; son successeur l'imita longtemps. C'est à la fin de 1913 seulement que Moltke décida de prélever deux corps de réserve sur l'armée de Prusse Orientale. Il les employa à renforcer non l'aile droite, mais l'aile gauche allemande du côté français. Il mit de ce côté 8 corps au lieu des 4 prévus par Schlieffen et sur lesquels même deux devaient être retirés le plus tôt possible si les Français n'attaquaient pas, et transportés à l'extrême droite qui ne serait jamais trop forte. Moltke agit ainsi, non pas tant, semble-t-il, dans une intention offensive par l'aile gauche aussi, mais

parce que, déclare von Kuhl, il attendait une attaque française de ce côté. Le lieutenant-colonel Tappen, aujourd'hui général-lieutenant, qui succéda à Ludendorff en 1913 au bureau des opérations et dirigea ce bureau pendant les premières années de la guerre, nous dit à ce sujet : « L'abandon, même momentanément, d'une partie de « la Lorraine au début des opérations paraissait indésirable et à éviter si les circonstances ne l'exigeaient pas « absolument ». Ajoutons que Tappen est considéré en Allemagne comme ayant été très inférieur à sa tâche.

Quoi qu'il en soit, on sent le flottement dans tous ces changements; la belle ordonnance de Schlieffen est gâtée. C'est qu'en effet son successeur immédiat en 1906, celui qui devait appliquer son plan, le Moltke de 1914, n'était pas à sa taille. Neveu du grand stratège, ce nom le porta au sommet : l'héritage était trop lourd. Voici ce qu'en dit le général allemand Baumgarten, dans un ouvrage dont nous parlerons plus loin : « Lors de la retraite du comte « Schlieffen, l'armée espérait voir nommer Hindenburg « ou Bülow. La volonté de l'empereur en décida autrement. A la place qui revenait au plus capable, il mit cet « excellent homme, mais général doué de qualités moyennes, parce qu'il portait le nom le plus glorieux de « l'armée. Ce n'était pas l'homme qui pouvait appliquer « le plan grandiose de Schlieffen. »

Tous les écrivains allemands sont unanimes dans leurs appréciations sur Moltke. C'était un travailleur, un consciencieux, un modeste. Il fut effrayé de la responsabilité qui lui incombait lorsque l'empereur le choisit et il chercha à y échapper. Pendant les dix années de ses fonctions il travailla et fit travailler beaucoup autour de lui. L'armée avait confiance en lui; il savait prendre l'empereur et empêcher ses interventions trop fantaisistes. Mais il n'avait pas confiance en son étoile, était très impressionnable, sensible aux incidents secondaires. Sa santé en 1914 n'était pas brillante; on prétend qu'il avait fait deux

saisons d'eau au cours des six premiers mois de l'année, sans en ressentir beaucoup d'effet.

Moltke accumula les fautes. Avant la guerre, il adopta le plan de son prédécesseur, ce qui pouvait être sage, mais il le modifia maladroitement. Ses compatriotes, nous le verrons en parlant de la violation de la Belgique, lui reprochent cependant d'avoir trop aveuglément chaussé les bottes de Schlieffen et de n'avoir pas compris que les circonstances avaient changé. Pendant la campagne, il se laisse impressionner par l'offensive russe, manque d'estomac dès le début et, ce qui est déraisonnable, dégarnit l'aile de manœuvre en prélevant deux corps sur elle. Au cours des opérations, il ne dirige rien; quand par hasard il veut intervenir, il a beau se couvrir de l'autorité de l'empereur; sans prestige, il n'est pas obéi. La marche des frontières à la Champagne nous montrera son irrésolution et la Marne son effondrement. Dès le 13 septembre, le quartier-maître général von Stein prend le commandement; Moltke est relevé de ses fonctions, le 16 septembre 1914, et ne reçoit plus de commandement : il meurt en 1916, à 64 ans.

Schlieffen avait prévu une variante à son plan principal pour le cas où la France ne se déciderait pas de suite à entrer en action dans l'éventualité d'une guerre des Puissances centrales contre la Russie. Cette variante consistait à employer la moitié des forces allemandes à l'Est avec les Autrichiens, l'autre moitié demeurant en Allemagne, prête à être transportée. Si les Français prenaient l'offensive, on jetait toutes ces forces disponibles, par surprise, sur leur flanc droit.

Nous connaissions cette variante. En 1909, un mémoire de Schlieffen, qui l'exposait dans une critique d'un voyage d'état-major, était tombé entre nos mains. Le général Baumgarten, qui la met au jour dans son récent ouvrage : *Deutsche Heerführung in Marne Feldzug 1914*, paru en 1921, s'étonne qu'aucun des hommes en situa-



tion de la connaître en 1914 ne la mentionne. Elle aurait évité la déclaration de guerre et la violation de la neutralité belge.

Ce voyage d'état-major avait eu lieu en 1905, c'est-à-dire dans la dernière année d'activité de Schlieffen. L'hypothèse en était que les Français ayant pris l'initiative des opérations, avaient pénétré en Lorraine et avaient gagné plusieurs marches. Leurs avant-gardes arrivaient sur la Nied au moment où les Allemands déclanchaient leur contre-attaque. Le commandant du parti allemand était un des sous-chefs du grand état-major. Agissant comme par réflexe, il lance sa droite dans le Luxembourg belge pour tourner notre flanc gauche par une large conversion. Schlieffen blâme cette opération : « Il n'était pas « nécessaire, dit-il, d'exécuter cette conversion à travers « le territoire belge. Il suffisait d'utiliser les possibilités « de manœuvre que nous procure la grande place de « Metz. Un mouvement à grande envergure par la Bel- « gique correspond à la situation où, prenant l'offensive, « nous voulons aller chercher les Français derrière la « barrière de leurs forteresses que nous ne pourrions « enlever de front qu'au prix de trop grandes pertes ». Une telle déclaration, d'une telle bouche, avait plus que la valeur d'un plan d'opération qui serait tombé entre nos mains et qui, normalement, ne doit jamais être considéré que comme une variante d'un plan préparé dans plusieurs hypothèses.

Un aperçu rapide des opérations en Prusse orientale mettra en lumière quelques caractères.

On connaît la manœuvre qui amena la victoire de Tannenberg à la fin d'août. Ludendorff la raconte tout au long dans ses mémoires, et s'en glorifie. Il n'a pas tort : c'est une des plus belles opérations de la guerre. Mais il y a un détail qu'il ne dit pas, qui facilitait singulièrement sa tâche et diminue son audace. Il connaissait le chiffre russe; tous les ordres dans les armées de ses adversaires étant

transmis par T. S. F., il les déchiffrait et les connaissait en même temps que les exécutants. Tous les soirs, les radios interceptés étaient déchiffrés vers onze heures. On les portait à Ludendorff qui rédigeait alors ses ordres en conséquence. Lorsque, par exception, il y avait quelque retard, il arrivait inquiet au bureau du chiffre pour en connaître la cause.

Je connaissais personnellement ces détails de la bouche de son officier du chiffre lui-même; le public a eu la révélation du fait par Falkenhayn qui le glisse incidemment dans ses mémoires.

L'indiscrétion de Falkenhayn s'explique; elle n'est pas simple jalousie de remplacé au remplaçant. On sait que Falkenhayn a succédé à de Moltke le 15 septembre 1914, et conservé ces fonctions pendant deux ans, pour les passer à Hindenburg-Ludendorff en août 1916.

Au cours de ces deux années, il eut beaucoup à souffrir de l'indépendance et même de l'hostilité de Ludendorff et il s'en plaint longuement dans son ouvrage. Sa tâche ne fut pas rendue facile par cette opposition et il pouvait en garder un peu d'amertume.

Voici ce que dit Hindenburg à ce propos : « La lutte « décisive sur le front occidental, lutte visant à la victoire « finale, était, pour moi aussi, *l'ultima ratio* qui devait « amener la paix. Mais, à mon avis, nous ne devions avoir « recours à cette *ultima ratio* qu'après avoir terrassé le « Russe. Etait-il possible de terrasser le Russe?... Je « croyais, au cours de l'hiver 1914-15, pouvoir répondre « affirmativement à cette question... Ce fut cette diver- « gence d'opinion qui constitua finalement le fond du « conflit qui éclata à cette époque entre le G. Q. G. « allemand et mon Etat-major. »

« Mon Etat-major! » Comme le drame se devine. Hindenburg, vieux soldat, loyal, discipliné, conserve sans doute ses préférences; mais il consent à s'incliner devant

l'opinion de Falkenhayn qui, voyant l'ensemble, est, reconnaît Hindenburg, mieux à même de juger.

Mais son quartier-maître, ardent, passionné, ambitieux, tout gonflé de ses récents triomphes, ne lâchera pas le morceau. Dès le 10 septembre, en pleine victoire sur *Rennenkampf*, ce qui va achever le désastre russe, il réclame de nouveaux renforts. Et, tout au long de ses deux années d'attente du poste suprême, il en sera ainsi. Pour lui, la guerre se concentre à son horizon oriental.

Au cours de ces deux années, les visiteurs de marque se succèdent au quartier général de l'Est. On devine, par les confidences de von Tirpitz en particulier, ce qu'ils durent y entendre et l'impression qu'ils devaient rapporter à Berlin et au front Ouest du jugement qu'on portait là-bas sur Falkenhayn.

Curieuse figure d'ailleurs que celle du général Eric v. Falkenhayn. Après une carrière très mouvementée, écarté de l'armée pendant quelques années pour des motifs peu connus, peu avouables disent ses ennemis, il reparait pour entrer tout d'un coup dans la faveur impériale. Il gravit rapidement les échelons successifs : colonel, il devient en 1911 chef d'état-major à Metz, où il nous donne des soucis. Il circule fréquemment sur notre territoire; on le voit à Nancy, aux prises d'armes, aux épreuves d'aviation. Accueilli chez des Français qui ont des intérêts de l'autre côté de la frontière, il en profite pour faire des randonnées en automobile dans la région. Ce fut même cette circonstance qui décida le gouvernement français à imposer à l'entrée des officiers étrangers dans nos départements de l'Est des conditions analogues à celles qui, depuis quarante ans, entravaient les visites des officiers français en Alsace-Lorraine. Quoi qu'il en soit, Falkenhayn promu général à 53 ans devient bientôt ministre de la guerre. L'affaire de Saverne le met en évidence devant le public. La guerre le trouve à ce poste. En septembre 1914, il prend la succession de Moltke et conserve ses

fônctions deux ans. On nous le dépeint généralement comme un caractère ambitieux, énergique et autoritaire. Son esprit, riche d'idées, est toujours en travail. Mais il est parfois un peu agité et intervient, pas toujours heureusement, dans la sphère d'action de ses subordonnés. Sa tâche fut difficile. Verdun, dont il expose la genèse dans ses mémoires, ébranle la situation. En butte aux intrigues des remplaçants, il est lâché par l'empereur. Guillaume II, sous la pression de l'opinion publique, au moment de la crise causée par l'entrée en ligne de la Roumanie, fait appel à Hindenburg « qu'il ne voulait pas, « nous dit Tirpitz..., il le trouvait trop grand..., ni sur-
« tout Ludendorff, qu'il ne pouvait pas souffrir »¹.

Contrairement à ce qu'on aurait pu attendre de son caractère, tel que le dépeignent ses détracteurs, Falkenhayn montra beaucoup de dignité dans sa disgrâce.

Ses mémoires dénotent un esprit très supérieur à ceux de son rival Ludendorff et d'autres généraux allemands, von Kluck, von Bülow, qui ne sortent pas grandis de leurs plaidoyers. L'histoire, en remettant chacun à sa vraie place, grandira Falkenhayn.

Parmi les figures intéressantes qui évoluent au soleil de Tannenberg, nous trouvons encore Mackensen qui n'a pas laissé une bonne réputation en Prusse Orientale. On lui impute, pour une bonne part, les échecs et la dépression du début. On lui reproche d'avoir envoyé au feu sans munitions l'artillerie du XVII^e corps qu'il commandait. Quoi qu'il en soit, Hindenburg et Ludendorff ne tenaient pas ses qualités militaires en haute estime. Jamais, lorsqu'ils eurent le commandement supérieur, ils ne l'appelèrent sur le front français. Mais, Mackensen était un des favoris de l'empereur, dont il avait été le précepteur mili-

¹ Je recommande, à ce sujet, le livre *Der König*, par Karl Rosner. (Librairie Gotha, Stuttgart et Berlin, 1921). C'est ce qu'on a écrit de plus remarquable sur la mentalité de Guillaume II et sur son entourage.

taire. Aussi lui donna-t-on, à l'Est, des commandements qu'on jugeait plus reluisants qu'importants. Ce jugement fut exact jusqu'à la catastrophe finale produite par l'attaque du général Franchet d'Espérey.

Le grand défaut de l'empereur Guillaume II, défaut capital pour un monarque, et par lequel il se différenciail de son aïeul, était de ne pas se connaître en hommes. De plus, il n'appréciait que les courtisans et ne pouvait souffrir les hauts caractères. Tous ceux qui avaient une personnalité partirent prématurément en disgrâce. Nous citerons Bernhardi, Hindenburg, Beseler. Nous venons de voir combien difficilement l'empereur se résigna à appeler Ludendorff : il avait des préférences personnelles qui n'étaient justifiées que par des caprices. Les officiers qu'il avait connus, lorsqu'il faisait son service au premier régiment de la garde, avaient toutes ses faveurs. Certains d'entre eux occupaient de hautes situations ou exerçaient des commandements importants malgré leur insuffisance extrême.

D'après des officiers de l'Etat-major prussien, et l'événement a justifié leurs dires, il n'y avait pas une tête de valeur dans le haut commandement, sauf Bülow, qui jouissait de la confiance des cercles militaires compétents, mais que malheureusement la maladie avait déjà touché. Ces mêmes officiers m'ont dit qu'au grand Etat-major allemand on se rendait compte de cette infériorité et qu'on redoutait beaucoup, pour cette raison, une guerre sous le règne de Guillaume II.

LES FORCES ALLEMANDES

Au mois d'août 1914, l'Allemagne mobilisa :

- 25 corps d'armée actifs;
- 1 corps de dédoublement de la garde dit Garde-Réserve, formé de la 3^e division active de la garde et de la 1^{re} D. R. de la garde;

13 corps de réserve (I R., III R., IV R., V R., VI R., VII R., VIII R., IX R., X R., XII R., XIV R., XVIII R., Bav. R.);

3 divisions de réserve 3°, 30° et 33° D R.;

1 division mixte de réserve et landwehr, 39° D. R.;

1 division appelée 31° D. R., mais formée de landwehr, ce qui représentait au total la valeur de 30 D. R.

Remarquons en passant que, au printemps de 1914, l'Etat-major de l'armée française avait donné comme prévision pour les forces allemandes :

25 corps actifs, le corps de dédoublement de la garde, et 30 divisions de réserve, dont 20 au moins formant 10 corps.

Il était vraiment difficile d'arriver à une approximation plus grande.

Comme il n'y avait pas d'artillerie de corps en Allemagne, le corps de réserve était simplement formé par la réunion de deux divisions, ce qui rendait difficile l'évaluation exacte des corps de réserve. Il fallait, pour les connaître, avoir découvert l'existence de leur état-major.

En outre, l'Etat-major de l'armée française prévoyait la formation, dès la mobilisation, de six divisions provenant des « Réserves de place ». Ce furent les divisions d'*Ersatz*, dont certaines apparurent, en effet, dès les premières semaines.

Malgré cela, il s'est créé une légende sur la surprise que nous aurions causée ces corps de réserve. Parce que l'Allemagne en avait soigneusement dissimulé l'existence et que les critiques militaires français, ou leurs fournisseurs, ne les soupçonnaient pas, on les crut ignorés de ceux qui devaient les connaître. On en exagéra le nombre outre mesure en proclamant qu'il y avait autant de corps de réserve que de corps actifs.

Un écrivain notable, qu'on aurait pu croire accoutumé par sa profession à une critique plus rigoureuse, un autre, qui l'était moins, mais que le gros public pouvait prendre

pour un expert averti, ont surtout contribué à accréditer cette légende. Autour de ces deux protagonistes s'agita tout un chœur. Le but de cette campagne fut surtout, sans doute, de flatter l'amour-propre national. Comment l'armée française aurait-elle pu être battue si elle n'avait pas été surprise? En 1870, on imputa nos défaites à la trahison des généraux; en 1914, ce fut à l'ignorance de l'Etat-major.

Les mêmes critiques ont créé la même légende en ce qui concerne l'artillerie lourde allemande. Là, il n'est pas besoin de compulsier les archives confidentielles pour s'assurer de son inexactitude. La forte dotation des unités allemandes en artillerie lourde, ainsi que l'emploi qu'on devait en faire, nous étaient connus avec précision. Il suffirait, pour s'en assurer, de feuilleter la collection de la *Revue militaire de l'étranger*, organe de l'Etat-major de l'armée dans les vingt dernières années. Celui-ci avait fait ressortir l'emploi toujours croissant des unités d'artillerie lourde, la création des mortiers de puissant calibre, l'introduction des *minenwerfer*, la puissance des engins nouveaux et leur nombre.

Que les *marmites* aient produit sur la troupe un effet de surprise désagréable, ce n'est que trop naturel. Mais si dans le commandement, à tous les degrés, certains ont été surpris de leur existence et de leur puissance, c'est qu'ils l'ont bien voulu.

RÉPARTITION DES FORCES

Sur l'ensemble de leurs forces, les Allemands avaient laissé contre la Russie 4 corps et demi, comme nous l'avons vu déjà. Cette répartition n'était pas non plus une surprise pour nous. Nous avons toujours dit aux Russes qu'ils n'auraient contre eux au début que 4 à 5 corps actifs et quelques divisions de réserve. Si le nombre réel était un

peu moindre le 1^{er} août 1914, dès le 25 août le départ de la Belgique pour le front oriental des XI^e et G. R. ramenait au total prévu.

Les Russes ont persisté longtemps, après le départ de Moltke et le renversement du plan allemand, à croire que les Allemands prendraient l'offensive contre eux et garderaient la défensive de notre côté.

En 1899, la délégation russe venue aux obsèques du président Félix Faure comprenait le général Solohub, de l'état-major. Il nous déclarait croire à l'offensive allemande de leur côté, mais, dans le cas où les Allemands y resteraient sur la défensive, ils laisseraient sur le front russe sept corps actifs, savoir : les cinq corps de frontière d'alors, la garde et les Saxons; le commandement serait exercé par le roi de Saxe. A ce moment, l'Allemagne n'avait que 20 corps actifs.

A partir de 1903, les renseignements que nous possédions, le résultat de reconnaissances dans l'Est de l'Allemagne qui nous avaient permis de constater le renforcement de la ligne de la Vistule et de celle des lacs maziuriens, le développement ou la création des fortifications dont nous avons parlé plus haut, l'organisation des chemins de fer comme nombre et capacité des lignes de transport et des quais de débarquement, tout cela nous permit de faire reconnaître aux Russes leur erreur. Ils consentirent même à se rapprocher de nos évaluations quant à l'importance des forces qu'ils auraient en face d'eux au début, et ils s'en tinrent généralement au chiffre de 7 corps actifs, leur hypothèse de 1899, sans l'augmenter lorsque l'armée allemande eut passé de 20 à 23, puis à 25 corps. Cette opinion exagérée des forces qu'ils rencontreraient augmente le mérite de leur offensive de 1914.

Les forces employées du côté français étaient réparties en 7 armées, ainsi composées :

I^{re} (von Kluck) : II, III, IV, IX, III R., IV R., 3 brigades de landwehr;



II° (von Bülow) : VII, X, G., G. R., VII R., X R., 2 brigades de landwehr;

III° (von Hausen) : XI, XII, XIX, XII R., 1 brigade de landwehr.

IV° (Duc de Wurtemberg) : VI, VIII, XVIII, VIII R., XVIII° R., 1 brigade de landwehr;

V° (Kronprinz) : V, XIII, XVI, V R., VI R., 33° D. R., 5 brigades de landwehr;

VI° (Rupprecht de Bavière) : XXI, 4 corps bavarois, I B., II B., III B., I B. R., 6 brigades de landwehr;

VII° et Haute-Alsace (Von Heeringen) : XIV, XV, XIV R., 30° D. R., 39° D. R. (mixte), 31° D. R. (landwehr).

De plus, on voit apparaître, le 23 août, le IX° R. demeuré jusque-là en Schleswig-Holstein qui se dirige d'Aix-la-Chapelle sur Anvers.

Les XI et G. R. quittent leur armée le 26 août.

Il reste, au total, sur le front français, 21 corps actifs et la valeur de 14 corps de réserve.

Des onze divisions de cavalerie, dix sont sur le front occidental, réparties en quatre corps, savoir, de la droite à la gauche : II° corps de cavalerie (2°, 4°, 9° divisions de cavalerie); I° corps de cavalerie (Garde, 5° division de cavalerie). Ces deux corps de cavalerie doivent couvrir le front des I°, II° et III° armées. Le IV° corps de cavalerie (3° et 6° divisions de cavalerie) est avec la V° armée; le III° corps de cavalerie (7°, 8° et division bavaroise de cavalerie) avec la VI° armée. La 1^{re} division de cavalerie opère du côté russe.

LE PLAN D'OPÉRATIONS ALLEMAND

Ce plan, dont nous avons vu la genèse en parlant du général von Schlieffen, son auteur, consistait à envahir la Belgique par les deux rives de la Meuse et à opérer une vaste conversion rabattant l'aile marchante sur la ligne Namur, Maubeuge, Valenciennes.

Pour excuser la violation de la Belgique, l'Etat-major allemand prétend, et le général von Kuhl l'affirme encore en 1919, qu'il était certain de la coopération de la Belgique avec la France au début d'une guerre. C'est un mensonge; rien ne lui permettait de croire cela. L'attitude des ministres de Belgique et des attachés militaires à Berlin et à Paris excluait cette hypothèse. La littérature militaire belge envisageait plutôt le contraire. Peu d'années avant la guerre, un officier général belge fort bien en cour, dans un ouvrage publié sous le pseudonyme de O. Dax, préconisait la coopération de la Belgique avec la puissance la plus forte, qui était pour lui l'Allemagne. Et ce livre ne soulevait pas d'indignation et le général recevait, peu après, le commandement le plus important qu'il pût exercer. D'autre part, l'émotion causée en Belgique et l'excitation de toute la presse belge, lorsque fut connue l'excursion en Wallonie d'un général français avec quelques officiers vers 1913, montraient l'état de l'opinion publique et le souci qu'elle avait de maintenir sa neutralité.

Dix-huit mois avant la guerre, un colonel d'état-major belge, d'attaches françaises, marié à une française et qui a joué un rôle glorieux pendant la lutte, me disait : « M. Millerand vient d'inaugurer à Maubeuge un hangar à ballon. Vous voulez donc en faire une place offensive? J'espère que vous n'avez pas l'intention d'entrer chez nous. Dans ce cas, gare! ».

Les Belges auraient accompli leur devoir de neutralité aussi loyalement contre nous, et les Allemands ne pouvaient l'ignorer.

L'envergure de ce plan a paru surprendre le commandement français. De fortes concentrations aux frontières de la Belgique étaient certaines; le réseau ferré l'inscrivait sur le terrain. La création du camp d'Elsenborn, près de Malmédy, autour de laquelle on fit tant de bruit, ne signifiait rien. On créait alors de nombreux camps d'instruction partout en Allemagne et il n'était pas surprenant

qu'on en fit un de grandes dimensions dans ce pays très pauvre et à proximité des grandes garnisons rhénanes. Mais les chemins de fer dont on sillonnait cette région de l'Eifel avaient un caractère stratégique offensif évident pendant que le développement des fortifications de Thionville à Huningue inscrivait la défensive sur ce front. Le commandement français ne s'y trompa pas qui, en 1908, transféra de Neufchâteau à Vitry-le-François le lieu de stationnement du G. Q. G. Peu avant la guerre, le raccordement de Malmédy (Allemagne) à Stavelot (Belgique) aurait ouvert les yeux aux moins clairvoyants. Tous ces travaux avaient lieu au sud du parallèle de Liège, il faut le remarquer. Mais après, comment se produirait l'offensive? Il fallait le deviner.

La mobilisation et la concentration, qui doivent être minutieusement réglées, entraînent la rédaction d'un nombre considérable d'ordres et d'instructions de tout genre, qui sont diffusés du haut en bas jusqu'aux plus petits états-majors, et dans tous les services. Dans cet énorme travail de chancellerie, il est impossible qu'il n'y ait pas de fuites. Tout au contraire, le projet d'opérations au-delà de la base de concentration n'est guère connu que d'un seul bureau du grand Etat-major; peu d'officiers y sont dans le secret; on y écrit peu et, surtout, rien n'en sort. Donc le plan d'opérations ennemi ne peut être connu documentairement : on ne peut que le raisonner, et l'on n'aura jamais que des présomptions. C'est l'art du chef de discerner, parmi tous les plans ennemis vraisemblables, celui qui est le plus probable, non pas certes pour modeler ses dispositions sur celles de l'adversaire, ce qui serait déjà subir sa loi, mais pour y parer tout en poursuivant sa propre idée d'opérations.

Dans un livre de haute conscience, écrit avec la plus absolue bonne foi, *Le revers de 1914 et ses causes*, le lieutenant-colonel de Thomasson cherche la raison de la surprise. Sans doute, dit-il en substance, l'Etat-major fran-

çais connaissait l'existence des formations de réserve et leur importance, mais, sur la foi d'écrivains allemands qualifiés, il ne les considérait pas tant comme des unités de choc que comme des formations de deuxième ligne utilisables pour les batailles seulement au bout de quelques semaines.

Cette opinion est exagérée; c'était vrai il y a vingt ans, cela l'était beaucoup moins en 1914 et on ne l'ignorait pas. On connaissait alors les dates de mobilisation de ces unités. Chacun de leurs éléments, bataillon, escadron, batterie était mobilisé et transporté 24 heures après l'unité active correspondante : c'était déjà là un indice d'emploi immédiat. De plus, grâce aux immenses ressources de l'Allemagne en hommes instruits, ces unités de réserve avaient fini par être composées de réservistes beaucoup plus jeunes que les nôtres. D'autre part, le recrutement des officiers de réserve était beaucoup mieux assuré que chez nous, sauf dans l'artillerie toutefois, dans cette Allemagne où c'était un grand honneur de porter l'uniforme d'officier et où, par suite, aucune considération de commodité de carrière n'arrêtait ceux qui pouvaient espérer être admis à cet honneur. Pour ces diverses raisons, nous estimions les formations de réserve à leur juste valeur. De même les formations de landwehr étaient beaucoup plus jeunes que notre territoriale, et mieux encadrées; elles tenaient le milieu entre notre réserve et notre territoriale. C'est le landsturm qui correspondait à notre territoriale et il n'a pas combattu sur notre front.

D'ailleurs se trompait-on autant qu'on le dit sur l'emploi probable des formations de réserve allemandes?

Prenons les trois armées de l'aile marchante au début d'août, et voyons ce qu'elles amènent de corps de réserve sur la Marne.

La I^{re} armée, en y comprenant le IX^e C. R., comprenait 3 de ces corps; elle en laisse deux devant Anvers, les III R. et IX R.; le IV R. laisse une brigade à Bruxelles.

Le 6 septembre, sur l'Ourcq et la Marne, elle a donc un quart de ce qu'elle avait le 24 août.

La II^e armée comprend 3 corps de réserve; le VII R., le X R. et G. R. Le VII R. fait le siège de Maubeuge, le G. R. est parti en Russie. Sur la Marne, elle a amené un tiers de ses forces initiales de réserve.

La III^e armée a un seul corps de réserve, XII R. Une de ses divisions, la 24^e D. R., est laissée au siège de Givet. Le 6 septembre, elle a la moitié de ses unités de réserve du début au Sud de la Marne.

Donc sur les 14 divisions que comprenaient les 7 C. R. ayant pénétré en Belgique, avec les armées I, II et III, 4 divisions et une brigade seulement étaient à la bataille décisive.

N'était-ce pas là l'emploi prévu pour ces formations?

De plus, les corps de réserve n'avaient que moitié de l'artillerie des corps actifs; ils étaient par conséquent inférieurs à ces derniers.

Ceci encore : lorsque la III^e armée se voit enlever le XI^e C., elle est obligée de pousser en première ligne sur la Meuse son corps de réserve, malgré, dit le général Baumgarten, historiographe de l'armée saxonne, les prescriptions répétées du G. Q. G. qui avait recommandé de ménager les formations de réserve au début.

En fait, les divisions de réserve françaises furent employées, en moyenne, plus tôt et pour des opérations plus indépendantes que les corps de réserve allemands.

Le lieutenant-colonel de Thomasson fonde son opinion sur un travail remarquable paru peu avant la guerre. Mais le très distingué auteur de ce travail a toujours répété que celui-ci n'avait que la valeur d'une étude personnelle.

Et le lieutenant-colonel de Thomasson conclut : c'est cette appréciation erronée qui nous empêcha de prévoir l'amplitude de la manœuvre. Si l'on avait pensé que les Allemands emploieraient 35 corps de choc contre nous et

non pas 20, on aurait réfléchi qu'il leur fallait de l'espace et l'on aurait tiré la conclusion qui s'imposait.

C'est fort bien raisonné, quoique tous les auteurs allemands s'accordent à penser que, pour sa réussite, le plan allemand exigeait une armée de plus en échelon, en arrière de l'armée von Kluck. Ce jugement a toutes les apparences de la vérité et, cependant, ce n'est pas là qu'il faut la chercher.

Le général Lanrezac, mieux documenté, va nous donner la véritable raison.

Dans son ouvrage *Le plan de campagne français*, il écrit :
« La plupart des officiers français, je parle de ceux qui
« étaient à même d'avoir une opinion sur cette grave
« question, avaient le sentiment que la droite allemande
« n'irait pas au delà de la ligne de la Meuse et de la Sam-
« bre. On se figurait que les Allemands tiendraient aux
« Belges le langage suivant : Nous avons besoin de toute la
« rive droite de la Meuse et de la Sambre pour donner à
« nos opérations contre la France le développement corres-
« pondant à la grandeur de nos forces; que vous y consen-
« tiez ou non, nous entrerons chez vous. Restez tranquille
« derrière la Meuse et la Sambre, nous n'irons pas vous y
« chercher. Là où nous passerons, nous paierons large-
« ment. »

Et le général Lanrezac continue : « La conviction générale, avouons-le, était que le Gouvernement belge accepterait le compromis qui aurait pour les Allemands l'avantage de les débarrasser de tout souci à l'égard des Belges et de ménager l'opinion anglaise. »

Voilà la vérité. Il serait trop délicat, et il est encore prématuré d'indiquer les raisons sérieuses sur lesquelles se basait cette opinion. Le livre jaune français, lu avec attention, ouvre déjà des perspectives assez claires dans les télégrammes relatifs à la Belgique qui furent échangés dans les premiers jours d'août.

L'ultimatum allemand est du 2 août. Il annonce la violation imminente de la Belgique et fait prévoir la marche par la vallée de la Meuse : « si la Belgique en particulier « fait des difficultés par une opposition des fortifications « sur la Meuse ».

Le 3 août, le gouvernement belge répond à M. Klobukowski, le ministre de France, qui lui offre l'application de la clause de garantie des puissances : « Dans les circonstances actuelles, la Belgique ne fait pas appel à la « garantie des puissances. Ultérieurement, le gouvernement du roi appréciera ce qu'il y a lieu de faire ».

Ce même soir, les Allemands sont en marche sur Liège par le territoire belge.

C'est seulement dans l'après-midi du 4 août que M. Davignon, ministre des Affaires étrangères, fait appel à cette garantie et il ajoute cette réserve : « La Belgique « est heureuse de pouvoir déclarer qu'elle assurera la défense de ses places fortes ».

C'est dire que la Belgique ne veut pas voir de Français à Namur ni d'Anglais à Anvers. Et les Allemands de 1921 affirment encore l'existence de desseins hostiles de la Belgique contre eux, avant la guerre. Et le baron de Schoen parle sciemment contre la vérité lorsqu'il écrit que la Belgique avait passé des accords avec les puissances de l'Entente en prévision d'une invasion allemande. Les projets, avortés d'ailleurs, du colonel Bernardiston, exclusivement britanniques, ne justifient pas cette assertion.

La lecture de la presse belge et des débats parlementaires, dans les années qui ont précédé la guerre, justifiaient, d'ailleurs, cette opinion. A plusieurs reprises, on y traita de la défense de la région du triangle wallon au sud de la Meuse. En toute cette contrée il n'y avait, comme garnison, qu'un peu d'infanterie à Arlon et nous savions que celle-ci devait se replier sur Namur à la moindre alerte : on constatait l'absence de tout préparatif

de résistance sur les frontières de ce triangle. Aucun projet d'organisation des douaniers, des forestiers n'existait et, quand on parlait aux Belges qualifiés d'avoir au moins quelques groupes cyclistes pour protéger la frontière contre les insultes des pointes de cavalerie aussi bien du côté français que du côté allemand, ils faisaient la sourde oreille. On semblait vouloir éviter à tout prix la moindre chance de contact entre les patrouilles d'avant-garde de l'invasion et une défense quelconque. Un choc, un incident provenant d'une résistance locale aurait pu amener une excitation de l'opinion publique qu'on désirait éviter. Il paraissait certain que, moyennant cette précaution, l'opinion publique de Belgique ne se soulèverait pas, irrésistible, dans le cas d'une violation limitée à ce triangle et respectant la vallée de la Meuse. Même l'opinion militaire, plus sensible à un affront de ce genre, ne semblait pas devoir être unanime dans une volonté de résistance; nous l'avons vu par le livre de O. Dax. Les Allemands, qui savaient cela comme nous, ne pouvaient pas croire à une résistance armée au sud de la Meuse. En cas de violation totale, c'était plus douteux.

Pour ma part, j'ai recueilli à ce propos un renseignement assez curieux. J'ai travaillé en Allemagne, après la guerre, avec un haut personnage allemand, familier, je dirai presque confident de l'empereur. Il niait naturellement avec la plus grande énergie que l'Allemagne eût à encourir le moindre reproche pour la violation de la Belgique: « Nous étions en état de légitime défense, cela excuse tout et il est risible de nous en faire un grief. Mais, notre erreur a été de ne pas avoir mieux préparé l'opération. Quand Schlieffen a établi son plan, c'est Léopold II qui régnait en Belgique et nous savions qu'il suffirait de payer pour en être quittes avec une protestation platonique. » (Il me cita à ce moment un chiffre, qui me parut un peu fort pour l'époque à laquelle il se rapportait; mais c'est la France qui aurait payé.) « Moltke a eu le

« grave tort de ne pas penser que les circonstances
« avaient changé. »

Pourquoi mon haut personnage impute-t-il au général de Moltke une faute qui incombe à la diplomatie? Sans doute parce qu'il en fait partie lui-même. C'était au Gouvernement à éclairer l'Etat-major sur les conséquences probables de son action. Il n'y a pas pensé.

« Avant la guerre, nous dit l'amiral von Tirpitz, il n'y
« eut pas, sur cette question, un seul échange de vues
« entre le Gouvernement et le Haut commandement.
« Celui-ci n'avait aucune compréhension de l'importance
« de l'Angleterre dans une guerre, et avait une confiance
« aveugle dans les recettes de victoire laissées par Schlieffen. Quant aux Affaires étrangères, on y croyait comme
« à l'évangile que l'Angleterre resterait neutre jusqu'au
« bout. Peu de jours avant la guerre, le chef de la section
« chargée des Affaires britanniques déclarait encore que
« l'Angleterre ne marcherait pas. » Quant à lui, Tirpitz, ministre de la marine depuis 1897, il déclare avoir ignoré jusqu'au bout le projet d'invasion de la Belgique, bien que, dit-il, cela intéressât la marine.

Erzberger, dans ses souvenirs, nous dit qu'en 1913, devant une commission du Reichstag, les ministres des Affaires étrangères et de la Guerre affirmèrent que l'Allemagne ne prendrait pas l'initiative de la violation de la Belgique.

Cette méconnaissance de l'opinion anglaise explique l'effarement du chancelier quand il vit une opération, considérée deuis longtemps comme toute naturelle par les militaires, soulever une telle tempête.

Dans ses souvenirs « *Erlebtes* », parus en 1921, le baron v. Schœn avoue qu'il ignorait tout du projet de violation de la Belgique, bien qu'il eût été ministre des Affaires étrangères de 1907 à 1910.

En France, le gouvernement était loin de séparer ainsi la politique de la stratégie. J'entends encore M. Paul

Cambon, à Londres en 1913 : « Dans vos travaux avec « l'état-major britannique, n'oubliez jamais ceci : nous « ne pouvons compter sur l'entrée en action de l'Angle- « terre que si la Belgique est violée. Autrement l'opinion « publique, toute puissante, n'admettra pas que la Grande « Bretagne participe à la guerre. Par suite, bien que vos « travaux avec l'état-major britannique ne soient que des « études spéculatives, n'admettez jamais une hypothèse « où la France prendrait l'initiative de violer le territoire « belge, même pour des fins défensives et si limité que « soit le champ de la violation. L'ennemi, pour l'Angle- « terre, sera le violateur ».

Et bien qu'il fût capital pour nous d'occuper avant les Allemands la Meuse de Givet à Namur, nous n'avons pas bougé avant l'appel des Belges, quelque tardif qu'il fût, et bien que le service de renseignements français eût reçu mission d'annoncer la violation, par l'Allemagne, une heure après qu'elle se serait produite.

Comment on juge en Allemagne en 1921 la violation de la Belgique, le lieutenant-colonel Foerster va nous le montrer. Schlieffen, dit-il, dans son ouvrage déjà cité, avait étudié le plan d'opérations que les Français devraient appliquer. Voici comment il le conçoit. Avant toute déclaration de guerre, pousser de Belfort sur Huningue et s'y emparer des ponts du Rhin en ce point, de ceux de Mülheim, de Neuf-Brisach, occuper toute la haute Alsace jusqu'à la ligne Molsheim-Strasbourg. (Je rappelle que les fortifications du Haut-Rhin n'existaient pas encore.) De Nancy à Verdun, rester sur la défensive avec des forces réduites. Avec le maximum de force, envahir la Belgique, occuper la Meuse jusqu'à Liège, exiger des Pays-Bas leur collaboration pour couvrir le flanc gauche et, avec le concours des forces belges, marcher vers la ligne Sierck-Coblentz.

La Belgique, si on la menace d'une contribution de quelques milliards, ne fera aucune résistance. D'ailleurs,

toutes ses fortifications sont élevées contre l'Allemagne et aucune contre la France. Sa neutralité est, il est vrai, garantie par les grandes puissances. Mais, de celles-ci, la Russie est alliée de la France, l'Angleterre est d'entente avec elle, reste l'Autriche. Qui donc interviendra? Telles sont, en résumé, les déclarations de Foerster. Il tient ces renseignements de v. Hahnke; le travail daterait de 1911.

Dans ces quelques lignes, l'âme allemande est à nu. Mépris des principes en usage dans les nations civilisées par une attaque par trahison; mauvaise foi dans l'appréciation du rôle des fortifications belges également construites contre la France et l'Allemagne, et surtout violation d'un traité, de sa parole, de sa signature, considérée seulement au point de vue du risque à courir.

Et le lieutenant-colonel Foerster conclut ainsi : « Le comte Schlieffen avait soigneusement conservé son plan d'opérations français dans sa table de travail. Il ne l'avait communiqué qu'à de rares confidentes. Nous pouvons nous estimer heureux qu'en 1914 les Français n'aient pas eu un Schlieffen à la place d'un Joffre ».

Jamais ce peuple n'aura idée de l'honnêteté; jamais il ne comprendra qu'on puisse être sensible aux notions de moralité.

Il est certain que, pour juger les Allemands, nous devons oublier notre mentalité de français, sous peine de nous tromper le plus souvent dans nos prévisions; mais, réellement, pouvait-on supposer qu'ils comptassent voir la violation de la Belgique produire si peu d'impression sur le monde?

On pensait qu'ils apporteraient le plus grand soin à ne pas fournir aux Anglais un prétexte à intervention. Or si, comme le dit le général Lanrezac, la violation limitée de la Belgique ne devait entraîner ni la résistance armée de ce pays, ni l'intervention immédiate de l'Angleterre, on espérait bien que les Belges ne supporteraient pas le déshonneur de livrer aux Allemands leurs places

de la Meuse. On sentait que, la prise de Liège menaçant Anvers, les Anglais réagiraient de suite et qu'il n'en fallait pas moins pour surmonter leurs hésitations redoutées. On imaginait que les Allemands raisonnaient de même et qu'ils opéreraient en conséquence. Voilà l'erreur; elle est indéniable. Là, mais là seulement, il y eut surprise.

Quant à l'argument basé sur la difficulté d'employer toutes les forces allemandes entre Belfort et la Meuse, il n'est pas si péremptoire qu'il y paraît. Il y a un bel espace de la Suisse à Liège. Et si les Allemands étaient entraînés de ce fait à une attaque frontale sur une partie de la ligne, le développement considérable de leur artillerie lourde et le peu de résistance que pouvaient offrir nos vieux forts de la Meuse et des Vosges, permettaient de supposer qu'ils ne s'en inquiéteraient pas.

Tout pesé, il est permis de croire que seule l'attaque de Liège pouvait commencer à déchirer le voile.

L'EXÉCUTION DE LA MANŒUVRE

Il sera beaucoup plus facile d'écrire l'histoire de 1914 que celle de 1870. Alors nous avons dû attendre près de trente années avant que les beaux travaux de Cardinal von Widdern et les polémiques suscitées par les articles de Fritz Hoenig vinssent nous éclairer sur ce qui s'était passé en réalité du côté allemand. Jusque là, nous avons penché nos veilles sur l'Histoire de la guerre rédigée par le Grand état-major allemand, comme sur un évangile. Dans ce monument, élevé à la gloire de l'armée allemande, la guerre se déroule majestueusement, sans un accroc, sans une friction. Les Etats-majors, cénacles de demi-dieux, fonctionnent dans une sérénité imperturbable. Les généraux, sans passions, sans jalousies, sans inquiétudes, jouent leur partie, sans une fausse note, sous le bâton du grand chef d'orchestre, le stratège impavide, le Dieu.

Tout cela était trop beau, trop idéal. Les Allemands de

1870 étaient des hommes, avec leurs faiblesses. Ils connurent leurs « journées critiques ». Les rives de la Moselle virent, entre les généraux, des scènes violentes où le vieux roi dut intervenir, et l'un des trois commandants d'armée, le glorieux Steinmetz, le héros de 1866, « le lion de Nachod », trouva bientôt son Limoges à Posen.

Aujourd'hui nous sommes mieux partagés. Les années qui suivirent immédiatement la grande guerre ont vu pousser une floraison intense de mémoires, le plus souvent plaidoyers personnels, mais où parfois la vérité éclate indéniable et où les ordres sont cités. De plus, au cours des opérations, nous avons saisi assez de documents pour qu'il ne soit plus possible à nos ennemis de modeler l'histoire à leur guise.

LA PRISE DE LIÈGE

Contrairement à une autre légende, la résistance de Liège ne retarda pas d'un jour la ruée allemande. Ce fait ne diminue en rien l'héroïsme de la Belgique ni la gloire des défenseurs de la forteresse. Nous connûmes la même infortune; Manonvillers, bien qu'organisé suivant les derniers principes, fut balayé d'un souffle et Maubeuge n'empêcha pas le développement de la manœuvre allemande.

La I^{re} armée devait passer tout entière au nord de Liège. Von Kluck avait fixé la mise en marche au 14, jour où devait finir le débarquement des équipages. Sur l'ordre du G. Q. G., il n'attend pas la fin de ses débarquements et il s'ébranle le 13 et non le 18, comme certains de nos historiens l'ont écrit. Dans son ouvrage : *Des marsch auf Paris und die Marneschlacht 1914*, von Kluck nous trace le tableau saisissant de la traversée d'Aix-la-Chapelle, dans les journées du 13 et suivantes. Toute la I^{re} armée, en trois colonnes de deux corps d'armée chacune, roule vers la frontière en un triple torrent; l'impression de leur puissance dévastatrice est immense. Ils vont tout ravager, en

effet, sur leur passage jusqu'à ce que cette puissance, si terrifiante, vienne s'éteindre dans les fossés de l'Ourcq et du petit Morin.

Ses avant-gardes arrivent sur la Meuse le 14. Le dernier fort défendant le passage de ce côté, Pontisse, était tombé le 13.

Au sud de Liège, dans la zone de marche de la II^e armée, même facilité d'opération. Kluck et Bülow s'accordent dans leurs ouvrages à reconnaître que les forts de Liège n'ont en rien retardé leur marche. L'opération était bien réglée.

Pourquoi ce retard, auquel on a attribué de si importantes conséquences, ne fut-il qu'apparent ?

La mobilisation, la concentration, le déploiement stratégique sur la base de départ des Allemands, demandaient 13 jours. C'est le chiffre que l'Etat-major français avait calculé. Il était d'une précision absolue; nous avons vu von Kluck nous déclarer que ses débarquements se terminaient le 14.

L'offensive générale ne pouvait se déclencher plus tôt avec les équipages, convois et parcs de munitions au complet; et l'on juge si cette condition était nécessaire, surtout pour les armées d'aile, avec une pareille marche en perspective.

Au cours de ces treize jours de préparation, des opérations locales, attaques brusquées à objectif limité, pouvaient évidemment se produire. Nous avons craint longtemps pour Nancy. En Belgique, peu avant la guerre, un livre « Liège inviolée », qui eut un succès considérable, prévoyait l'attaque de Liège dans les conditions où elle eut lieu.

Les Allemands y consacrèrent six brigades d'infanterie appartenant à six corps d'armée différents : brigades à mobilisation hâtive, sur pied de paix renforcé, avec adjonction d'hommes rappelés pendant la période de tension politique et de chevaux empruntés aux autres unités.

Chaque corps d'armée comprenait une telle brigade; cette disposition du plan de mobilisation nous était parfaitement connue. Des six brigades qui enlevèrent Liège, certaines achevèrent leur mobilisation sur place, les autres retournèrent toucher leur complément en Allemagne et eurent encore le temps de revenir pour le départ général.

N'importe quel officier d'état-major eût trouvé cette explication. Que le public ait pu croire à Liège arrêtant dix jours la ruée allemande, c'est très naturel. Mais que des docteurs en art militaire, sept ans après les événements, après les textes documentaires parus, entretiennent cette légende, c'est plus curieux. Or, au printemps de 1921, un critique militaire important écrivait encore que la résistance des forts de Liège avait fait perdre à l'état-major allemand le bénéfice de l'offensive foudroyante qu'il comptait mener par la Belgique sur la gauche des armées françaises et que, grâce à cela, au lieu d'être à Bruxelles entre le 12 et le 14 août, von Kluck n'y entra que le 20. Ce critique ajoutait plus tard qu'il n'y avait pas à revenir là-dessus et que c'était l'Histoire, avec une majuscule. C'est une opinion bien absolue. Pas un écrivain allemand, à ma connaissance, ne représente la résistance de Liège comme ayant influé sur l'échec de la manœuvre. Au contraire, nous voyons Moltke, affolé à la nouvelle de la résistance de Liège, se rassénérer quand il apprend qu'elle sera sans influence; c'est Kluck nous disant qu'il devait s'ébranler le 14, à la fin de ses débarquements, et se mettant en mouvement le 13, sans attendre cette fin, et cela non pas parce que ses transports avaient pu être accélérés par des mesures prises avant la déclaration de guerre, mais grâce à la chute de Liège en temps utile.

Et, nous le répétons, ce fait ne diminue en rien la gloire du défenseur de la ville ni celle de la Belgique. On doit même reconnaître que les difficultés apportées par la rupture des voies ferrées belges et les sorties des troupes

belges renfermées dans Anvers gênèrent fort la progression allemande, les ravitaillements et l'arrivée des renforts, comme nous le verrons plus loin. Liège, attaquée le deuxième jour, a tenu autant que Maubeuge qui eut près d'un mois pour se préparer; c'est tout à son honneur.

LA BATAILLE DES FRONTIÈRES

Liège tombée, il n'y a plus d'obstacle; le flot allemand déferle sur toute la Belgique; les troupes belges sont refoulées dans Anvers devant laquelle on laisse les deux corps III^e R. et IX^e R., corps de réserve très aptes à cette mission.

Puis vient la bataille des frontières. L'aile marchante, I^{re} et II^e armées, conquiert la Sambre sur les Anglais et le général Lanrezac; la III^e armée passe la Meuse dans la région de Dinant; la IV^e armée bat l'armée de Langle de Cary sur la Semoy et la refoule sur la Meuse; la V^e armée repousse l'armée Ruffey de la région d'Arlon sur Verdun; les VI^e et VII^e armées arrêtent les armées Castelnau et Dubail à Morhange et à Sarrebourg et les obligent à rétrograder : Castelnau sur le couronné de Nancy, Dubail sur la Mortagne. Mais, faute grave, ces armées poussent leur offensive.

« Comment a-t-on pu mésestimer ainsi les moyens de « nos adversaires? écrivait peu après le vieux maréchal « Haeseler.

« Comment a-t-on pu tenter une percée entre Toul et « Epinal en même temps que l'opération par la droite?

« Qu'en aurait dit le grand Moltke? Qu'en aurait dit « Schlieffen? »

Telle est la situation au 24 août.

LA MARCHÉ A LA MARNE

Jusqu'ici, la manœuvre s'est développée « conformément au plan ». Bien montée, elle a réussi; les armées adverses

sont battues des Vosges à Mons; il semble qu'il n'y ait plus qu'à pousser et c'est alors cependant que les difficultés vont commencer et que la machine va grincer, se disloquer, puis craquer.

C'est qu'en effet le parfait organe d'études qu'est le grand Etat-major allemand a bien pu préparer minutieusement le développement des opérations jusqu'à la rencontre avec l'ennemi; mais après, c'est l'inconnu; la volonté de l'adversaire interviendra et influera sur la décision à prendre. Et, bien que, cet ennemi ayant été battu partout, la tâche paraisse facile, le commandement allemand lui sera inférieur.

C'est Hindenburg lui-même qui le déclare en signalant, parmi les causes de la funeste défaite de la Marne, « l'inter-
« vention insuffisante de notre G. Q. G. pour régler les
« mouvement de nos armées ».

Nous ne pouvons songer, pour démontrer la carence du Haut commandement, l'insuffisance de l'héritier d'un grand nom qui l'écrase, les fautes et les désaccords des commandants d'armée, à chercher nos preuves sur toute l'étendue du front et sur tout le développement des opérations; le cadre de cette étude n'y suffirait pas. Nous nous bornerons à étudier l'action du commandement dans une armée, la III^e, de la Meuse à la Marne, et, pour les journées critiques de septembre, dans les I^{re} et II^e armées, les plus importantes et les plus intéressantes de beaucoup.

Mais, avant de passer à cette étude, disons déjà ici ce que nous développerons dans nos conclusions. Ce n'est ni le Moltke de 1914, ni Kluck, ni aucune autre personnalité qu'il est juste d'incriminer. En réalité, c'est le Moltke de 1870, c'est sa méthode de commandement, sa stratégie qui furent battues en 1914 par un commandement adverse, qui avait appris et compris l'histoire. C'est le maréchal Foch qui nous le dira.

DEUXIÈME PARTIE

OPÉRATIONS DE LA III^e ARMÉE DU 18 AOÛT AU 4 SEPTEMBRE

CONCENTRATION ET MISE EN MARCHÉ

Nous avons choisi la III^e armée qui opérait au centre, l'armée saxonne, parce qu'on a tenté parfois en Allemagne d'en faire le bouc émissaire de la défaite. Pour cette étude nous nous sommes servis surtout de l'ouvrage du général saxon von Baumgarten-Crusius *Die Marneschlacht 1914*. Il contient toute la documentation officielle nécessaire qu'on peut facilement recouper dans d'autres ouvrages et il est écrit avec un grand accent de vérité à certaines pages.

La III^e armée comprenait :

Les trois corps saxons XII, XIX, XII R. et une brigade de landwehr.

Le XI^e corps, entré en Belgique avec cette armée, après avoir participé à la prise de Namur, sera retiré le 26 août pour être envoyé en Russie.

Son chef est le général saxon von Hausen.

L'armée se rassemble dans la région de Prüm, entre la II^e armée (von Bülow) au Nord, vers Malmédy et la IV^e armée (Duc Albrecht de Wurtemberg), au Sud, vers Bitburg.

La III^e armée ne dispose d'aucune cavalerie d'armée. Le I^{er} corps de cavalerie, du général von Richthofen, compre-

nant la 5^e D. C. et la D. C. de la garde, opérera en avant du front des II^e et III^e armées; mais, ce corps est sous les ordres du général von Bülow. La III^e armée souffrira beaucoup, après le passage de la Meuse et sur la Marne, de ce manque de cavalerie d'armée.

La III^e armée s'ébranle le 18 août seulement, pour laisser le temps aux armées de l'aile droite, aile marchante, de gagner quelques marches. Nous verrons que c'est un peu tard. Le Haut commandement, qui avait avancé d'un jour la date de mise en branle de la I^{re} armée, a peut-être négligé de décaler d'autant le départ de la III^e. Celle-ci doit se porter sur la Meuse, entre Namur et Givet, ces deux forteresses non comprises dans sa zone de marche.

Pendant ce temps, les I^{re} et II^e armées doivent franchir le 20, avec leurs avant-gardes, la voie ferrée Bruxelles-Namur pour se rabattre ensuite vers le Sud.

Tout se passe comme il est prévu. Les quelques détachements ennemis rencontrés sont bousculés. Toutefois, on approche des armées françaises et anglaise; l'opération jusqu'ici à simple action, va être influencée par la volonté de l'ennemi. Que va faire le commandement supérieur allemand?

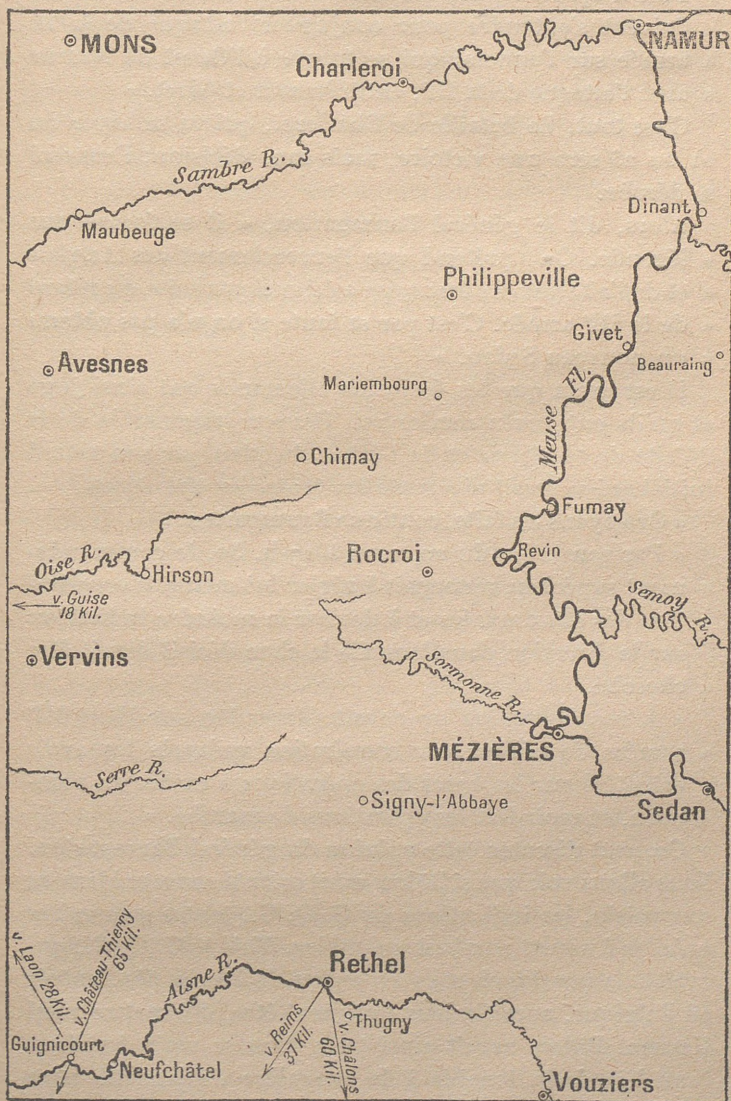
BATAILLE DE CHARLEROI-DINANT

(voir croquis, p. 35)

Le 20, le G. Q. G. envoie les renseignements suivants :

« Sur la Meuse, *entre Namur et Givet, il doit y avoir*
« *trois corps français.* Au Sud de la Sambre, entre Namur
« et Maubeuge, l'ennemi est en marche vers le Nord. Un à
« deux corps d'armée doivent arriver à proximité de la
« Sambre, entre Namur et Charleroi. A l'Ouest de la ligne
« Charleroi, Fumay, trois corps d'armée et plusieurs divi-
« sions de réserve ne paraissent pas encore avoir atteint
« le 20 la ligne Philippeville, Avesnes. »

OPÉRATIONS DE LA III^e ARMÉE ALLEMANDE EN AOUT 1914.



Échelle au 1/750 000^e.

Puis il ajoute : « Les commandants des II^e et III^e armées
« doivent s'entendre pour conjuguer l'attaque de la II^e
« armée sur l'ennemi qui se trouve à l'Ouest de Namur
« avec l'attaque de la III^e, entre Namur et Givet. »

C'est tout. La bataille de Charleroi, qui va se livrer du
21 au 23 sera une victoire, mais sans décision; l'ennemi
se dérobe.

Alors, dit le général Baumgarten, « il se forme une
« légende. On prétend que l'encerclement des Anglais
« et de l'aile gauche française a échoué par suite du retard
« de la III^e armée. C'est par sa faute si on n'a pas obtenu
« un nouveau Sedan. »

Il est exact que les écrivains allemands ont ainsi jugé
et qu'ils ont voulu rendre von Hausen responsable de la
défaite de la Marne et de l'échec du plan par son retard
initial qui se serait répercuté sur toutes les opérations.

« Or voyons les faits, continue Baumgarten.

« Par son ordre du 20, reçu à 17 h. 30, le commande-
« ment supérieur renonçait à régler lui-même la coopéra-
« tion des deux armées et à donner la moindre indication
« sur la direction dans laquelle le choc décisif devait être
« cherché.

« A mon sens, on ne devait demander aux II^e et III^e
« armées de régler leur coopération qu'après les avoir
« orientées sur les bases des opérations à mener en com-
« mun, et avoir fixé les opérations de marche. »

On peut discuter cette opinion du général Baumgarten.
Nous allons voir que si Bülow avait orienté convenablement
son voisin, les indications du G. Q. G., toutes sommaires
qu'elles fussent, auraient pu suffire. Mais le G. Q. G., qui
avait mis von Kluck sous les ordres de Bülow dès l'entrée
en Belgique, aurait mieux fait, peut-être, d'y mettre aussi
Hausen. Bülow aurait ainsi tenu dans sa main les deux
branches de la tenaille à la charnière de laquelle il se
trouvait. Cette subordination nette aurait été préférable à
la simple recommandation aux deux chefs de s'entendre

ensemble. Néanmoins, cette erreur pouvait être réparée par les exécutants.

Voyons ce que fait Bülow.

A la fin de la soirée du 20, Bülow avait été avisé par Hausen que les têtes de colonne de la III^e armée arrivaient ce même soir à une quinzaine de kilomètres à l'Est de la Meuse, qu'elles borderaient le 21.

Or voici les quatre communications que Bülow envoie à Hausen dans la matinée du 21.

A 0 h. 40 : « Le 21, la II^e armée aura deux corps sur la « Sambre. L'arrivée rapide du gros de la III^e armée sur la « Meuse est désirable. »

A 8 h. 15 : « La II^e armée *attaquera* avec deux corps sur « la Sambre, entre Namur et Charleroi *ce matin à 11 heures*, pour ouvrir le passage à la III^e armée. »

A 9 h. 45 : « Je n'attaquerai pas aujourd'hui. »

Puis, par un officier arrivé au Q. G. de la III^e armée à 14 h. 40 : « *Je n'attaquerai pas aujourd'hui* avec les 2 corps « qui arrivent sur la Sambre. Je préfère attendre la fin de « la conversion pour attaquer avec les I^{er} et II^e armées « ensemble. *Je ne sais pas le jour de l'attaque*. Cela « dépendra des nouvelles que j'attends sur l'ennemi. « *Je vous tiendrai au courant*. »

Voilà le commandant de la III^e armée rassuré; il aura le temps d'arriver au rendez-vous. Le 22, à 3 h. 50, il reçoit de Bülow le télégramme suivant : « *L'attaque* de la III^e « armée sur la Sambre *aura lieu le 23 au matin*. » Tout est pour le mieux! Justement la III^e armée avait besoin de ce délai. Son XI^e corps avait été affecté au siège de Namur. Il fallait le remplacer en première ligne par le XII^e corps de réserve encore en arrière. On n'aura pas trop des trois corps pour enlever les passages de la Meuse que le G. Q. G. a fait connaître tenus par trois corps ennemis entre Namur et Givet, zone de marche exactement de l'armée. Or le XII R. est déjà fatigué et les instructions du G. Q. G. ont

« bien recommandé de ménager au début les troupes de « réserve. » Toujours est-il que von Hausen accélère le mouvement de ses corps, sans que nous puissions cependant aller jusqu'à croire ce que raconte l'un de nos historiens qui les fait marcher 25 heures par jour : « Le 22 août « le XIX^e corps marche pendant 25 heures », a-t-il écrit.

La soirée du 22 arrive; pas de nouvelles de Bülow depuis la nuit précédente; von Hausen donne à 21 heures son ordre d'attaque pour le lendemain. Il commence par ces mots : « La II^e armée attaque sur la Sambre le 23 ». Le général, ayant signé son ordre, va se coucher la conscience en repos, quand, à 23 h. 30, un officier de Bülow arrive, lui annonçant que la II^e armée, en pleine marche au Sud de la Sambre, lui demande de pousser de l'avant!

Que s'est-il donc passé?

Il s'est passé : 1^o que la II^e armée a attaqué le 21 dès midi, avec ses deux corps de gauche, G. et XI^e que le général Lanrezac, bien placé pour le savoir, nous montre, dans son livre déjà cité, franchissant la Sambre en deux points dans l'après-midi de ce jour, à 10 et à 13 kilomètres à l'Est de Charleroi et occupant les crêtes au Sud de la rivière; 2^o que la bataille a battu son plein le 22; 3^o que l'ennemi est refoulé partout et qu'on le poussera le lendemain espérant le bousculer sur tout le front, pendant que la III^e armée devra tomber sur son flanc.

Et voilà! Bülow a tout simplement oublié de tenir Hausen au courant, comme il le lui avait promis. Dans son télégramme de la nuit du 21 au 22 (22 à 3 h. 50) où il confirme son intention, déjà manifestée le 21 à 9 h. 45, de n'attaquer que le 23, pas un mot des attaques et des succès du 21 après-midi, pourtant importants; peut-être les ignore-t-il encore lui-même. Mais tout au long de la journée du 22, rien. Le premier avis est de 23 heures par radio, demandant simplement à Hausen de pousser de l'avant, sans faire mention de rien autre. L'officier confirme et renseigne à 23 h. 30. C'était un peu tard.

N'ayant « coopéré » en rien les 21 et 22, il s'agit pour la III^e armée de se rattraper le 23. On va franchir la Meuse d'un seul élan et tomber sur l'armée Lanrezac en retraite, battue et poursuivie par la II^e armée.

Seulement, il y a l'ennemi, qui défend la rivière et qu'on suppose beaucoup plus fort qu'il n'est. Toute la journée du 23, les corps saxons se brisent sur la Meuse. C'est à 23 heures seulement que quelques éléments commencent à forcer le passage. Les arrière-gardes françaises ont bien rempli leur mission.

Il est curieux de voir la raison que donne de cette déconvenue le général Baumgarten. Il s'en prend « aux « innombrables francs-tireurs et à l'hostilité de la population ». De son côté, le rapport officiel de la III^e armée s'exprime ainsi : « Ce retard à l'enlèvement des passages « de la Meuse fut imputable à l'entrée en jeu d'un élément « tout à fait inattendu, à la résistance des populations « entières des localités, soigneusement préparée depuis « longtemps et organisée militairement. »

Et voilà le prétexte des massacres de Dinant! Les paysans de la vallée de la Meuse préparés par l'Etat-major belge à défendre leur vallée! Cela ferait sourire ceux qui savent, si ce n'était pas si triste. Et ces infâmes calomnies s'étaient encore dans les livres publiés en 1920 par les plus hautes autorités militaires allemandes. Quelle misère!

Et pendant que ses attaques se brisaient sur la Meuse, et qu'il sentait l'impossibilité d'arriver à temps à l'encerclement, le malheureux von Hausen avait une autre source d'inquiétudes. Il avait appris dans la nuit du 22 au 23 que son voisin de gauche, le duc de Wurtemberg, allait s'engager sur la Semoy contre l'armée française de Langle de Cary, qui avait pris l'offensive le 21. Cette attaque des Français ne laissait pas sans souci von Hausen, qui devait s'engager dans le couloir étroit entre Givet et Namur, en sentant un danger sur sa gauche. Le commandant de la IV^e armée lui avait bien dit cependant avoir laissé son

corps de droite, le VIII^e, à Beauraing, à 11 kilomètres à l'est de Givet, pour assurer sa liaison avec la III^e armée.

Au fond, c'était suffisant; mais voilà que, dans la matinée du 23, arrive un ordre du G. Q. G. prescrivant à Hausen d'envoyer toutes ses forces disponibles en soutien de la IV^e armée. On rassemble la valeur d'une division, et on l'envoie vers le Sud, avec la mission de chercher à passer la Meuse où elle pourra, au sud de Givet, pour assurer la liaison avec la IV^e armée.

C'est fort bien. Pourtant, dans cette région des Ardennes, à l'est de la Meuse, il n'y a pas de route. Ce détachement, parti vers le midi du 23, est obligé de passer par Beauraing où il s'emmêle avec le VIII^e corps, que nous avons vu installer là pour la liaison avec la III^e armée. Il semble que le commandant du détachement, voyant le flanc de son armée ainsi protégé, aurait pu demander une confirmation de sa mission. Mais il a l'ordre de passer la Meuse quelque part au sud de Givet; il ne connaît que sa consigne. Il se lance alors dans le massif forestier, et cette malheureuse division va errer pendant 4 jours dans les bois, sans chemins, se heurtant, déclare-t-elle, à une résistance à chaque pas pour arriver enfin, épuisée, le 27, à Revin, à 25 kilomètres au sud de Givet, à peu près son point de départ. Là elle n'a pas de mal à franchir la Meuse, la III^e armée ayant depuis longtemps dépassé Revin sur la rive gauche du fleuve.

L'unique intervention du G. Q. G. au cours de ces journées de bataille des frontières n'avait pas été heureuse.

Revenons au gros de la III^e armée, sur la Meuse, le 23 soir à minuit.

Le général von Hausen, qui croit la II^e armée plus avancée qu'elle n'est, ne comptant plus tomber sur le flanc de l'armée Lanrezac, décide de marcher vers le Sud-Ouest, vers Mariembourg et Rocroi, et donne ses ordres en conséquence pour le 24, à 2 h. 30.

Mais, à 4 heures, il reçoit un télégramme de Bülow. La II^e armée a gagné peu de terrain dans la journée du 23, au Sud de la Sambre. Elle craint une résistance sérieuse et demande à la III^e armée de marcher vers l'Ouest.

Le général von Hausen est gêné par cette demande; elle va l'amener à se séparer de la IV^e armée : néanmoins, il obtempère. « Venant d'un chef aussi éprouvé et aussi renommé que le commandant de la II^e armée », dit le général v. Hausen, dans ses souvenirs, « un tel appel ne pouvait demeurer inécouté. Bülow ne devait avoir réclamé d'aide que dans une nécessité extrême et cela était prouvé du fait qu'il précisait lui-même l'étendue des secours à lui apporter au lieu de la laisser à mon estimation. » Par un contre-ordre, il prescrit de marcher à l'Ouest. Il ne dispose plus que de deux corps à ce moment; une division, la 24^e D. R., est laissée devant Givet; un détachement de la valeur d'une division est, nous le savons, dans les forêts de la rive droite.

A 9 h. 45, à la suite de reconnaissances aériennes, qui lui montrent l'armée Lanrezac en retraite, il revient à sa première idée et annule le contre-ordre. On peut juger du désordre.

Quoi qu'il en soit, l'enveloppement avait échoué, l'armée Lanrezac avait échappé à l'étreinte.

Le général Baumgarten impute cet échec au seul général de Moltke. Il constate que la manœuvre de Charleroi a raté parce que la II^e armée avait attaqué deux jours trop tôt et que la III^e armée avait été dirigée initialement trop au Nord, dans le goulot Namur-Givet, et il conclut : « C'est le G. Q. G. qui aurait dû régler les mouvements des trois armées. Seule son intervention pouvait assurer le succès. Il y eut une lacune dans le commandement allemand, par ailleurs si parfait ». Et il ajoute : « Seul le G. Q. G. est coupable; les commandants des II^e et III^e armées n'encourent aucune responsabilité ».

Là, le général va un peu loin. Il veut couvrir l'armée

saxonne, c'est la raison d'être de son livre; tout au long de son ouvrage, il montre également une grande admiration pour Bülow; ces sentiments l'égarèrent et le rendent partial. Ajoutons aussi que Moltke était mort quand l'ouvrage fut écrit. On ne peut nier le défaut d'entente entre les deux commandants d'armée. De l'ouvrage du général Baumgarten lui-même, il résulterait avec évidence que toute la faute incomberait à Bülow, nous l'avons vu par les textes officiels cités. Mais y sont-ils tous? Dans son rapport, d'ailleurs très succinct, sur les opérations du début de la guerre, *Mein Bericht zur Marneschlacht*, Bülow ne charge pas Hausen; on ne peut guère tirer de là quelque éclaircissement sur ses rapports avec lui.

Ici, nous n'avons pas la prétention d'écrire l'histoire, mais seulement d'y apporter une contribution. L'avenir départagera plus précisément les fautes entre le chef suprême et ses subordonnés directs. Cependant, nous en savons assez pour conclure que la page est peu glorieuse pour le haut commandement allemand.

DE LA MEUSE A LA MARNE

La III^e armée a passé la Meuse le 24. C'est seulement le 27 que ses avant-gardes atteignent la Sormonne, affluent de gauche de la Meuse où elle tombe à Mézières, à 40 kilomètres en amont de Givet. La 24^e D. R. est restée devant cette place.

Par deux fois le 27, dans l'après-midi, d'abord, puis le soir à 20 h. 30, la IV^e armée, arrêtée devant Sedan, appelle la III^e armée à l'aide. Le général von Hausen est tout disposé à répondre à cet appel; mais, en même temps, à 20 h. 35, il reçoit un ordre du G. Q. G. lui prescrivant de continuer à marcher vers le Sud-Ouest. Il s'y conforme et donne ses ordres pour le 28 en conséquence.

Mais, le 28 au matin, nouvel appel de la IV^e armée. Von Hausen dirige alors de ce côté un détachement formé de

trois bataillons, un escadron et une batterie. A 13 h. 30, toujours le 28, nouvel appel au secours pressant du duc de Wurtemberg, qui réclame l'intervention de tout un corps d'armée.

Devant cette insistance, von Hausen se décide à répondre à cette demande et, à 18 h. 45, il prescrit pour le 29, à 6 heures, la marche de deux corps vers le Sud-Est.

C'est vers ce moment qu'il dut recevoir le grand ordre du 27, émanant du G. Q. G., que nous donnerons *in extenso* plus loin, et qui contenait ces importantes prescriptions :

La II^e armée marchera sur Paris par la ligne La Fère-Laon.

La III^e armée marchera sur Château-Thierry par la ligne Laon-Guignicourt.

La IV^e armée marchera sur Epernay par Reims.

Diab!e! Laon, Guignicourt (5 kilomètres Ouest de Neufchâtel-sur-Aisne), c'est très à l'Ouest. De plus, Hausen a des inquiétudes du côté de Rethel. S'il répond à l'appel au secours du duc de Wurtemberg, il est complètement désaxé, séparé pour très longtemps de Bülow.

Dans l'embarras, il annule les ordres donnés à 18 h. 45 et prescrit, pour le 29, le rassemblement à 5 heures. On attendra les ordres.

Le 29, ce n'est qu'à 12 h. 30 que, tranquille vers l'Ouest et le Sud-Ouest, et tourmenté de la crainte de laisser la IV^e armée dans l'embarras, il revient à son idée de la veille à 18 h. 45 et se met en marche vers le Sud-Est avec les XII^e et XIX^e corps, ne laissant que la 23^e D. R. en couverture au Sud de la forêt de Signy-l'Abbaye, à peu près dans la direction de marche de Neufchâtel, gauche de la ligne que le G. Q. G. lui a prescrit d'atteindre.

Pendant qu'on se hâte au secours de la IV^e armée, pour rattraper le temps perdu, arrive à 16 heures un radio de la II^e armée. Celle-ci est vigoureusement attaquée par les

Français vers Guise; elle crie au secours et réclame l'intervention de la III^e armée sur Vervins.

Vervins! A 40 kilomètres de la 23^e D. R. la plus rapprochée, à 50 kilomètres du XII^e corps! Quelle situation!

Tiré ainsi de hue à dia, ne sachant à qui répondre, Hausen considérant, dit-il, la IV^e armée comme la plus menacée, mais plus probablement ne voulant pas encore donner un contre-ordre et sentant bien qu'il est trop loin de Bülow, continue sa marche vers le Sud-Est. Or, à 18 heures, arrivent coup sur coup trois télégrammes de la IV^e armée, annonçant la retraite de l'ennemi vers le Sud, ce qui rend inutile l'arrivée de la III^e.

C'était vraiment jouer de malheur!

Cette fois encore, soupire le général Baumgarten, la III^e armée voyait s'évanouir tout espoir de recueillir le fruit de ses efforts. En même temps, ajoute-t-il, l'armée Lanrezac, repoussée par la II^e, échappait à la tenaille de la III^e armée. « Une fois de plus, conclut-il, en étudiant les « opérations contre la 4^e armée française, on se convaincra qu'une direction supérieure, tout au moins par un « commandement de groupe d'armées, aurait permis « d'atteindre d'autres résultats. La ténacité de la résistance française créait précisément des conditions favorables à l'encerclement... Toutes les armées françaises « purent se replier dans la direction choisie par elles et « très habilement leurs fortes arrière-gardes surent se « défendre de coupure en coupure.

« Pendant toute cette période du 25 au 30, la III^e armée, « appelée à l'aide par ses deux voisines, ne sut à laquelle « entendre ni que faire pour répondre à une situation qui « ne pouvait être appréciée que par une autorité supérieure, ayant des vues d'ensemble. Le manque de cavalerie fut très nuisible à la III^e armée. »

Le I^{er} corps de cavalerie était en effet avec la II^e armée; il n'en restait rien devant la III^e.

Le 30 août, la III^e armée était parvenue devant l'Aisne, le centre à Rethel. A 23 heures arrive un ordre du G. Q. G. prescrivant à l'armée de se porter vers le Sud, et informant que la gauche de la II^e armée marche sur Reims.

On se souvient que, d'après l'ordre du 28, Reims était l'axe de la marche de la IV^e armée. On appuyait ainsi vers l'Est d'un front et demi d'armée. Nous en verrons la raison en résumant les opérations des I^e et II^e armées à la fin d'août.

Le 31, l'armée force le passage de l'Aisne.

L'opération fut très dure, dit Baumgarten : « Depuis
« deux jours, les troupes se battaient par une chaleur tor-
« ride, de part et d'autre de Rethel. Le corps de gauche,
« XIX^e, non seulement n'avait pas gagné de terrain au
« nord d'Attigny, Semuy, mais même n'avait résisté
« qu'avec peine aux contre-attaques ennemies. Le corps
« voisin de la IV^e armée, le VIII^e, bien qu'il ne fût pas
« fixé par l'ennemi, avait refusé son concours ».

Le général Hausen se plaint, dans son livre, « que le
« concours demandé à plusieurs reprises à la IV^e armée
« par la III^e, spécialement les 31 août et 1^{er} septembre,
« n'ait été accordé qu'avec réserve ». Et ces réserves équi-
valaient à un refus brutal.

Von Hausen comptait faire reposer ses troupes le 1^{er} septembre pour y remettre de l'ordre à la suite de toutes les marches zigzagantes des jours précédents; mais, à 8 h. 12, un télégramme du G. Q. G. lui prescrit de continuer sa marche « sans retard et passant outre à toute autre considération ». Il semble qu'il y ait eu un peu de mauvaise humeur de la part du G. Q. G., car, la II^e armée, à droite, était à une étape en arrière de la III^e et la IV^e n'était pas encore à sa hauteur. A moins que ce ne soit déjà un effet de l'avance enragée de von Kluck, à l'extrême droite, qui inquiète le G. Q. G.; celui-ci, ne pouvant ou n'osant ralentir Kluck, presse les autres.

La marche se poursuit donc le 1^{er} et le 2 vers le camp de Châlons. Comme le G. Q. G. n'a pas fixé de zone de mar-

che on se jette dans les colonnes de la IV^e armée, la III^e doit appuyer à l'Ouest, les étapes sont très pénibles. Chacun opère pour son compte.

Deux incidents vont enore le prouver.

Après la chute de Givet, tombé le 31 à 11 heures, la 24^e D. R., libérée, recevait, du commandant de l'armée, l'ordre de s'emparer du fort d'Hirson, qui était dans la zone de l'armée. C'était entendu avec le G. Q. G. et le commandant de la II^e armée. Or la 24^e D. R. trouve le fort occupé par des troupes de cette dernière. Le général commandant la III^e armée n'en avait pas été avisé.

Là, il n'y avait pas de mal, mais à Reims, les deux armées allaient se canonner l'une l'autre.

Nous avons vu que, dans l'ordre du 30 août, c'était la gauche de la II^e armée qui devait se diriger sur cette ville.

Mais Reims était considérée comme place forte; Hausen pense que Bülow la tournera par l'Ouest, et, à tout hasard, il va essayer un coup de main par l'Est. Il confie l'opération le 3 au soir à sa 23^e D. R. Celle-ci pénètre dans la ville sans difficulté dans la matinée du 4, s'y installe et y laisse un bataillon comme garnison. A midi, la 2^e division de la garde ouvre le feu sur la ville et sa garnison!

Baumgarten prétend que c'est encore de la faute du G. Q. G. qui n'avait pas indiqué dans la zone de marche de quelle armée se trouvait cette place forte. Là encore il paraît un peu partial.

Ces incidents sont peu importants sans doute, mais ils dénotent tout de même une lacune dans le commandement et dans l'accord entre les armées.

Ici se place un fait anecdotique que nous citerons à cause des conséquences qu'il eut ou dont il fut le prétexte.

Le soir du 3 septembre, le Q. G. de la III^e armée loge au château de Thugny (Sud-Est de Rethel). Ce fut pour son malheur! Ce château venait de servir d'hôpital aux Français. Tous les officiers du Q. G., le grand chef en tête, y attrapèrent la dysenterie. « C'est ce qui obligea le général

« von Hausen à résigner son commandement le 12 septembre », nous dit son panégyriste. L'avis général est qu'il fut *limogé*, précédant de peu Moltke dans cette infortune.

Le 4 septembre, la III^e armée atteint la Marne à Châlons. Les troupes sont épuisées par les marches, les contre-marches et surtout par les combats que, nous dit Baumgarten, « elles durent livrer pour enlever toutes les coupures du terrain, défendues par des arrière-gardes soutenues par une artillerie extraordinairement habile ».

Cette opinion sur l'artillerie française est aussi celle de von Kluck; il la déclare très supérieure à l'artillerie allemande. C'est humain; du côté français on eut parfois la même opinion, en sens contraire naturellement; on souffre du feu de l'adversaire et l'on juge mal de l'effet du sien.

Là encore, comme sur l'Aisne, Hausen pense pouvoir faire souffler ses troupes pendant 24 heures et prescrit le repos pour la journée du 5. Mais, impitoyable, le G. Q. G. télégraphie le 4 à 19 h. 45 : « Demain 5, portez-vous vers Troyes et Vandœuvre ».

Il faut donc marcher, marcher encore, marcher toujours.

Nous voici au 5 septembre, le premier des jours critiques. La foudre va tomber sur l'aigle impériale. Pour bien juger de son effet, portons-nous du côté où elle va frapper d'abord, à l'aile droite allemande.

A ce tournant de l'histoire, le général Baumgarten, dans son ouvrage de 1921, établit un parallèle entre les commandements adverses : « Alors que des succès ininterrompus, écrit-il, venaient couronner sans cesse de nouveaux lauriers la tête du G. Q. G. allemand, celui-ci trouvait de jour en jour sa tâche plus lourde. Joffre, au contraire, grandissait dans la défaite. Son calme et sa résolution s'accroissaient tous les jours. Alors que Moltke n'avait pu se résigner à laisser sans défense la moindre localité des frontières, Joffre n'hésitait pas à

« consentir tous les abandons de terrain nécessaires, con-
« fiant dans le pays qui les supporte avec un stoïcisme
« exemplaire. Toutefois, les menaces sur Paris faisaient
« affluer vers le général des représentations de tout genre
« qui l'importunaient; il demeurait inébranlable. Par
« contre, lorsque, le 4 septembre, il se décida à la ba-
« taille, il ne se laissa pas arrêter par l'avis de son chef
« d'état-major qui conseillait la continuation de la re-
« traite vers la Seine : il se rallia aux propositions de
« Galliéni. Il prit sa responsabilité; il en eut tout le mé-
« rite et assura ainsi le salut de la France ».

TROISIÈME PARTIE

LES I^{re} ET II^e ARMÉES DU 28 AOÛT AU 15 SEPTEMBRE

A la date du 28 août, après défalcation des forces demeurées en Belgique, l'ordre de bataille des I^{re} et II^e armées est le suivant :

I^{re} armée (von Kluck). — Corps : II^e, III^e, IV^e, IX^e, IV^e R. (moins une brigade laissée à Bruxelles); II^e corps de cavalerie (von der Marwitz), formé des trois divisions de cavalerie 2, 4, 9.

II^e armée (von Bülow). — Corps : G., X^e, X^e R., VII^e. Le VII^e R. est resté devant Maubeuge; I^{er} corps de cavalerie (von Richthofen), formé des deux divisions de cavalerie 5 et garde.

Théoriquement, le I^{er} corps de cavalerie doit couvrir le front des II^e et III^e armées. En fait, dans les jours critiques, nous le verrons tout entier avec la II^e armée et même à son aile droite.

Les deux armées ont pénétré en Belgique le 14 août. Elles sont en marche depuis le 13. La I^{re} armée, à l'extrême droite, vient d'Aix-la-Chapelle, traverse la Meuse au Nord de Liège, puis passe par Bruxelles, Mons, Cambrai. Elle s'est battue contre les Belges, puis contre les Anglais qu'elle poursuit depuis Mons.

La II^e armée, à sa gauche, est passée au Sud de Liège sans avoir à vaincre de résistance belge; elle a franchi la

Meuse entre Liège et Namur, et s'est battue, sur la Sambre, contre les Français qu'elle suit depuis Charleroi.

LA POURSUITE

Après la bataille de Mons-Charleroi, les deux armées de droite, poursuivant les Anglais et les Français, étaient arrivées le soir du 28 août, la I^{re} armée dans la région de Péronne, la II^e dans la région au Nord de Saint-Quentin et Guise.

Les deux armées étaient, depuis l'entrée en Belgique, sous les ordres du commandant de la II^e armée. Le 27 août, le G. Q. G. décide que cette subordination de Kluck à Bülow cesse. La mesure était fâcheuse; on n'allait pas tarder à le constater. Dans son rapport, Bülow s'exprime ainsi à ce sujet : « Par là, l'accord indispensable entre les « trois armées de droite était fortement compromis. Il « l'était déjà par le fait que la III^e armée avait voulu, le « 27, se séparer de la II^e armée et se porter au sud de « Mézières. » On a vu que cette direction avait été prise le 28, par le général von Hausen, après de longues hésitations, sur les instances pressantes du duc de Wurtemberg.

Dans la soirée du 28 seulement arrive aux armées cet ordre du 27 du G. Q. G.¹ : « Indications générales pour « la suite des opérations : s'attendre à une résistance des « forces anglo-françaises sur l'Aisne, avec l'aile gauche « poussée sur Saint-Quentin, La Fère, Laon, puis ulté- « rieurement, sur la Marne, l'aile gauche appuyée à Pa- « ris. Un rassemblement de forces nouvelles sur la basse « Seine est possible. Les armées allemandes doivent mar-

¹ Voir carte, p. 35. Cet ordre, qui paraît daté du 27, est parfois appelé « ordre du 28 » par les commandants d'armée, sans doute parce qu'ils le reçurent le 28.

« cher sans retard sur Paris pour ne pas laisser de repos
« aux Français et empêcher les nouvelles formations.

« En conséquence, la I^{re} armée, avec le II^e corps de cava-
« lerie marchera à l'Ouest de l'Oise sur la basse Seine. Elle
« doit être prête à intervenir dans le combat de la II^e
« armée.

« Elle doit, en outre, assurer le flanquement des armées
« et empêcher les nouvelles formations sur son terrain
« d'opérations.

« La II^e armée, avec le I^{er} corps de cavalerie, marchera
« par la ligne La Fère-Laon sur Paris. Elle est chargée de
« l'investissement et de la prise de Maubeuge, et, plus
« tard, de La Fère, ainsi que de Laon, d'accord avec la
« III^e armée.

« La III^e armée marchera sur Château-Thierry par Laon,
« Guignicourt, le I^{er} corps de cavalerie éclairant devant
« le front des II^e et III^e armées.

« La IV^e armée marchera par Reims sur Epernay.

« La V^e armée sur Châlons et Vitry-le-François.

« Toutes les armées doivent se soutenir pour l'enlève-
« ment des diverses coupures du terrain. *Une forte résis-*
« *tance sur l'Aisne et plus tard sur la Marne, pourra néces-*
« *siter un redressement des armées de la direction du*
« *Sud-Ouest dans celle du Sud ».*

C'est l'exécution du plan de Schlieffen de 1905, mais sans les moyens nécessaires à la droite.

Que dit, dans son ouvrage, von Kluck de cet ordre dont nous avons souligné les parties qui concernent plus spécialement son armée? D'abord sur la question de flanquement du mouvement de l'ensemble qu'il devait assurer :
« l'erreur avait été d'enlever deux corps à l'aile marchante.
« Il aurait fallu prélever des corps sur l'armée de Lorraine
« pour couvrir notre droite ». C'est exact; toutefois, il est à craindre que ce ne soit un raisonnement de l'escalier, car il apparaîtra que la question du flanquement tiendra

toujours une place bien insignifiante dans les préoccupations de von Kluck pendant les journées qui vont suivre. Il ajoute ensuite : « L'ordre du G. Q. G. était malheureusement muet sur la situation générale ». Il s'en fera une excuse plus tard en disant : si j'avais su que cela n'allait pas mieux ailleurs, je n'aurais pas été si téméraire. Mais il ne s'arrête guère pour l'instant à ces considérations; il ne pense qu'à la poursuite et dès lors on va voir en germe l'idée qui l'entraînera à l'abîme : « Cet ordre imposait la « continuation de la marche vers le Sud-Ouest. *C'était contraire à mon avis*; je voulais marcher vers le Sud. « Heureusement il n'excluait cependant pas cette direction, si la situation générale l'exigeait ».

Kluck ne paraît pas avoir jamais connu le plan de Schlieffen. Il ne tarde pas à trouver une raison pour suivre sa propre idée et c'est Bülow qui va la lui fournir. La II^e armée est attaquée à Saint-Quentin et Guise dans la journée du 29. Dès le 30 au matin, Kluck dirige l'axe de son armée sur Noyon. Le même jour, à 17 h. 55, il déclare qu'un radio lui parvient de Bülow disant : « L'ennemi est battu et reflue sur La Fère. Les Anglais se replient à l'Ouest de La Fère vers le Sud et le Sud-Est. « La II^e armée doit se reposer le 31 et seulement bombarder les forts de La Fère. Pour compléter l'exploitation « du succès, une conversion de la I^{re} armée autour de « Chauny, vers La Fère, Laon est désirable ».

Bülow ne parle pas de ce télégramme qu'il aurait envoyé. La rédaction en est surprenante. Si Bülow voulait encercler les Anglais et les Français en retraite en engageant Kluck à exécuter cette conversion, la conséquence naturelle de cette proposition devait être une action énergique de sa part pour retarder et fixer le plus possible l'ennemi. Or, la II^e armée doit se reposer le 31. Bülow prétend que c'est Kluck qui, le 30 à 9 h. 15, lui a télégraphié qu'il se portait sur l'Oise, de Compiègne à Chauny : « Ce mouvement me convenait, dit Bülow, mais je ne

« considérais qu'une aide tactique passagère et pas du
« tout un bouleversement total du plan d'opération ».

Il fallait cependant aviser le G. Q. G.; Kluck l'informe le 30 au soir de son mouvement vers Compiègne-Chauny : « La I^{re} armée converse vers l'Oise et s'avance le 31 sur « Noyon-Compiègne ». Le 31 au matin, le G. Q. G. télégraphie : « Les mouvements prévus par la I^{re} armée répondent aux vues du G. Q. G. ». Tout allait pour le mieux. Cependant Bülow fait observer que cet ordre impliquait l'abandon de la marche vers le Sud-Ouest, ce qui ne pouvait s'expliquer que par l'ignorance où se trouvait le G. Q. G. de l'orage qui s'amassait à l'Ouest.

Nous avons vu, en parlant de la III^e armée, que le G. Q. G. modifiait en conséquence la direction de toutes les armées indiquée par l'ordre du 27, et que son télégramme du 30 au soir décalait ces directions d'un front et demi d'armée vers l'Est. Kluck fait donc passer l'Oise à la presque totalité de son armée et, dans la soirée du 1^{er} septembre, le front occupé par les quatre armées de l'aile marchante se présente ainsi :

I^{re} armée : Liancourt (IV^e R.), Sud de Verberie (II^e), Nord de Crépy-en-Vallois (IV^e), Villers-Cotterets (III^e), Longpont (IX^e).

II^e armée : Anizy-le-Château, Nord de Laon, Sissonne, Q. G. à La Ferté-Chevressis.

III^e armée : Tagnon, Sud de Juniville, Machault, Q. G. à Signy-l'Abbaye.

IV^e armée : Vouziers, La Croix-aux-Bois, Buzancy.

La I^{re} armée est ainsi en avance d'une forte marche sur la II^e, ce qui est une mauvaise condition pour le flaque-ment.

Pour toutes les armées, la marche a lieu en bataille, tous les corps en première ligne, même quand l'espace est très resserré, dans un terrain difficile, comme c'est le cas pour la IV^e armée.

Poussé par son ardeur et espérant bousculer les Anglais qu'il compte atteindre vers la Ferté-Milon, Kluck continue sa marche le 2, bien qu'il sache, puisqu'il le dit dans son ordre du 1^{er} au soir, que la II^e armée ne dépassera vraisemblablement pas Soissons dans la journée du 2.

Apprenant que les Anglais se sont dérobés au Sud de la Marne, il décide alors de chercher à joindre les Français qui battent en retraite devant la II^e armée, vers Château-Thierry et Dormans. En conséquence, le 2 à 21 h. 45, il lance son ordre pour le 3. Il y indique Château-Thierry comme point à atteindre par le IX^e C., Montreuil-aux-Lions par le III^e, « pour attaquer l'ennemi dans le flanc ». Les autres corps se dirigeront, savoir : le IV^e poussera jusqu'à la Théroüanne, le II^e vers Nanteuil-le-Haudouin, le IV^e R. à Senlis et Creil. Quant au corps de cavalerie Marwitz, « il restera sur l'aile droite explorant sur les fronts Nord et Nord-Est de Paris et sur la Marne en amont de Paris, ainsi que sur la rive droite de l'Oise, dans la région Beauvais-Pontoise ».

Comme nous sommes loin des dispositions prescrites par l'ordre du G. Q. G. du 28! Au lieu de marcher à l'Ouest de l'Oise vers la basse Seine, la I^{re} armée se dirige sur Château-Thierry, que cet ordre assignait comme objectif à la III^e armée. Sans doute, dans la nuit du 30 au 31, le G. Q. G. a bien approuvé le mouvement de Kluck vers la ligne Compiègne-Chauny, disant « qu'il répondait aux vues du G. Q. G. ». Mais ces vues, quelles sont-elles? Depuis trois jours on attend l'exposé.

C'est le soir du 2 septembre, à minuit, que le G. Q. G. se décide à sortir de sa léthargie et qu'il envoie l'ordre suivant, daté de Luxembourg, où il vient de s'installer, arrivant de Coblenz : « L'intention du commandant en chef est d'écartier les Français de Paris, en les repoussant vers le Sud-Est de la capitale. *La I^{re} armée suivra la II^e en échelon.* Elle est chargée, en outre, de couvrir le flanc des armées. Il est désirable que la cavalerie

« de la I^{re} armée apparaisse devant Paris et détruise toutes les voies ferrées qui y conduisent ».

C'est l'abandon du plan Schlieffen de tourner Paris. Il n'était plus exécutable avec la répartition des forces adoptée.

Tout autre que Kluck, ayant reçu cet ordre, se serait dit : je dois couvrir le flanc des armées en suivant la II^e en échelon refusé, or, je suis d'une forte étape en avant d'elle ; je vais donc m'arrêter au moins vingt-quatre heures pour reprendre la place qui m'est prescrite dans le dispositif général.

Ce serait mal connaître Kluck. Voici, d'ailleurs, quelles furent ses réflexions : « Rejeter les Français, en les écartant de Paris, dans la direction du Sud-Est, ce qui nécessiterait le passage de la Marne et de la Seine, me paraissait une entreprise difficile et osée. Il fallait du temps pour arriver à un succès décisif ».

Kluck veut ainsi nous faire croire que c'est contre son gré qu'il va se lancer dans sa marche imprudente au Sud de la Marne.

« Il aurait fallu, à ma droite, ajoute-t-il, un échelon de 4 à 5 divisions pour couvrir contre Paris le flanc de mon armée et les communications des I^{re} et II^e armées. Le G. Q. G. était, sans doute, certain que la garnison de Paris était incapable d'agir offensivement en dehors des forts. Mais les Français pouvaient rassembler de grandes forces à Paris et entreprendre une puissante offensive de cette base. Le G. Q. G. allemand ne paraissait pas s'en soucier ; cette confiance lui était probablement inspirée par ses renseignements. »

C'est d'une mauvaise foi tout allemande. Le G. Q. G. redoute tellement l'éventualité envisagée par Kluck qu'il lui a confié le soin d'y parer avec toute son armée, en la plaçant en échelon refusé à droite.

« Pour le 3, continue-t-il, les IX^e et III^e corps avaient une mission qui répondait bien à la première phrase

« de l'ordre du G. Q. G. Ils passaient la Marne. Le reste
« de l'armée s'étendait de Senlis à l'Ourcq. La II^e armée
« était d'une marche en arrière. Si je m'arrêtais deux
« jours pour réaliser l'échelonnement prescrit, alors on ne
« pouvait plus repousser l'ennemi vers le Sud-Est. C'est
« mon armée qui était en situation de produire l'effet
« voulu; seule elle était en état de presser sur les lignes de
« retraite. Si elle attend deux jours, l'ennemi reprend sa
« liberté de mouvement. Le grand succès qu'espère le
« G. Q. G. et qu'il croit possible ne peut être atteint si
« je m'arrête. Donc je réponds à ses désirs en continuant
« au delà de la Marne ».

On croit rêver devant ces sophismes!

« Quant à la protection du flanc, poursuit Kluck, je
« l'assure avec le IV^e C. R. (à trois brigades comme on
« sait), et une division de cavalerie laissée vers Senlis.
« Le II^e C. et les deux autres divisions du corps de cava-
« lerie à Nanteuil-le-Haudoin. Le Q. G. de l'armée à La
« Ferté-Milon, à égale distance de ces deux groupes à peu
« près égaux. » Le IV^e C. est à Crouy-sur-Ourcq.

Malgré qu'il en ait, Kluck n'est pas très rassuré sur la valeur de ses arguments, car il ajoute, comme agacé :
« Puis, je ne savais rien de la situation générale. Les
« rapports avec le G. Q. G. étaient à peu près nuls. »
C'était bien le cas de lui obéir plus scrupuleusement.

« Avec mon état-major, nous n'avions aucun doute que
« dans le cas d'une progression de l'armée, il nous fallait
« deux corps d'armée de plus pour garantir la sécurité
« du flanc. »

Alors pourquoi progresser, puisqu'on lui disait, en somme, de s'arrêter deux jours avec toute son armée. Il n'y avait que cela qui le regardât dans l'ordre du 2 au soir. On sent le raisonnement à *posteriori*; il ne convaincra personne.

Quoiqu'il en soit, Kluck ne modifie en rien son ordre pour le 3. Celui qui fut étonné de cet ordre, ce fut Bülow.

La II^e armée était arrivée sur l'Aisne, à hauteur de Soissons, toujours au contact des arrière-gardes ennemies; elle a occupé Laon et le fort de Condé sans combat et préparé l'attaque de Reims : elle compte continuer le 3 la marche vers le Sud. Bülow ne comprend rien à l'ordre de von Kluck. « La I^{re} armée, au lieu de se placer en échelon « en arrière de la II^e, prit sa direction fortement au Sud-« Est. Son corps de gauche, le IX^e, vint se placer complè-« tement devant mon corps de droite, le VII^e. Cela fut « gênant. Je fus repoussé dans une direction mauvaise « et cela contribua à agrandir le trou qui devait se former « plus tard entre les deux armées. »

Mais voici le plus grave et qui prouve la mauvaise foi de Kluck. Ces réflexions, qu'il aurait faites dans la nuit du 2 au 3, dénotent un certain doute dans son esprit. Qu'il ne modifie pas ses ordres pour le 3, on peut l'admettre, à la rigueur; ce ne sera qu'un jour de retard dans la réalisation du dispositif prescrit. Toutefois, il aurait dû, au moins, saisir le G. Q. G. de ses doutes. Or il ne lui en fait rien savoir, rien encore tout au long de la journée du 3 et ce n'est que dans la soirée, après avoir donné son ordre pour le 4, qui va pousser son armée bien au Sud de la Marne et même du Petit-Morin, qu'il adresse au G. Q. G. le compte rendu suivant : « La I^{re} armée passe la Marne aujourd'hui. « Signes partiels de démoralisation chez l'ennemi. Mes « éléments avancés ont franchi la Marne sur la ligne La « Ferté-sous-Jouarre, Château-Thierry. Les Français exé-« cutent une conversion autour de leur droite (vers le Sud-« Est). Les Anglais sont au Nord de Coulommiers. La « I^{re} armée continue demain son mouvement en avant de « la Marne, par Rebais, Montmirail ».

Voici, en effet, l'ordre déjà lancé pour le 4 : « La I^{re} « armée continue demain son mouvement au delà de la « Marne, pour repousser les Français vers l'Est. IX^e C. vers « Montmirail; III^e sur Montolivet, Saint-Barthélemy « (6 kilomètres au Sud du Petit Morin), IV^e sur Rebais.

« Le II^e passe la Marne à la Ferté-sous-Jouarre en se cou-
« vrant vers Paris. Le IV^e R. à Nanteuil-le-Haudoin, cou-
« vrant contre Paris et se tenant prêt à se joindre le 5 au
« mouvement général à l'aile droite. Le corps de cavalerie
« se mettra en marche avec deux divisions sur la Ferté-
« sous-Jouarre, laissant une division de cavalerie avec le
« IV^e R. »

Non, jamais Kluck n'a pu croire de bonne foi qu'il exécutait l'ordre du G. Q. G. du 2 septembre minuit. Déjà même il compte attirer à la curée le IV^e R., seul organe de flanquement de toutes les armées, qu'il avait consenti à laisser au Nord de la Marne.

La marche prévue s'exécute le 4; et le 4 au soir l'ordre pour le 5 pousse toujours vers le Sud tous les corps de la I^{re} armée, entraînés dans une poursuite sans fin. Von Kluck sent tellement sa désobéissance qu'au moment de reproduire dans son ouvrage cet ordre pour le 5, il éprouve le besoin de répéter : « N'ayant en vue que de poursuivre
« avec persévérance les prescriptions du G. Q. G. de
« repousser l'ennemi dans la direction du Sud-Est en
« l'écartant de Paris ».

Lorsqu'on voit les conséquences de cette indiscipline, quand on songe que Kluck conservera son commandement encore près d'une année, on se dit qu'une armée ne pouvait pas vaincre où régnait envers certains grands chefs une pareille complaisance, où le Haut commandement était capable d'une telle faiblesse.

Le voici cet ordre pour le 5, qui sera le dernier de la rucée : « 4 septembre, 21 h. 30. Le IX^e C. a rejeté sur
« Montmirail l'ennemi qui se replie sur Esternay; il le
« poursuivra demain dans cette direction... Le III^e C.
« se portera sur Sancy (10 kilomètres Sud-Est de La Ferté-
« Gaucher qui est sur le Grand-Morin); le IV^e sur Choisy
« (5 kilomètres Sud du Grand Morin); le II^e sur le Grand
« Morin en aval de Coulommiers, couvrant l'armée contre
« le front Est de Paris. Le IV^e R. se portera de Nanteuil-

« le-Haudoin sur Marcilly et Chambry (Nord de Meaux),
« couvrant au Nord de la Marne contre le front Nord-Ouest
« de Paris, avec la 4^e division de cavalerie. Le II^e corps
« de cavalerie se portera à l'Ouest du IV^e C. et de là dans
« la direction de Provins. Sa mission consistera proba-
« blement à surprendre les Français à leur passage de la
« Seine. Le Q. G. de l'armée sera le 5 à 20 heures à
« Rebaix ». Rebaix! entre les deux Morin.

Il est curieux de comparer le texte de cet ordre avec le compte rendu que Kluck en adresse à 23 h. 30 au G. Q. G. :
« L'aile gauche de la I^{re} armée a rejeté l'ennemi vers Mont-
« mirail. Dans la région de Coulommiers les Anglais
« paraissent en marche vers le Sud et le Sud-Ouest.
« L'armée se portera en avant le 5, attaquant l'ennemi
« partout où elle le rencontrera. Le IX^e C. sur Esternay,
« le III^e sur Sancy, le IV^e sur Choisy, le II^e sur Coulom-
« miers, le IV^e R. à l'Est de Meaux. Le 2^e bataillon de chas-
« seurs avec la 4^e division de cavalerie couvriront le flanc
« droit. Le II^e corps de cavalerie avec les 2^e et 9^e divisions
« de cavalerie sur Provins ».

Kluck a tellement oublié la mission principale à lui confiée par le G. Q. G., la protection du flanc, que, dans son compte rendu, il ne parle que d'un flanquement par un bataillon de chasseurs avec une division de cavalerie, alors que dans son ordre, il fait allusion à une mission de cette nature pour deux corps d'armée, l'un au Sud de la Marne, l'autre au Nord, mais très peu, de la rivière.

Toutefois, Kluck avait dépassé la mesure de ce que le G. Q. G. pouvait supporter.

On a vu que, par suite de la précaution prise par ce général de rester muet pendant toute la journée du 3 et de n'avouer sa persistance à ne pas tenir compte des instructions reçues qu'après avoir donné son ordre de poursuite pour le 4, le G. Q. G. n'avait été mis au courant de cette désobéissance que dans la nuit du 3 au 4. Il semble qu'à ce moment, un télégramme bref et précis aurait dû

prescrire à Kluck de suspendre une avance dont le G. Q. G. appréciait toute l'imprudence. Mais Kluck devait être un gaillard peu commode ou trop bien en cour. Moltke ne paraît pas assuré de son autorité sur lui et n'ose pas lui infliger le coup de caveçon qui s'impose. C'est seulement le 4, à 19 heures, si tard peut-être parce qu'il aura voulu attendre le retour de l'empereur absent, que Moltke télégraphie les ordres suivants : « Sa Majesté ordonne : Les « I^o et II^o armées s'arrêteront face au front Est de Paris, « pour s'opposer offensivement aux attaques venant de « Paris. La I^o armée entre l'Oise et la Marne, tenant les « passages de la Marne à l'Ouest de Château-Thierry... « La II^o armée restera entre la Marne et la Seine, tenant les « passages de la Seine entre Nogent et Méry. L'aile gauche « de la II^o armée marchera par Vertus et Fère-Champe- « noise sur Méry... La III^o armée s'avancera sur Troyes, « Vendœuvre ».

Et le G. Q. G. envoie le lieutenant-colonel Hentsch porter à Kluck la confirmation de cet ordre précédée des considérations suivantes : « L'adversaire a échappé à l'at- « taque enveloppante des I^o et II^o armées et demeure en « liaison avec Paris. Des rapports divers signalent le trans- « port vers l'Ouest de troupes venant de la région de Toul, « Belfort et il enlève des forces devant nos III^o et IV^o « armées. Le refoulement de la masse de l'armée française « contre la frontière suisse dans la direction Sud-Est n'est « plus possible. On doit admettre que l'ennemi, pour « protéger sa capitale et pour menacer le flanc droit alle- « mand rassemble de grandes forces dans la région de « Paris. En conséquence, Sa Majesté ordonne... » (suit l'ordre donné plus haut).

Dans sa connaissance de la situation et du danger qui menaçait, le G. Q. G. est vraiment coupable d'avoir toléré l'indépendance de von Kluck. Il allait payer cette faiblesse le jour même.

Le lieutenant-colonel Hentsch n'est arrivé à l'Etat-major

de la I^{re} armée que le 5 dans l'après-midi. L'ordre télégraphique du 4 à 19 heures n'arriva que le 5 au matin, 7 h. 15, après que l'ordre de poursuite pour le 5 avait été donné.

Qu'est-ce que Kluck va penser de ces prescriptions du G. Q. G. ?

« Rester entre l'Oise et la Marne ! » Mais il n'y est plus depuis longtemps. Il n'y a plus que le IV^e R. au Nord de la Marne et encore tout près de Meaux, « et prêt à se joindre au mouvement général », lui a dit l'ordre du 3 au soir, attirant ainsi toute son attention vers le Sud. « Tenir les passages de la Marne à l'Ouest de Château-Thierry » et cela quand l'ennemi fuit vers le Sud. S'il se contente de remplir cette mission, la II^e armée, qui doit à la fois « opérer contre le front Est de Paris entre Marne « et Seine » et « tenir les passages de la Seine, de Nogent « à Méry », aura bien du mal à satisfaire à ce double rôle.

Von Kluck nous confie, dans son ouvrage, ses impressions à la réception de cet ordre qui le consterne : « Si et « dans quelle mesure cet ordre répondait à mes obser-
« vations de la veille (signes partiels de démoralisation
« chez l'ennemi... Les Français pivotent autour de leur
« aile orientale...) on l'ignorait. Cet ordre arrivait bien
« tard. L'offensive prescrite (1) à la I^{re} armée pour refouler
« l'ennemi vers le Sud-Est en le coupant de Paris ne pou-
« vait réussir que si le service central des renseignements
« pouvait garantir qu'aucune menace ne viendrait de
« Paris. Actuellement, l'armée qui avait passé la Marne
« le 3 approchait de la Seine. L'exécution de l'ordre du
« G. Q. G. entraînerait l'abandon de l'ennemi et une
« marche en arrière de deux ou trois jours. L'ennemi
« a fait des pertes, c'est vrai, mais il n'est pas en désordre.
« Si on le laisse, il va se reprendre. Jusqu'à ce que les
« forces qu'on annonce se rassembler à Paris soient assez
« fortes, nous aurions le temps de mener à bonne fin
« notre offensive sur la Seine. »

Cette dernière phrase montre que Kluck aurait persisté dans son idée, non seulement lors de la réception de l'ordre, qui ne paraît pas avoir contenu d'explications sur le danger qui vient de Paris, mais même après l'arrivée de von Hentsch dont les précisions auraient dû l'alarmer. Quel aveuglement!

Quoi qu'il en soit von Kluck ne modifie pas son ordre de poursuite pour le 5, et le 5 au matin, à 10 h. 05, il adresse ce compte rendu au G. Q. G. « En exécution des ordres
« antérieurs du G. Q. G. (?), la I^{re} armée progresse vers
« la Seine par Rebais, Montmirail. Deux corps d'armée
« couvrent dans la direction de Paris, sur les deux rives
« de la Marne. Les ennemis sont jusqu'à présent repoussés
« mais nullement mis hors de cause. Leur retraite se fait
« sur Nogent. Près de Coulommiers, nous combattons
« avec environ trois divisions anglaises; près de Montmi-
« rail, avec l'aile gauche française. Les Français font une
« vigoureuse résistance avec leurs arrière-gardes. La pour-
« suite jusqu'à la Seine leur occasionnerait des pertes
« considérables. Il est vraisemblable que des forces impor-
« tantes se rassemblent à Paris. Des fractions des armées
« en opération peuvent y être amenées. Mais tout cela
« prendra du temps. Je considère comme fâcheux de lais-
« ser aller une armée ennemie encore parfaitement apte au
« combat et de déranger en ce moment les I^{re} et II^e armées.
« Je propose de poursuivre l'ennemi jusqu'à la Seine et
« seulement ensuite de faire l'investissement de Paris. Si
« on exécute cet investissement comme vous l'ordonnez,
« l'ennemi est libre de ses mouvements vers Troyes. »
Et il fait comme il le dit, sans attendre de réponse.

Le malheureux général von Moltke n'était peut-être pas très fort, mais il avait de singuliers subordonnés.

Comme seule satisfaction aux prescriptions du G. Q. G., Kluck, craignant peut-être que son corps de cavalerie ne lui échappe en avant comme il échappe lui-même au commandement, envoie à Marwitz l'ordre suivant : « Le corps

« de cavalerie marchera d'abord seulement jusqu'à la
« chaussée Rozoy, Béton-Bazoches, Esternay. Il laissera à
« Rebais un officier de liaison, que le Q. G. de la I^{re} armée
« y trouvera à midi. »

Pendant ce temps, dans la journée du 5, les aviateurs confirment que l'ennemi est en retraite sur toute la ligne de Paris à la route Sézanne, Romilly-sur-Seine (à égale distance entre Nogent-sur-Seine et Méry-sur-Seine).

Kluck triomphe. Qui va le détromper ?

Il ne semble pas que ce soit le lieutenant-colonel Hentsch, lorsque dans l'après-midi, il apporte la confirmation de l'ordre du 4 avec les explications complémentaires. Cet agent de liaison du G. Q. G. paraît avoir été mal reçu par le général et il a conservé sans doute un mauvais souvenir de l'accueil qui lui a été fait, car, quelques jours plus tard, le 9, dans une circonstance critique, apportant un ordre capital, il évitera soigneusement de se rencontrer avec le général von Kluck.

Il ne paraît pas non plus que Kluck ait été éclairé par une communication qui lui vint à 17 h. 20 de son voisin Bülow. Elle était ainsi conçue : « La II^e armée atteint ce
« soir la ligne Fontenelle au Nord-Ouest de Montmirail,
« Bergères-les-Vertus. Le dessein de l'ennemi ne paraît
« pas être d'accepter la décision ici. Il semble qu'il veuille
« transporter par chemin de fer toutes ses troupes encore
« disponibles à Paris et au Nord-Ouest pour les rassembler
« sur notre flanc droit et chercher une solution favorable
« en reprenant l'offensive de ce côté. A l'instant, des
« rapports d'aviateurs me signalent d'importants trans-
« ports en chemin de fer par Romilly et Nogent vers
« l'Ouest. »

Kluck admet bien tout cela; mais il croit le danger lointain.

Cependant, voilà que, tard dans la soirée du 5, ce général apprend que des forces importantes ont attaqué dans la journée sur Dammartin-en-Goële, au nord-est de

Paris. C'est l'offensive de l'armée Maunoury, c'est l'orage qui éclate.

A cet endroit de ses mémoires, von Kluck s'arrête, se recueille, fait un retour sur le passé et se cherche des excuses. « L'ordre du 28 disait bien de marcher sur la « Basse-Seine, mais il envisageait aussi la possibilité d'une « conversion vers le Sud. Or, la force des troupes était « insuffisante pour un pareil mouvement sur la Basse- « Seine, l'investissement de Paris du nord-est au nord- « ouest et la protection des communications. A la fin « d'août, le G. Q. G. aurait dû arrêter le mouvement, « reposer les armées, renforcer l'aile droite, attaquer le « front nord-est de Paris avec l'artillerie lourde des I^o et « II^o armées, remplacer sur les communications les trou- « pes actives et celles de réserve par des unités de land- « wehr et de landsturm, et alors seulement reprendre la « guerre de mouvement. Il ne fallait pas surtout envoyer « de troupes du côté russe. Si j'avais connu la situation « générale, si j'avais eu le soupçon d'une attaque possible « sur ma droite, jamais je n'aurais passé la Marne.

« Quand, le 29, la I^o armée a conversé vers l'Oise pour « l'atteindre le 31 à Noyon et Compiègne, le G. Q. G. a « approuvé. L'ordre du 2 septembre prescrivait de repous- « ser l'ennemi au sud-est de Paris. C'est ce qui m'amena « à exécuter mes mouvements des 3, 4 et 5. L'ordre du « soir du 4 bouleversait tout. »

Nous en avons assez dit pour montrer la part de vérité et la part de sophisme que contient ce plaidoyer.

L'ARRÊT.

Nous entrons ici dans les *journées critiques*. L'attaque de l'armée Maunoury arrachant la taie des yeux de von Kluck, il s'agit, pour celui-ci, de prendre les dispositions nécessaires au rétablissement de la situation. Il donne,

en conséquence, le 5, à 23 heures, à Rebais, l'ordre pour le 6 qui rappelle vers le Nord les deux corps de droite, savoir : le II^e, de Coulommiers, doit se porter sur la Marne par Trilport à Germigny-l'Évêque; le IV^e, remonter de Choisy à Doué, soit à mi-chemin de la Ferté-sous-Jouarre; ces deux corps laisseront de petites arrière-gardes sur le Grand-Morin. Le III^e corps, poussé en pointe à Montceaux-les-Provins, à 20 kilomètres au sud du Grand-Morin, refluera vers cette rivière à la Ferté-Gaucher et le XI^e corps sera maintenu à Esternay en liaison avec la II^e armée dont les têtes de colonne, précédées par le I^{er} corps de cavalerie, atteignent Montmirail et dépassent Champaubert et Vertus. Quant aux ponts, ils seront occupés fortement de suite : 1^o à Germigny-l'Évêque et à Lizy-sur-Ourcq, par le II^e corps; 2^o à La Ferté-sous-Jouarre, Sancy et Nanteuil-sur-Marne (ces deux dernières localités entre La Ferté et Charly) par le IV^e corps; 3^o à Charly et Nogent-l'Artaud par les soins du III^e; 4^o à Chézy et Château-Thierry par des détachements du IX^e. Le II^e corps de cavalerie masquera la retraite du côté de Paris, en se portant sur Lumigny et Rozoy-en-Brie. — Q. G., le 6, Charly-sur-Marne.

Après avoir reproduit cet ordre, von Kluck ajoute : « Le danger ne me paraissait pas imminent sur le flanc droit et j'espérais que le mouvement pourrait s'exécuter en toute tranquillité ». Von Kluck pensait donc s'en tirer en portant un seul corps sur la Marne, le II^e, sans même la passer, et en laissant un corps, le IV^e, à Doué, à mi-chemin entre le II^e et le III^e qui est à La Ferté-Gaucher. Il veut croire à une fausse alerte, et s'il doit arrêter son mouvement, du moins espère-t-il ne pas avoir à repasser la Marne.

Persistant dans l'erreur, Kluck montre une confiance dont on ne saurait dire si elle était bien réelle; toujours est-il que celle-ci n'allait pas durer. Dans le courant de la nuit, des nouvelles inquiétantes arrivent en effet du IV^e R., et le II^e C. reçoit l'ordre de partir au

plus vite pour se mettre en état d'intervenir, dès le 6, au nord de la Marne. Dans la journée du 6, le IV^e C. à son tour, qui devait primitivement demeurer à Doué, est invité à pousser sur la Ferté-sous-Jouarre, à passer la Marne et à continuer sa marche dans la nuit du 6 au 7 pour être au matin à Rozoy-en-Multien, prolongeant la droite du II^e corps qui se porte sur Trocy.

Von Kluck croit donc enfin à la réalité de l'attaque sortant de Paris vers le Nord-Est. Pour la repousser d'un seul coup, il va chercher à l'envelopper par le Nord, en imposant à ses soldats une marche ininterrompue de jour et de nuit¹. Quelles belles troupes que celles à qui l'on pouvait demander un tel effort après vingt-trois jours de marches sans arrêt, sans compter les combats!

Journée du 6 septembre. — Les événements qui se succèdent dans la journée du 6 à la I^{re} armée sont résumés par le compte rendu du soir de ce jour adressé par von Kluck au G. Q. G. : Au Nord de la Marne, les II^e et IV^e R. soutiennent un combat difficile au Sud-Ouest de Crouy contre des forces importantes sorties de Paris. Le IV^e les rejoindra demain. Les III^e et IX^e corps sont restés à l'Ouest de Montmirail pour couvrir le flanc droit de la II^e armée. Le II^e corps de cavalerie couvre le flanc droit du III^e corps contre un ennemi venant de Tournan.

A la II^e armée, Bülow s'était heurté le 6 contre une résistance à laquelle il ne s'attendait pas, comme le montre son ordre de la soirée du 5. Il voit même les Français attaquer : « l'avant-garde du IX^e corps est surprise et son ar-

¹ Je me permets de citer ici un souvenir personnel. Quelques années avant la guerre, vers 1910, aux manœuvres impériales, le parti commandé par von Kluck s'était trouvé dans une situation semblable. Kluck avait opéré la même manœuvre. Pendant la nuit, il avait transformé son front de telle manière que la droite en était devenue la gauche. Le lieutenant-colonel Barthelémy, du 2^e bureau du G. Q. G. français, rappela dès le 7 ce précédent à notre commandement.

« tillerie anéantie », nous dit Baumgarten. Aussi Bülow appelle-t-il les voisins à l'aide. Le 6, à 18 heures, il s'adresse d'abord aux Saxons : « Des fractions de la I^{re} armée et de la II^e armée sont engagées dans un combat opiniâtre sur le Petit-Morin. Il est urgent que la III^e armée attaque bientôt à l'Est de Fère-Champenoise ».

Subitement la situation s'éclaire. Dans la soirée du 6, le G. Q. G. télégraphie ce renseignement que nous trouvâmes quelques jours après sur un officier prisonnier : « D'après un ordre d'armée de Choffre (*sic*), une bataille décisive pour toute l'armée française est ordonnée pour aujourd'hui ».

Enfin! La voilà acceptée la bataille décisive après laquelle on court depuis si longtemps. La situation se présente très bien; toute la II^e armée est là avec la moitié de la I^{re}; les Anglais se sont évanouis. On va pouvoir écraser les Français en les tournant par leur gauche que les deux corps de la I^{re} armée débordent déjà, et Bülow lance l'ordre suivant, un peu avant minuit :

« Demain 7, l'attaque continuera avec la participation des III^e et IX^e corps de la I^{re} armée, tout en se couvrant du côté de Rozoy-en-Brie. »

Hélas! l'ardent Kluck n'est plus d'humeur offensive. Nous avons vu que le 6 les III^e et IX^e C. avaient reçu l'ordre de demeurer sur le Grand-Morin, le IX^e à Esternay, le III^e à la Ferté-Gaucher. Malgré le léger recul qui en résultait pour le III^e, ils sont encore bien placés pour intervenir comme le désire Bülow. Mais voilà von Kluck pris de scrupule : « Comme la II^e armée devait attaquer le lendemain, dans la direction de la Seine, en pivotant autour de Montmirail, les III^e et IX^e corps se trouvaient, de ce fait, en avant de son aile droite. Aussi, le 6, à 22 heures, j'envoyai l'ordre à ces corps de se replier au Nord du Petit-Morin, de Montmirail à Sablonnières et Boitron ». Ils devaient couvrir la II^e armée à l'Ouest de Montmirail (comme le dit le compte rendu du 6 soir au G. Q. G.).

Journée du 7 septembre. — Parmi les ombres de la nuit, l'esprit de von Kluck travaille. La protection du mouvement général, si négligée par lui tant qu'il n'éprouvait pas de résistance dans la poursuite, domine tout à ce moment. Cette bataille au Sud de la Marne après laquelle il a couru envers et contre tous, maintenant qu'elle s'offre à lui, ne l'intéresse plus. Va-t-il ainsi conserver son armée coupée en deux? Il risque d'en perdre la moitié qui passera à Bülow. Le résultat de ces réflexions ne se fait pas attendre. « L'ordre de Joffre, dit-il, ne pouvait aboutir à un succès « que si l'attaque venant de Paris réussissait. Il fallait « donc absolument non seulement arrêter cette attaque, « mais même la battre en l'enveloppant par le Nord. C'est « pourquoi je me décidai à envoyer dès le petit matin du 7 « aux III^e et IX^e corps, l'ordre de se porter vers La Ferté- « Milon et Crouy-sur-Ourcq, en ne tenant plus compte « des instructions antérieures qui leur prescrivaient la « coopération avec la II^e armée. C'était une nécessité de « la situation critique. »

Mais alors, que va devenir la II^e armée? « Nous pensions, « à mon Q. G., continue von Kluck, que la II^e armée, en « exécution de l'ordre du 4 au soir, devait être au Sud de « la Marne, face à l'Ouest. En réalité, elle n'était pas « remontée au Nord du Petit-Morin. »

Quelle mauvaise foi! Comme s'il ne savait pas que la II^e armée est à Montmirail. Il l'a dit à plusieurs reprises dans ses ordres et comptes rendus. Etait-il donc si loin de Bülow qu'il ne pût s'entendre avec lui? Quel genre de rapports existait donc entre ces deux commandants d'armée et entre leurs états-majors? On ne sait s'il faut plus s'étonner de cette ignorance mutuelle ou de l'égoïsme de von Kluck.

Lorsque, une heure après avoir lancé son ordre d'attaque pour le 7, Bülow apprend le retrait, sur le Petit-Morin, en aval de Montmirail, des deux corps, III^e et IX^e, sur lesquels il comptait pour attaquer, il est obligé de renoncer à cette

offensive et aussitôt, le 7 à 0 h. 30, dit Baumgarten, il télégraphie à la III^e armée : « Je me replie derrière la « coupure du Petit-Morin, en raison d'une attaque venant « de Rozoy-en-Brie contre les III^e et IX^e corps ».

Qu'était-ce donc que cette attaque? Le 7, à 10 h. 40, soit dix heures plus tard, Marwitz pouvait rendre compte qu'il n'avait jusqu'ici devant lui, au Sud de Coulommiers, que de faibles forces anglaises. Serait-ce von Kluck qui aurait raconté cela à Bülow pour justifier le retrait de ses deux derniers corps? Dans cette hypothèse, que penser du caractère de ce général? En fait, c'est seulement dans la soirée du 7 que les Anglais approchent, savoir : 1^{er} corps et division de cavalerie à Choisy (10 kilomètres au Sud de Rebas); 2^e corps à l'Est de Coulommiers; 3^e corps au Nord-Ouest de Coulommiers.

Quoi qu'il en soit, voilà Bülow bien empêché. « Ce « retrait, dit-il, mettait la II^e armée dans une situation « terriblement difficile! » C'était vrai. Quelle gravité, quelle importance, avait donc cette attaque française sur l'Ourcq pour obliger ainsi à rappeler tout à coup la I^{re} armée entière? « Vraiment, dit Bülow, on aurait pu se « contenter de tenir sur l'Ourcq avec trois corps, en « repliant simplement les III^e et IX^e sur le Dolloir (petit « affluent de gauche de la Marne, à 7 kilomètres en aval « de Château-Thierry) pour se relier avec la II^e armée. « La I^{re} armée aurait peut-être dû renoncer par là à un « succès particulier que la proximité de Paris l'empêchait « d'ailleurs d'exploiter. La continuité du front aurait été « maintenue. Maintenant l'ennemi pouvait pénétrer dans « la trouée et prendre les I^{re} et II^e armées de dos. »

Ces considérations sont parfaitement justes.

Et le G. Q. G., dans toute cette affaire, était-il donc endormi? Le général Baumgarten nous raconte que le G. Q. G. n'apprit le rappel de ces deux corps, III^e et IX^e, qu'après exécution. Il en fut fort surpris : « mais, dit le « général, il était à Luxembourg ». Le général v. Kuhl

écrit : « La I^e armée marchait vers l'Ourcq, la II^e vers la « Seine et, du 5 au 9, le G. Q. G. fut muet ». Et Baumgarten : « Si le G. Q. G. avait simplement prescrit à v. « Kluck de laisser un seul corps à droite de la II^e armée, « c'était la victoire ».

Au vrai, on ne voit pas d'autorisation demandée par Kluck au G. Q. G. ni même de compte rendu immédiat de la mesure prise, qui intéressait pourtant l'ensemble. Quel bizarre commandement.

D'autre part, les télégrammes que Bülow va recevoir de von Kluck au cours de la matinée du 7, et qu'il reproduit dans son rapport, ne sont pas faits pour diminuer les inquiétudes du commandant de la II^e armée; voici d'ailleurs le contenu de ces télégrammes :

Dès 7 heures du matin, le 7 : « Le Q. G. de la I^e armée « se transporte à Vendrest » (6 kilomètres Nord-Est de Lizy-sur-Ourcq).

A 10 h. 10 : « Les II^e, IV^e IV^e R. livrent un combat « difficile à l'Ouest de l'Ourcq inférieur. Où sont les III^e « et IX^e corps? Quelle est la situation chez vous? » Quelle sollicitude pour le voisin! Kluck craint bien que Bülow ne garde ses deux corps.

A 11 h. 15 : « L'intervention des III^e et IX^e corps sur « l'Ourcq est de nécessité urgente. L'ennemi se renforce « d'une façon importante ».

A 11 h. 20 : « Où se trouve le II^e corps de cavalerie? « Pendant l'attaque de l'ennemi, le maintien de la cou- « pure du Petit-Morin en amont de La Ferté-sous-Jouarre « est de nécessité urgente ».

On manque de sérénité à l'état-major de la I^e armée; l'inquiétude y confine à l'affolement.

Bülow répond à 11 h. 25 : « La II^e armée est engagée « dans un dur combat entre Montmirail et La Fère-Cham- « penoise. Vos III^e et IX^e corps sont en marche vers le « Nord ».

Dur combat, en effet, et le flanc droit est découvert, le téméraire voisin étant subitement passé d'une ardeur excessive à une prudence peut-être exagérée.

Sur ce flanc droit, il n'y a plus que Marwitz. Le 7 au soir, ce général est, de sa personne, à Jouarre, sa 9^e division de cavalerie est à l'Est de Trilport, la 2^e à Pierre-Levée (8 kilomètres au Sud-Ouest de La Ferté-sous-Jouarre). Mais, si ces dispositions qu'il a prises sur les indications de Kluck, couvrent bien les colonnes de la I^{re} armée qui repassent la Marne, elles sont, par contre, sans efficacité pour la protection de Bülow.

Le commandant du IX^e C. sentait la nécessité de laisser une partie de ses troupes au Sud de la Marne à Chézy, en raison de l'énorme trou que son départ créait entre la II^e armée et la Marne; mais un ordre impératif de von Kluck lui prescrit « de ne se laisser retenir sous aucun prétexte « par l'arrivée d'un ennemi venant de Coulommiers. Il « faut qu'il arrive à La Ferté-Milon aujourd'hui ».

Tout le IX^e C. franchit donc la rivière; cependant, il laisse une brigade au Nord de la Marne, l'Etat-major à Montreuil-aux-Lions. C'était un simple soutien de cavalerie et non pas, comme le commandant du corps d'armée l'aurait voulu, une fraction de liaison avec la II^e armée au Sud de la rivière.

Dans son compte rendu du 7 au soir, le général Kluck disait : « Mon offensive par la droite continuera demain « avec espoir de succès ». Et Bülow : « La II^e armée est « engagée dans un combat décisif sur le Petit-Morin, entre « Montmirail et Normée (Nord-Est de Fère-Champenoise). « La protection offerte par la III^e armée est faible. Pour « une tournure décisive, l'attaque de fortes fractions est « nécessaire ». Ainsi, aux dires de Bülow, « la protection « offerte par la III^e armée saxonne est faible ».

Pauvres saxons, toujours houspillés. Pourtant ils se battaient très bien et faisaient tout ce qu'ils pouvaient pour répondre aux désirs de leurs exigeants voisins. Les

35 kilomètres qui leur étaient affectés entre Normée et Vitry-le-François constituaient un large champ d'action pour leurs cinq divisions; mais, par malheur, ils n'avaient devant leur centre qu'un peu de cavalerie comme ennemi, et une fois de plus ils devaient se couper en deux pour porter secours à leurs voisins plus occupés.

Dans cette soirée du 7, un grand événement se produit. L'empereur, que des historiens français, plus imaginatifs que véridiques, nous représentent le 7 porté théâtralement sur une hauteur près de Nancy, entouré de ses cuirassiers blancs, était venu à Suijpe dans la matinée. Ce perpétuel agité, inutile au G. Q. G., et qui rôdait constamment en arrière de son front, guettant la fissure par où pénétrerait la victoire, avise le général commandant la III^e armée de son intention de venir coucher le soir à Châlons, pour se rendre, le 8, à la II^e armée. Que faire de ce fantoche encombrant et dont les prétentions militaires faisaient le thème favori des plaisanteries des jeunes officiers allemands dans tous les casinos de régiments d'avant-guerre? Von Hausen déconseille le gîte de Châlons, comme dangereux. Cela suffit. L'empereur, renonçant à toute visite aux III^e et II^e armées, rentre promptement à Luxembourg.

La défaite, commencée sur l'Ourcq, va se propager comme le feu d'une traînée de poudre sur tout le front des armées allemandes jusqu'aux Vosges.

C'est de son quartier-général que l'empereur y assistera impuissant.

LE DÉSARROI

Notre intention n'est pas de raconter ici la bataille de la Marne; mais uniquement d'étudier l'organisation du commandement allemand et de suivre les manifestations de son activité. Aussi, résumerons-nous seulement les opérations dans la mesure correspondant à ce programme.

Journée du 8 septembre. — Prenons d'abord la I^{re} armée.

Le III^e corps, ayant marché en deux colonnes pendant toute la journée du 7 et toute la nuit suivante, atteignait l'Ourcq à Crouy, dans la matinée du 8. Le IX^e corps, après avoir marché de même et franchi la Marne à Chézy, était en route pour La Ferté-Milon; il avait, comme nous l'avons vu, laissé une brigade au Nord de la Marne. Les deux corps seraient à pied d'œuvre le lendemain matin pour exécuter leur mouvement enveloppant par le Nord. D'après le chef d'état-major de la I^{re} armée, le IX^e corps couvrit 120 kilomètres en 40 heures.

Le corps de cavalerie Marwitz tenait la Marne avec ses chasseurs à pied à Jouarre. L'ennemi n'était pas pressant. A 11 h. 35, Kluck lui adressait ces instructions : « Les « avions confirmé que deux colonnes ennemies, en apparence de la force d'une division chacune, marchent de « Rebaix et de Doué vers le Nord-Est. Il est indispensable « d'arrêter l'ennemi sur la Marne. Le II^e corps de cavalerie « a pour mission de couvrir à l'Ouest de La Ferté-sous-Jouarre, avec cinq bataillons. Deux brigades mixtes du « IX^e corps sont maintenues entre La Ferté-sous-Jouarre « et Chézy-sur-Marne. En cas d'attaque de l'ennemi, les « ponts de la Marne seront rompus ».

Le compte rendu de Kluck, établi dans la soirée, présente quelques différences avec l'ordre précité. Il commençait par déclarer que, dans toute la journée du 8, l'armée avait été engagée dans un combat difficile, à l'Ouest de l'Ourcq, contre des forces ennemies supérieures depuis Antilly, au Sud-Est de Betz, jusqu'à l'embouchure de la Théroutte dans la Marne; quant à la défense de la Marne, il déclarait y affecter le II^e corps de cavalerie avec une brigade d'infanterie renforcée, entre Lizy-sur-Ourcq et Nogent-l'Artaud, soit un peu moins d'infanterie et un peu plus d'extension vers l'Est.

Le Q. G. de la I^{re} armée devait être porté le 9 à La Ferté-Milon.

La soirée du 8 se terminait tranquillement à la I^{re} armée.

Si les dispositions prescrites vers midi par von Kluck à Marwitz, c'est-à-dire le repli de toutes les troupes, même de la cavalerie, au Nord de la Marne, et la rupture éventuelle des ponts jusqu'à Chézy étaient de nature à assurer les derrières de la I^{re} armée, elles n'étaient pas faites pour tranquilliser Bülow. Celui-ci était, en somme, complètement lâché par la I^{re} armée. Sa protection vers l'Ouest n'était plus assurée que par ses deux divisions de cavalerie qui tenaient le Petit-Morin de Saint-Cyr à Verdolot et qui voyaient les ponts prêts à être rompus derrière elles.

Au cours de la journée du 7, Bülow, inquiet pour son centre, aurait même appelé vers la région de Saint-Gond une division de son corps de droite, le VII^e, ce qui dégar-nissait fâcheusement le flanc déjà en l'air.

Les auteurs allemands, à cette occasion, reprochent à Bülow sa méthode de commandement. Au lieu de demeurer loin du combat, dans une atmosphère de calme, il était toujours en mouvement, comme il en avait l'habitude aux manœuvres d'automne. « Le journal de marche « de la II^e armée les jours de bataille, écrit Baumgarten, « n'est rempli que des allées et venues du général et de « son chef d'état-major. Toujours près du front, il en « conçoit toutes les impressions que son caractère décidé, « impulsif, traduit instantanément et trop facilement en « décisions et en ordres. Comme il avait agi les 23 et 29 « août, il agira le 7 septembre. C'est ainsi qu'il se dému- « nit de son unique réserve, placée derrière le flanc ex- « posé pour la protection de son centre. »

Dans son compte rendu de la situation de la nuit du 7 au 8, Bülow n'était pas très fier : « Jusqu'à présent nous « sommes face à face avec l'ennemi sur nos positions « conservées... Par suite de pertes considérables, la II^e « armée n'a plus que la valeur de trois corps ».

Bülow trouvant sa couverture insuffisante vers l'Ouest, se décide, au cours de la journée du 8, à former un crochet défensif en repliant la 13^e division sur la ligne Montmirail-Fontenelle. D'après le général, ce mouvement de repli aurait donc été une mesure de précaution. Nous verrons le lieutenant-colonel Hentsch, agent de liaison du G. Q. G., déclarer que le VII^e C. a été tout bonnement battu et rejeté par l'ennemi. Quoi qu'il en soit, le mouvement a lieu et il entraîne celui de la cavalerie, qui abandonne toute la coupure du Petit-Morin et vient prolonger la 13^e division de Fontenelle à Nogent-l'Artaud.

Cette retraite s'accroît dans la soirée. Mondement, au centre de la ligne, est pris par l'ennemi et la droite de la II^e armée se replie sur la ligne Le Thoult, Margny. La division de cavalerie de la garde, qui a tenu jusqu'à 20 heures sur le Dolloir, se replie sous la poussée de l'ennemi sur Condé-en-Brie; la 5^e division de cavalerie est refoulée sur la rive Nord de la Marne.

Donc, à la fin de la journée du 8, toute la région au Sud de la Marne, à l'Ouest de la ligne Condé-en-Brie, Le Thoult, était débarrassée des Allemands. L'important point de passage de Château-Thierry était perdu pour la II^e armée.

Pendant que ces événements désastreux se passaient à l'Ouest de la II^e armée, à l'Est, au contraire, la journée avait été bonne. De ce côté, Bülow comptait bien sur un succès. Alors que ses deux corps de droite, VII^e et X^e R., formaient un crochet défensif plus ou moins volontaire, il va avec ses deux corps de gauche, X^e et G., soutenus par les Saxons, produire une vigoureuse offensive, malgré ses pertes déjà considérables qu'il a fait ressortir auprès du G. Q. G.

Le général von Hausen, à qui nous avons vu reprocher la veille la faible protection qu'il offrait, a promis son concours énergique pour le 8.

Le 7, à 23 h. 30, le compte rendu de la III^e armée au G. Q. G. s'exprimait ainsi : « Une attaque à la baïonnette

« est ordonnée pour le 8 au matin à 4 h. 30, avec toutes
« les troupes, pour se soustraire au feu de l'artillerie. Les
« ailes des II^e et IV^e armées attaqueront en liaison avec
« nous ».

Le général Baumgarten nous expose qu'en effet, au cours de la journée précédente, la progression des troupes saxonnes avait été faible à cause des effets de l'artillerie française trop supérieure à l'artillerie allemande. Les auteurs allemands reviennent à tout instant sur cette supériorité. L'ancien grand-maître de l'artillerie, le général Rohne, déclare dans le *Militär-Wochenblatt* du 16 février 1920 : « L'artillerie de campagne française était considé-
« rablement supérieure à la nôtre, non pas seulement
« comme matériel, mais, ce qui est beaucoup plus im-
« portant, comme emploi ». Le général v. Kuhl développe la même opinion dans son livre et les commandants d'armée dans leurs rapports. Baumgarten écrit :
« L'excellente artillerie française empêcha fréquemment
« la rupture de son infanterie; par contre, grâce à son
« emploi remarquable, elle réduisit à néant l'élan de
« l'infanterie allemande... C'est à elle qu'on doit les énor-
« mes pertes allemandes au cours des cinq premières se-
« maines des opérations... Notre artillerie n'était pas à sa
« taille ».

L'attaque saxonne réussit. Une partie de l'artillerie française fut enlevée et l'on gagna du terrain vers le Sud.

Le 8, à 11 h. 45, la garde s'est emparée de Fère-Champenoise. A 14 h. 50, la garde et les corps saxons progressent respectivement vers Connantre et Oeuivy. A 18 h. 45, le général von Hausen pouvait écrire au G. Q. G. : « Mes
« divisions de droite ont progressé jusqu'au delà de Som-
« mesous; celles de gauche, en liaison avec la IV^e armée,
« sont engagées dans un combat progressant lentement.
« Ma 24^e D. R. (celle qui était en arrière depuis Givet)
« a enfin rejoint ». Elle sera engagée le 9.

La percée au centre de la ligne ennemie, conception

qui avait succédé à l'idée d'enveloppement, allait-elle réussir? Du côté de la III^e armée, la journée était bonne; l'espoir était permis, l'ennemi avait été refoulé. D'autre part, la IV^e armée ne faisait aucun progrès; la bataille qu'elle venait d'engager entre Vitry-le-François et Revigny se montrait très indécise et devait rester telle pendant plusieurs jours, bien que très acharnée.

Cependant, le côté dangereux restait à la droite de la II^e armée que l'ennemi cherchait à envelopper. Dès le 8, à midi, Bülow télégraphiait : « Je n'ai plus de réserves ». Au centre, son armée résistait au 10^e corps français, le repoussait même. Néanmoins, le péril était toujours à l'Ouest; les Anglais se décidaient, en effet, à avancer bien que lentement, après avoir, dit la relation allemande, « exigé et obtenu l'appui d'une division française ».

Malgré ses inquiétudes, Bülow cherche à se maintenir et prescrit de continuer le combat.

Journée du 9 septembre. — A 7 h. 15, le 9, Bülow donne les instructions suivantes à la cavalerie : « La II^e armée combat sur la ligne Margny, Le Thoult, Pleurs (11 kilomètres Sud-Ouest de Fère-Champenoise). Son aile gauche prend l'offensive. La division de cavalerie de la garde doit couvrir mon flanc droit jusqu'à la Marne ».

Dans la soirée du 8, la 5^e division de cavalerie (la 2^e du 1^{er} corps de cavalerie) était passée, entraînée par Marwitz, au Nord de la Marne; elle s'était repliée jusqu'à Marigny-en-Orxois, à 5 kilomètres au Nord-Est de Montreuil-aux-Lions, centre de la brigade mixte du IX^e corps, seule troupe d'infanterie laissée par Kluck pour défendre la Marne, sur un front de plus de 30 kilomètres.

Bülow envoie à cette 5^e division de cavalerie l'ordre de garder les passages de la Marne, de Château-Thierry à Binson (3 kilomètres à l'Est de Châtillon-sur-Marne). Le commandant de cette division paraît avoir été surpris de

cet ordre. Depuis plusieurs jours, il recevait des ordres de Marwitz et les exécutait. Voici maintenant que le commandant de la II^e armée l'appelle dans une direction toute différente. Binson est à 45 kilomètres en effet de Marigny-en-Orxois où il se trouve. Marwitz a donc abusé de lui? Pour tirer la chose au clair, il s'adresse à ce dernier. Le commandant de la II^e armée, lui dit-il, me prescrit de marcher sur Château-Thierry, Binson. Ma division ne serait-elle plus sous vos ordres?

Nous ne connaissons pas la réponse et nous verrons Kluck envoyer encore des ordres à cette division dans la soirée. Il apparaît bien que la 5^e division de cavalerie n'a pas pu exécuter en temps voulu l'ordre de Bülow, car son collègue du I^{er} corps de cavalerie, le commandant de la division de cavalerie de la garde, télégraphie de Condé-en-Brie, à 9 h. 45 : « Il n'est pas certain que la 5^e division de « cavalerie soit disponible pour le moment ».

Que, dans cette crise, il y ait eu des désordres dans des troupes de cavalerie chargées de missions aussi difficiles et variant aussi vite, il n'y a rien là que de très naturel. Mais voici qui est plus grave : l'ennemi a franchi la Marne! Marwitz fait savoir cette nouvelle à 8 heures : « L'ennemi a passé la Marne à Sammeron (3 kilomètres « à l'Est de La Ferté-sous-Jouarre), et à La Ferté-sous-« Jouarre. De là, de fortes colonnes s'avancent dans la « direction de l'Est ».

Or, la 5^e division de cavalerie ayant fait défaut, la Marne n'est pas gardée sur les communications de la II^e armée. La division de cavalerie de la garde annonce bien, de Condé-en-Brie, à 9 h. 45, que l'ennemi la poursuit mollement, et que son intention est de l'attaquer de flanc à l'Est de la Dhuis; toutefois, la protection est faible. D'autre part, des avions signalent, vers 11 heures, que « quatre « longues colonnes ennemies marchent vers la Marne. « Les têtes sont dans la matinée sur la Marne, à Nanteuil, « Citry, Pavant, Nogent-l'Artaud » (toutes localités sur

un front de six kilomètres de part et d'autre de Charly-sur-Marne).

La situation n'était plus tenable.

Bülow, depuis la veille, ne vivait plus. « Dès le soir
« du 8, nous dit-il, je savais toute la I^{re} armée engagée au
« Nord de Paris. Je ne comptais plus sur une intervention
« du G. Q. G. Les colonnes ennemies venant de Doué et
« de Rebaix montaient vers le Nord, d'autres encore plus à
« l'Ouest. L'ennemi qui allait passer la Marne le 9, entre
« La Ferté-sous-Jouarre et Château-Thierry, allait tomber
« dans le dos de la I^{re} armée et la forcer à la retraite. La
« II^e était également obligée à se retirer pour ne pas être
« prise dans le flanc ».

Heureusement, pour soulager la responsabilité de Bülow, arrive à Montmort, dans la nuit du 8 au 9, l'agent de liaison du G. Q. G., le lieutenant-colonel Hentsch. Bülow lui expose la situation et le range à son avis. Sur ces entrefaites, arrive également le général v. Einem, commandant le VII^e corps, qui vient de l'aile droite, où sa 13^e division a dû se replier. Son rapport n'est pas de nature à remonter le commandant de l'armée. « D'accord
« avec le lieutenant-colonel Hentsch, écrit alors Bülow,
« j'avais la conviction que la mission la plus importante
« de la II^e armée était de soutenir la I^{re} au Nord de la
« Marne et de permettre à celle-ci de retrouver sa liaison
« avec moi, quelque part, vers Fismes. Par cette déci-
« sion, qui n'était pas agréable pour la II^e armée partout
« victorieuse, le plan français échouait. »

Ainsi, ce pauvre Bülow se voit arracher la victoire! Nous verrons Kluck, tout à l'heure, exprimer beaucoup plus vivement le même regret.

« Cette décision, continue Bülow, fut prise avant midi.
« Mais je laissai poursuivre l'offensive victorieuse de mon
« centre et de mon aile gauche pendant quelque temps
« encore et c'est seulement lorsque l'ennemi fut rejeté
« partout que je fis entamer la retraite par la gauche,

« savoir à 13 heures par la garde (gauche), à 14 heures
« pour le centre. Mon Q. G. était transféré à Epernay ».

Si la décision est prise vers midi, et si les combattants peuvent recevoir l'ordre et en commencer l'exécution à 13 heures, le délai laissé pour l'exploitation de la victoire ne fut pas excessif. On n'accusera pas Bülow de témérité dans la circonstance; du reste, on verra plus loin l'opinion du lieutenant-colonel Hentsch sur l'état de la II^e armée et ses chances de victoire. Au surplus, voici l'ordre de Bülow qui marque la deuxième phase de la défaite : « La II^e armée bat en retraite l'aile droite (O.) sur Damery (7 kilomètres Ouest d'Epernay) ».

Ceci se passe le 9 septembre vers midi.

Qu'avait fait la I^{re} armée dans la matinée du 9?

La supériorité de cette armée s'accroissait à son aile droite, par où elle cherchait l'enveloppement. Débouchant de la région de Betz, qu'ils avaient conquis le 8, et de Lévigney, les corps nouvellement arrivés s'emparaient de Nanteuil-le-Haudouin. L'ennemi faiblissait très visiblement de ce côté. Mais, inquiet du passage de la Marne par les Anglais à Charly, Kluck prescrivait, à 11 h. 30, à sa gauche, de former un crochet défensif, pour se placer entre Montigny-l'Allier et Gandelu, sur la ligne du Clignon, petit affluent de gauche de l'Ourocq, qui coule de l'Est à l'Ouest et se jette dans cette rivière à mi-chemin entre Crouy et Mareuil. « Le II^e corps de cavalerie couvrira ce mouvement contre les Anglais, en attaquant partout où il pourra ».

D'après le général Baumgarten, « von Kluck était dans une bonne situation. A sa droite, il allait obtenir la défaite complète de Maunoury. Son centre était inébranlable. A sa gauche, Marwitz sur la Marne, de l'Ourocq à La Ferté-sous-Jouarre, tiendrait autant qu'il le faudrait. French avait bien donné l'ordre de passer la Marne, mais il opérait lentement. Il avait exigé et obtenu le secours d'un corps d'armée français pour

« avancer sur Château-Thierry. Donc Kluck pouvait tenir
« les Anglais en respect jusqu'à ce qu'il eût réglé le
« compte des Français. On attendait le succès complet
« pour le soir même. Ce fut un délégué du G. Q. G. qui
« arriva, il apportait l'ordre de retraite! »

C'était encore le lieutenant-colonel Hentsch, venant de la II^e armée où nous avons vu qu'il avait approuvé les dispositions prises par Bülow pour la retraite. Il arriva à Mareuil-sur-Ourcq, poste de commandement de l'état-major de la I^{re} armée depuis 9 h. 30, vers 13 heures, nous dit Kluck.

Il apportait des renseignements et un ordre.

« La situation n'est pas favorable. La V^e armée est arrêtée
« devant Verdun, les VI^e et VII^e devant Nancy et Epinal.
« La II^e armée n'est plus qu'une purée (*schlacke*). Sa
« retraite sur la Marne, déjà prescrite, était inévitable.
« Son VII^e corps à sa droite a été refoulé, ce n'est pas du
« tout par ordre qu'il s'est retiré. Aussi est-il nécessaire
« de remettre en main toutes les armées, les III^e et IV^e
« armées se rallieront à Châlons, les IV^e et V^e à Clermont-
« en-Argonne. La I^{re} armée doit se conformer à ce mou-
« vement. En conséquence, la I^{re} armée se repliera sur la
« ligne Crépy-en-Valois, La Ferté-Milon, Neuilly-Saint-
« Front, puis, de là, sur la ligne Soissons, Fère-en-Tar-
« denois, peut-être même Laon, La Fère ».

Von Kluck n'était pas là. Ce fut son chef d'état-major, le général von Kuhl, qui reçut la communication. Il protesta vivement contre cette retraite; le lieutenant-colonel traça alors lui-même les lignes de retraite au fusain sur la carte du général. Celui-ci fit ressortir combien cette retraite serait difficile, avec le désordre qui régnait à l'arrière par suite des mouvements des jours précédents et de l'épuisement des troupes dont nous avons vu les efforts surhumains. Hentsch insista, disant que la retraite était nécessaire et qu'il avait pleins pouvoirs pour la prescrire. Il concéda cependant que, dans la situation actuelle, l'ar-

mée devait se replier sur l'Aisne, l'aile gauche (E.) à Soissons, c'est-à-dire en aval de Soissons et non en amont. Cette modification allait augmenter la séparation entre les deux armées et le raccord à Fismes des deux armées, demandé par Bülow, n'était pas réalisé. Hentsch annonçait en outre qu'une nouvelle armée était en réunion à Saint-Quentin, ce qui était très important.

Le général von Kuhl, d'après lequel nous avons résumé cette entrevue impressionnante, conclut ainsi : « Sans « pouvoirs écrits, le lieutenant-colonel Hentsch a tenu en « réalité dans sa main le sort de la bataille ».

Le chef d'état-major insista pour que le lieutenant-colonel attendît l'arrivée du général von Kluck; mais Hentsch refusa, se disant pressé de partir. Le général von Kluck en manifesta un grand ressentiment. « Vers midi « du 9, écrit-il, la situation était extrêmement favorable, « Marwitz avait rejeté les Anglais au delà de la Marne, « le succès contre Maunoury paraissait assuré, quand, à « 13 heures, arriva le lieutenant-colonel Hentsch du « G. Q. G. Son arrivée ne me fut connue qu'après son « départ précipité, circonstance regrettable. Il devait se « présenter personnellement à moi. Je me trouvais à « proximité de Mareuil. C'est au commandant de l'armée « lui-même que le lieutenant-colonel devait communi- « quer une décision de cette importance et des renseigne- « ments qui présentaient la situation comme changée de « fond en comble, pour bien en accentuer l'importance ».

Sur ce point, on ne peut pas donner tort à von Kluck.

Pourquoi le lieutenant-colonel von Hentsch a-t-il refusé de voir le général? Cet officier distingué ayant été tué pendant la guerre, on ne le saura peut-être jamais. Le chef autoritaire et indiscipliné de la I^{re} armée ne devait pas être d'un abord facile; le contact du 5 entre lui et le représentant du G. Q. G. n'avait peut-être pas laissé un souvenir très encourageant à ce dernier. Von Hentsch n'aura pas tenu à recommencer avec le grand chef la

lutte qu'il venait de soutenir avec son chef d'état-major. Peut-être était-il simplement très pressé. Voici, à ce sujet, l'opinion d'un officier du grand Etat-major prussien :

« Pour tous les officiers au courant de la valeur des généraux allemands de 1914, Bülow seul méritait confiance. Bien qu'il eût été affaibli par une récente attaque d'apoplexie, il conservait toujours sa vieille réputation; on ne comptait réellement que sur lui. Kluck, au contraire, jouissait d'un prestige beaucoup moindre. D'extraction modeste, on le considérait comme placé à ce haut poste uniquement pour qu'il n'y eût pas que des représentants de vieilles familles dans les hauts emplois de l'armée. Aussi son opinion personnelle comptait-elle peu. Le lieutenant-colonel Hentsch, après qu'il eût parlé avec le chef d'état-major de la I^{re} armée, qui représentait pour lui le véritable cerveau de l'armée, ne se souciait pas d'avoir à reprendre la discussion avec von Kluck dont l'opinion n'avait pour lui aucune importance.

« Si Kluck jouissait d'une certaine réputation dans l'armée, c'est à son origine bourgeoise qu'il la devait. On se disait : faut-il qu'il soit fort pour être arrivé si haut en partant de si bas. C'est un peu la situation de Bazaine en France en 1870. Malheureusement il était très surfait et le hasard, plutôt que le mérite, l'avait porté à cette hauteur. Voilà ce qu'en pensaient les *Generalstäbler*. »

Kluck ne nous dit pas où il était, à midi, de sa personne ni si l'on pouvait espérer le voir arriver à Mareuil sans trop de retard. Nous ne possédons qu'un renseignement à ce sujet.

Dans cette matinée du 9 septembre, la 5^e division de cavalerie française, en train d'exécuter son magnifique raid en arrière de la I^{re} armée, opérait précisément dans la région au Nord de La Ferté-Milon, point désigné dans l'ordre du 8 au soir comme devant être, le lendemain 9, le Q. G. de la I^{re} armée. On sait qu'un de ses détachements faillit même enlever von Kluck qui le raconte dans son

ouvrage. D'après le récit du général de Cornulier-Lucinière, commandant de cette division, von Kluck aurait déjeuné entre 10 et 11 heures au château d'Ancienville, à 14 kilomètres au Nord-Est de Mareuil. Il n'était donc pas bien loin à midi, comme il le dit lui-même, probablement au siège du Q. G., à La Ferté-Milon, à 5 kilomètres de Mareuil. Mais son chef d'état-major le savait-il ?

Toujours est-il que cette fois, la première depuis que nous suivons son histoire, Kluck obéit sans tergiverser, mais en protestant qu'on lui arrache la victoire.

Dès 14 heures, il informe sa 4^e division de cavalerie, qui se trouve vers Betz, que la I^{re} armée se retire, son aile gauche à Soissons, en raison de la retraite de la II^e armée sur Epernay. Puis, à 15 h. 15, il télégraphie à son corps de cavalerie : « Le G. Q. G. ordonne de se retirer, la I^{re} armée sur Soissons. Elle se porte aujourd'hui sur la « ligne Antilly (à l'Est de Betz), Mareuil-sur-Ourcq, Gan-delu (sur le Clignon). Elle continuera son mouvement « pendant la nuit. Le II^e corps de cavalerie couvrira le « mouvement ». La 5^e division de cavalerie, du I^{er} corps de cavalerie qui est à Dhuisy (Nord-Ouest de Montreuil-aux-Lions) est subordonnée au II^e corps de cavalerie.

Dhuisy est à 13 kilomètres au Nord de La Ferté-sous-Jouarre. L'ordre que Bülow avait envoyé dans la matinée à la 5^e division de cavalerie de se porter à Châtillon-sur-Marne, à 45 kilomètres de là, n'avait donc pas dû l'atteindre.

Le rôle du lieutenant-colonel Hentsch et la grave responsabilité que celui-ci assumait en prescrivant la retraite à la I^{re} armée, ont donné lieu pendant et depuis la guerre, en Allemagne, à des polémiques extrêmement ardentes et des plus intéressantes (1).

Hentsch vécut assez pour obtenir satisfaction. A la suite d'une enquête, un ordre de Ludendorff du 24 mai 1917,

¹ Voir BAUMGARTEN, loc. cit., édition de 1921.

qui fut répandu dans toute l'armée, reconnut que Hentsch avait agi dans la plénitude de ses attributions et dans l'esprit des instructions qu'il avait reçues de Moltke et de Tappen; quant à l'opportunité de sa décision, on s'en remettait à l'histoire.

LA RETRAITE

Voilà donc, au cours de l'après-midi du 9, la I^{re} armée en retraite, sa gauche (Est) sur Soissons; la II^e également, sa droite (Ouest) vers Damery. Il y a 52 kilomètres entre ces deux points, « trouée béante, dit von Kluck; si la « situation de la II^e armée s'améliorait, flanc et arrière de « la I^{re} étaient menacés ».

Marwitz, chargé de protéger la retraite de la I^{re} armée, s'acquittait bien de sa tâche. A 17 h. 10, il télégraphiait : « L'ennemi paraît faible. Des fractions semblent en train « de se replier sur la Marne. J'attaque l'ennemi qui se « trouve avec son aile droite à 3 kilomètres au Sud de « Marigny-en-Orxois ». Comme la 5^e division de cavalerie était déjà au contact en cette région dès 9 heures, c'est un ennemi qui ne paraît pas très mordant. On sent que ce brillant chef n'était pas non plus très convaincu de la nécessité de se retirer ¹.

Quant à Bülow, il ne paraît pas avoir été mis, par le lieutenant-colonel Hentsch, dans la confiance des ordres que celui-ci donnait à la I^{re} armée, car, dès 13 heures, il télégraphiait à von Kluck : « Quelle est votre situation « et quelles sont vos intentions en tenant compte de la « situation de la II^e armée? »

Celui-ci lui répond, non sans amertume, dans la soirée :

¹ Marwitz n'était pas un vrai chef de cavalerie; il le sentait lui-même. Il aurait, dit-on, demandé un autre commandement à l'empereur dès le début. Il réussit mieux, plus tard, comme commandant d'armée. Mais il était jeune, énergique et vigoureux.

« L'aile droite de la I^{re} armée avait rejeté l'ennemi dans la direction de Nanteuil-le-Haudouin. Le centre et la gauche maintenaient leurs positions. Le II^e corps de cavalerie arrêta l'ennemi sur la Marne, à La Ferté-sous-Jouarre et en amont. En exécution de l'ordre du G. Q. G., la I^{re} armée s'est repliée sur la ligne Crépy-en-Valois, La Ferté-Milon, Neuilly-Saint-Front, sans être pressée par les Français. Les Anglais s'avancent au delà de la Marne, de La Ferté-sous-Jouarre à Château-Thierry. Le 10 septembre, l'armée se portera sur l'Aisne, Q. G. La Ferté-Milon ce soir ».

A en croire cette réponse, l'ennemi serait arrêté partout, même par la cavalerie sur la Marne, ce qui est un peu exagéré. Kluck maintient son Q. G. sur la ligne même de repli; autant qu'il peut, il marque que s'il se retire, c'est contre sa volonté.

Bülow joue le même jeu. S'il part, c'est parce que la I^{re} armée s'en va. Toutes ses communications débutent ainsi : « La I^{re} armée bat en retraite »; la dépêche qu'il envoie vers 17 heures au G. Q. G. est même ainsi conçue : « La I^{re} armée bat en retraite. Le II^e, d'accord avec Hentsch, suspend lentement l'attaque en cours » (nous avons vu ce qu'il fallait en penser) « et se replie au Nord de la Marne, l'aile droite à Dormans. Un envoi prochain d'hommes de remplacement est de nécessité urgente ».

Remarquons que Dormans (24 kilomètres Ouest d'Épernay) a remplacé Damery comme point de direction de l'aile occidentale. De Soissons à Dormans, il n'y a plus que 40 kilomètres.

Bülow avise alors la III^e armée de sa retraite et indique comme front à atteindre par la II^e, Damery, Tours-sur-Marne (9 kilomètres est d'Épernay). Le texte du télégramme informant la I^{re} armée de la retraite de la II^e portait bien « la droite à *Damery* », comme nous l'avons vu. Le télégramme à la III^e armée porte également *Damery*. Or c'était *Dormans* que Bülow avait fixé, point

que donne bien le compte rendu au G. Q. G. Il y eut là, nous dit Baumgarten, une erreur de la part de l'état-major de la II^e armée, « erreur grosse de conséquences « (verhängnissvoll) ».

La III^e armée avait déjà capté, par son poste de Châlons, le radio de 17 heures de Bülow au G. Q. G. Elle en avait été fort surprise. Car les affaires allaient bien à la jonction des II^e et III^e armées. On avait progressé de plusieurs kilomètres au Sud de Fère-Champenoise, l'ennemi paraissait très fatigué. Néanmoins, force était bien de suivre le mouvement et, à 18 h. 50, von Hausen télégraphiait au G. Q. G. : « Le groupe d'aile droite, après une progression « victorieuse, a reçu, par l'intermédiaire de la II^e armée, « l'ordre de battre en retraite au Nord de la Marne. Le 10 « au matin, la III^e armée atteindra la rive droite de la « Marne, à Condé (près et à l'Est de Tours), Châlons, « Pogny (front de 30 kilomètres, de part et d'autre de « Châlons) ».

Encore un qui était victorieux. En fait, sauf pour l'aile droite de Bülow, ces prétentions n'étaient pas ridicules. Rappelons qu'en effet, le 8 au soir, Foch télégraphiait à Joffre : « Mon centre cède; mon aile droite plie. Situation « excellente. J'attaque demain ». — « Ce rapport, dit « Baumgarten, valut à Foch l'Académie; chez nous, on « aurait appelé le médecin ». Et pourtant il fallait reculer partout. Puissance de la manœuvre de Joffre!

Toutefois, pour un vainqueur, Hausen se retirait bien vite; il imposait une marche de nuit de 35 à 40 kilomètres à des troupes qui se battaient sans interruption depuis plusieurs jours. Le G. Q. G., trouvant à ces dispositions une allure de panique, lui télégraphie à 21 heures : « La « III^e armée restera au Sud de Châlons, prête à reprendre « l'offensive ».

Mais, à peine cet ordre reçu, arrive à 9 h. 45 le lieutenant-colonel Hentsch, retour de Mareuil-sur-Ourcq, et il dit à von Hausen : « Cet ordre que vous venez de recevoir,

« de demeurer au Sud de la Marne, il ne faut plus le
« prendre à la lettre. Les conditions à la II^e armée sont
« toutes différentes de ce qu'imaginait le G. Q. G. quand
« il l'a envoyé. Croyez-moi, réglez-vous sur la II^e armée ».

Hentsch paraît avoir été fortement impressionné par l'état où il a trouvé la II^e armée. Il l'a dépeinte en « purée », à von Kuhl; ici, même note : il ne croit plus à la possibilité d'une offensive pour le 10, dont se leurre le G. Q. G. Le rapport qu'il fit en arrivant à Luxembourg dut largement contribuer à produire la dépression dont fut frappé le Haut commandement comme nous allons voir.

Mais un nouveau télégramme plus impératif du G. Q. G. paraît être arrivé peu après, ainsi conçu : « Il y a lieu de
« reprendre l'offensive le 10, aussitôt que possible ».

Dans la nuit, à minuit 10, von Hausen a pris son parti et il télégraphie au G. Q. G. « Les 8 et 9, combats difficiles
« et meurtriers. Nous avons capturé 50 canons et mitrail-
« leuses et quelques centaines de prisonniers. La III^e
« armée restera au Sud de Châlons, les avant-gardes sur
« la ligne Pierre-Morains (entre Vertus et Fère-Champe-
« noise), Sommesous, Sompuis, Huiron (Sud-Ouest de
« Vitry-le-François) ». C'est donc un simple crochet
défensif que forme von Hausen, en faisant pivoter la droite de son armée autour de Sompuis, de la ligne Sompuis, OÉuvy à la ligne Sompuis, Pierre-Morains.

Von Hausen fut sage. Il savait courir peu de danger; s'il avait obéi aux suggestions du lieutenant-colonel Hentsch, avec la prévention qui régnait contre les Saxons, on ne lui aurait pas pardonné.

Le G. Q. G., poursuivant son idée d'offensive, avait télégraphié en même temps à la IV^e armée d'attaquer au lever du jour dans la direction de Blaise (8 kilomètres Sud de Vitry-le-François) et de Perthes (à l'Ouest de Saint-Dizier).

En cette fin de journée du 9, Moltke espère donc arrêter

à Epernay le vent de la retraite qui souffle de sa droite. N'ayant pas réussi l'enveloppement par la droite, ayant ensuite échoué dans la percée au centre par Fère-Champenoise, il va essayer de pivoter autour d'Epernay avec ses trois armées, III^e, IV^e et V^e, qui forment maintenant la gauche de la masse que la zone fortifiée de Verdun, Toul sépare des VI^e et VII^e. C'est une nouvelle manœuvre qui commence.

Mais pour la réussir, il faut que le pivot, c'est-à-dire la II^e armée, soit solide et assuré. Or, il n'en est rien.

Journée du 10 septembre. — Dans la nuit du 9 au 10, Bülow se décide, soit *proprio motu*, soit sur le vu des dispositions de la III^e armée, soit par ordre supérieur, à maintenir sa gauche (Est) au Sud de la Marne. Il en rend compte au G. Q. G. à 6 heures : « La II^e armée atteindra le 10, avec de fortes arrière-gardes, la ligne Dormans, Avize, se reliant à Pocancy avec la III^e armée ». Pocancy est bien à 20 kilomètres en arrière de Pierre-Morains, où se trouve la droite de la III^e armée, mais, enfin, ce n'est plus la fuite au Nord de la Marne. En revanche, du côté droit de Bülow, la situation s'aggrave. « La I^e armée, continue-t-il, communique qu'elle veut être derrière l'Aisne le 10. Il n'y a donc pas lieu de compter sur une position de repli offerte par la I^e armée à l'aile droite de la II^e ». La sécurité du flanc droit de la I^e armée est absolument indispensable, fait-il dire vers 7 heures à Marwitz.

A 9 h. 30, il interroge à nouveau le G. Q. G. : « La retraite de la I^e armée derrière l'Aisne a été imposée par la situation stratégique et tactique. La II^e armée doit-elle appuyer la I^e au Nord de la Marne pour éviter que l'aile droite de la ligne de bataille soit refoulée et rejetée de position en position ? J'attends des instructions ».

Ces phrases filandreuses masquent mal la nécessité où se voit Bülow de se replier au Nord de la Marne ; il voudrait

s'en faire donner l'ordre. La situation, dit-il, ne peut durer ainsi.

Le G. Q. G. paraît très indécis et fort ennuyé d'avoir à intervenir. Le 10, à 9 heures, il avait télégraphié à von Kluck : « Combat favorable sur toute la ligne. Il est nécessaire qu'une offensive de la I^{re} armée assure le flanc « droit de la II^e ».

Kluck n'a pas dû comprendre. On lui a ordonné de se retirer sur l'Aisne; le délégué du G. Q. G. a tracé lui-même les lignes de retraite sur la carte, et s'est opposé au nom de l'autorité supérieure, dont il dit avoir la délégation, aux représentations du général von Kuhl, qui ne voyait pas la nécessité de cette retraite; voilà que maintenant on lui dit d'attaquer! On ne voit pas qu'il ait répondu.

A midi, le G. Q. G. revient à la charge : « Renseignez-moi d'urgence sur l'ennemi qui est devant les I^{re} et II^e armées ». Puis, une heure après : « Quelle est la situation à la I^{re} armée? Quel ennemi a-t-elle devant elle? »

Enfin le G. Q. G. prend une décision grave et ordonne à 13 heures : « La I^{re} armée est placée sous les ordres du « commandant de la II^e armée ».

La subordination, qui avait existé jusqu'au 27 août, et qui a été alors si malencontreusement supprimée, est donc rétablie. Mais les conditions ont bien changé. Les frictions entre les deux chefs d'armée, qui s'accusent réciproquement de la défaite, ont été vives. L'accord est loin de régner; Kluck, qui n'obéissait pas à Moltke, obéira-t-il davantage à Bülow?

Aussitôt l'ordre reçu, Bülow prend les rênes en mains et télégraphie dès 14 heures à Kluck : « La I^{re} armée m'est « subordonnée. Où se trouve-t-elle le 10? Situation et « forces de l'ennemi qui est en face d'elle? Quand la « I^{re} armée sera-t-elle en état de reprendre l'offensive? « Réponse immédiate. Le Q. G. de la II^e armée est aujourd'hui à Reims ».

Le ton est autoritaire; on doit répondre sans délai, mais Kluck ne se presse pas.

Baumgarten nous dit que la subordination à Bülow mit l'Etat-major de la I^{re} armée dans une fureur inexprimable. Celle-ci s'accrut encore à la réception du télégramme de Bülow demandant quand la I^{re} armée pourrait reprendre l'offensive... Un jour à peine après avoir été arraché à une offensive victorieuse et jeté en pleine crise par une retraite imposée, recevoir une question pareille!

A 19 h. 15, Bülow informe Hausen qu'il est sans nouvelles de la I^{re} armée. Dans ces conditions, le danger pour son aile droite est si grave qu'il se voit obligé de replier ses arrière-gardes derrière la Vesle, et de préparer la marche du gros vers le Nord-Est. « Il est désirable que la III^e armée se conforme à ce mouvement », ajoute-t-il en communiquant cette décision à von Hausen.

Mais la réponse de von Kluck arrive enfin : « La I^{re} armée s'est retirée aujourd'hui au Nord des forêts de Villers-Cotterets. Aucun renseignement sur l'ennemi à l'Ouest de l'Ourcq inférieur. Jusqu'à présent, l'ennemi débouche de Château-Thierry. Mon armée est fortement épuisée et mise en désordre par ces cinq journées de combats ininterrompus et par la retraite qui m'a été imposée. Elle ne sera prête à reprendre l'offensive que le 12 au plus tôt ».

Pour tardive qu'elle soit, cette réponse très claire n'est pas de nature à modifier les projets de retraite de Bülow.

Donc la situation n'est pas très brillante du côté de l'aile droite. Au centre, voilà la III^e armée désemparée par le recul de la II^e et obligée de refuser encore son flanc droit, dans de telles proportions que la manœuvre équivaut à une retraite; la IV^e armée ne fait aucun progrès; la V^e demande des renforts d'urgence : « des transports de remplacement sont indispensables immédiatement ». La manœuvre de pivotement autour d'Epernay est dans l'eau.

Mais voilà qui est encore plus grave! L'armée de nou-

velle formation, que le lieutenant-colonel Hentsch nous a appris être en cours de réunion à Saint-Quentin, n'arrive pas comme il était prévu. Le 10, à 14 heures, le G. Q. G. reçoit avis qu'une sortie des troupes belges d'Anvers, dans la direction de Bruxelles et de Louvain, ainsi qu'un accident de chemin de fer à Mons retardent l'arrivée du XV^e corps destiné à cette armée.

C'était exact; nos braves amis belges, répondant à l'appel du général Joffre au courant de ces transports, avaient donné un coup de boutoir en dehors de la place forte.

Cette fois c'en est trop, et le 10 septembre, à 17 h. 45, le G. Q. G. télégraphie cette décision si grave, la décision la plus capitale de la guerre jusqu'à l'armistice : la retraite générale.

« Sa Majesté ordonne : La II^e armée se retirera derrière
« la Vesle, son aile gauche à Thuisy. La I^e armée recevra
« les instructions de la II^e armée. La III^e armée, en liaison
« avec la II^e, tiendra la ligne Mourmelon-le-Petit, Fran-
« cheville-sur-Moivre. La IV^e armée, en liaison avec la III^e,
« au Nord du canal de la Marne au Rhin jusque dans la
« région de Revigny. La V^e armée restera sur les positions
« atteintes. Le V^e corps et la réserve générale de Metz
« (33^e D. R.) sont destinées à l'attaque des forts Troyon,
« Les Paroches, Camp des Romains. Les positions occu-
« pées par les armées devront être fortifiées et l'on devra
« s'y maintenir. Les premières fractions de la VII^e armée
« (XV^e corps et VII^e R.) atteindront, vers le 12 septembre
« dans la matinée, la région de Saint-Quentin ».

Nous sommes au troisième moment historique de la crise.

Le premier est le 5 septembre à 23 h. 30, quand von Kluck arrête son offensive et rappelle deux corps sur la Marne.

Le deuxième se produit le 9 à midi; la retraite de Bülow sur la Marne, celle imposée à von Kluck, de l'Ourcq sur

Soissons, le trouble évident qui règne dans le commandement. C'est, en fait, le point décisif de la crise.

Enfin, le 10, à 17 h. 41, réalisant les conséquences nécessaires des replis de Kluck et de Bülow, c'est l'empereur lui-même qui tape l'heure de l'arrêt général de l'offensive.

C'était la fin du rêve! On ne s'y trompa pas.

Journée du 11 septembre. — En même temps que cet ordre, ou peu après, et bien qu'il y fût précisé que la I^{re} armée recevrait ses instructions de Bülow, il semble que le G. Q. G., qui n'ignorait pas le caractère indépendant de von Kluck, lui envoya un ordre particulier, impérial. Nous ne le connaissons pas, mais nous devinons son existence, parce que le G. Q. G. avisait Bülow qu'il venait d'ordonner à Kluck de continuer sa marche le 11 pour passer l'Aisne, puis, tout en restant au Nord de cette rivière, de se rapprocher de l'aile droite de la II^e armée. Nous connaissons, par contre, la réponse de Kluck. Très discipliné, il la fait passer par Bülow. Ce télégramme, suggestif dans tout son développement, est ainsi conçu :
« La I^{re} armée de Votre Majesté a repoussé sur l'Ourcq et
« la Marne des fractions des armées françaises et an-
« glaise, fortement dotées en artillerie lourde, après un
« combat de cinq jours, du 5 au 9 septembre. La I^{re} armée
« se met en marche pour couvrir le flanc droit de la
« II^e armée, conformément aux instructions du G. Q. G.
« La remise en ordre des unités de l'armée et des trains
« exigera plusieurs jours. Les chefs et la troupe ont fourni
« les plus grands efforts ».

En même temps, Kluck avise Bülow que la I^{re} armée se reconstituera sur l'Aisne en laissant de fortes arrière-gardes, et qu'il installera le 11 son Q. G. à Fontenoy (entre Vic et Soissons). Il l'informe que l'ennemi qui s'avance venant de Château-Thierry et plus à l'Ouest comprend un à deux corps d'armée et plusieurs divisions de cavalerie. Mais pas un mot des dispositions qu'il prévoit pour cou-

vrir ultérieurement le flanc droit de la II^e armée, ce à quoi il vient de s'engager dans sa réponse à l'empereur.

La marche de la I^{re} armée s'exécute le 11 et, le soir, elle amène cette armée sur l'Aisne, le IX^e corps vers Attichy, le IV^e R. à l'Est de Vic-sur-Aisne, le IV^e, le II^e et le III^e assez en désordre entre Fontenoy et Soissons.

Dans cette même journée, la II^e armée continue sa marche vers la Vesle, la droite (Ouest) vers Trigny, une division allant vers Braisne et Fismes, l'aile gauche vers la région Est de Reims. Elle ne comptait atteindre la rivière que le 12; toutefois, sous la pression de l'ennemi, on force la marche et on sera sur la Vesle dans la nuit du 11 au 12.

On demandait encore un effort à la cavalerie pour couvrir la retraite des deux armées; mais cette cavalerie était à bout de souffle.

Au II^e corps de cavalerie, à l'aile droite, la 4^e division de cavalerie ne se sentait plus en état de faire l'arrière-garde. Elle s'était portée déjà au Nord de l'Aisne et demandait, de Rethondes où elle se trouvait dans la nuit du 10 au 11, à être chargée d'assurer la sûreté du flanc droit, afin de pouvoir remettre de l'ordre dans ses unités. On fit droit à sa demande. Cette division ne poussera d'ailleurs ses patrouilles vers la droite que jusqu'aux lisières des forêts de Laigle et de Compiègne. La 2^e division de cavalerie demandait l'autorisation de se mettre en cantonnement bivouac, en abandonnant tout service de sûreté; quant à la 9^e, nous allons voir ce qu'en pense le commandant du corps de cavalerie.

Marwitz lance dans la nuit, le 11 à 3 h. 45 *en clair*, le radio suivant que nous vîmes passer avec satisfaction :
« Aucun ennemi à Soissons. Quelle est la situation? Où
« allons-nous? Je suis incapable d'agir, car par suite de
« l'encombrement des routes, la journée d'hier a été la
« quatrième où je n'ai eu de vivres, ni pour les hommes,
« ni pour les chevaux. Chez Schmettov (commandant de
« la 9^e division de cavalerie), 167 chevaux sont tombés

« d'épuisement. En cas de passage de la rivière, il est
« nécessaire de nous faire recueillir par l'infanterie.
« Réponse de suite ».

Un pareil message en clair, d'un chef tel que Marwitz, en dit long sur l'état matériel et moral de la cavalerie le matin du 11. Aussi von Kluck lui répond-il aussitôt de se replier au Nord de l'Aisne par Soissons : il y trouvera des vivres. Un soutien d'infanterie est constitué au Sud de Soissons par les 3^e et 5^e divisions d'infanterie; Braisne et Fismes vont être occupés par le VII^e corps.

Ce « pas d'ennemi à Soissons », par lequel débute le radio de Marwitz est assez curieux. On se demanderait d'où cet ennemi serait tombé, si l'on ne pouvait attribuer cette inquiétude à l'émotion que la 5^e division de cavalerie française avait dû produire du 8 au 10 sur tout l'arrière de la I^{re} armée. C'est précisément le 10 qu'elle avait traversé, en se repliant, toute la forêt de Compiègne.

Au I^{er} corps de cavalerie, la situation était encore plus mauvaise. La division de cavalerie de la garde, dans la nuit du 10 au 11, s'excusait de n'avoir pas pu attaquer l'ennemi au Sud de Fère-en-Tardenois, à cause de l'état de ses chevaux, et, dès le soir du 11, elle est au Nord de Fismes, en arrière de l'infanterie.

La 5^e division de cavalerie avait pu s'engager le 10 contre une colonne ennemie d'infanterie et d'artillerie qui venait de Jaulgonne. Mais le 11, elle se fait surprendre en rassemblement par le feu de l'artillerie ennemie à Bruys. Cette division est complètement bousculée et fuit d'une seule traite jusqu'à Vassogne, à plus de 20 kilomètres de Bruys, mettant la Vesle et l'Aisne entre elle et l'ennemi. Le coup fut sérieux car, de plusieurs jours, on ne va plus en parler que pour dire qu'elle est au repos. D'après le témoignage de l'officier d'état-major du I^{er} corps de cavalerie, le bataillon de Schützen de la garde, affecté à la 5^e division de cavalerie, disparut jusqu'au dernier homme.

Pendant cette journée du 11, Moltke lui-même était venu à Reims, dans l'après-midi, pour rencontrer Bülow. C'est la seule fois que nous voyons le chef d'état-major général des armées allemandes se déplacer. C'est sans doute l'effet du rapport du lieutenant-colonel Hentsch. Ce rapport avait dû être si noir que Moltke voulut se renseigner personnellement.

Jusque là, ni Moltke, ni le chef du bureau des opérations, ni le quartier-maître général ne s'étaient jamais rendus aux armées. « Quel contraste, écrit Baumgarten, « avec ce qui se passait chez l'ennemi. Joffre, d'une activité inlassable, se portait partout où il le fallait pour se « renseigner, activer, coordonner... Ses représentants au « G. Q. G. pourvoient à tout pendant ses absences ».

Moltke fait part à Bülow de la manière dont il envisage la situation : « Des renseignements certains montrent que « l'ennemi va attaquer avec de grandes forces l'aile gauche « de la II^e armée et la III^e pour y percer notre front. En « raison de l'étendue du front de cette armée, cette manœuvre ne paraît pas dépourvue de chances de succès. « Si le centre allemand recule en s'appuyant fortement à « l'aile gauche de la II^e armée vers Thuisy et se prolonge « de là vers Suippes, Sainte-Menehould et à l'Est, on peut « s'opposer à cette manœuvre. Plus tard, une nouvelle « offensive partant de l'aile droite aura de grandes probabilités de réussite ». Le général de Moltke avait demandé l'avis des commandants des armées I à IV.

Bülow nous dit que c'est de Reims même, à la suite de cet entretien, qu'à 17 heures, le 11, de Moltke lança l'ordre suivant : « La III^e armée se portera sur la ligne Thuisy, « Suippes; la IV^e sur la ligne Suippes, Sainte-Menehould, « la V^e de Sainte-Menehould vers l'Est ». En réalité, Moltke avait probablement lancé l'ordre de retraite des III^e, IV^e et V^e, vers 10 heures, avant de se rendre à Reims, car l'exécution en commença dès la matinée du 11.

Par rapport à l'ordre envoyé la veille, celui-ci faisait

replier les trois armées de gauche. C'était pour la IV^e un bond de 40 kilomètres en arrière de Vitry-le-François, Revigny à Suippes, Sainte-Menehould, et un recul correspondant pour la V^e. C'était surtout l'abandon de toute idée d'offensive. Le lieutenant-colonel Hentsch, au cours de sa conversation avec le général von Kuhl, le 9, le faisait déjà prévoir.

Cet ordre fut le dernier que signa Moltke. Le 12, il était relevé pour raisons de santé, et le général von Stein, premier quartier-maître général, le remplaçait jusqu'à la prise de commandement par Falkenhayn, le 14 au soir. Ce choix surprit, nous disent le général v. Cramont et le lieutenant-colonel Wetzell. Falkenhayn avait été très apprécié dans le poste de ministre de la Guerre qu'il occupait depuis 1913, mais l'armée avait des doutes sur ses capacités de général en chef. On nous le montre cependant comme un soldat parfait, une forte personnalité douée d'une volonté énergique, d'une grande puissance de travail, ambitieux certes, mais plus pour son pays que par intérêt personnel. Ces qualités de caractère elles-mêmes amenèrent avec Hindenburg, Ludendorff et avec l'Autrichien Conrad von Herzendorff, des frictions qui entraînèrent sa retraite.

Le général von Stein fut relevé de ses fonctions de premier quartier-maître général. On ne comprit pas pourquoi Ludendorff ne fut pas alors, sous une forme ou sous une autre, rappelé à la tête du bureau des opérations qu'il avait si brillamment dirigé pendant de longues années avant la guerre et qui était alors si mal occupé par v. Tappen. Celui-ci ne fut déplacé qu'en août 1916, à l'arrivée de Hindenburg.

VERS LA STABILISATION

La retraite devait se poursuivre, en réalité, au delà de la ligne qui venait d'être fixée.

La III^e armée transporta son Q. G. à Bétheniville le 12 au matin. La IV^e armée transporta le sien à Dampierre-le-Château dès le 11. En somme, dès le 11, toutes les armées ont effectué leur retraite sans être serrées de trop près, bien que l'ennemi garde le contact avec leurs arrières-gardes et les suive pas à pas.

Journée du 12 septembre. — Dans l'après-midi du 11, Kluck avait signalé : « Tout est tranquille devant le « front ». Ce calme n'allait pas durer longtemps.

Dans la soirée du 11, les Français canonnaient Compiègne, des cyclistes se présentaient devant Braisne, la cavalerie devant Fismes.

Le Q. G. de la I^e armée se transporte à Juvigny, au Nord de Soissons. L'armée est sur l'Aisne, entre Attichy et Condé; toutefois, elle est fortement pressée. Dans l'après-midi du 12, Kluck informe Bülow que son armée est attaquée sur tout son front par des forces importantes françaises et anglaises; le IX^e corps, à droite, a été rejeté de l'Aisne sur Moulin-sous-Touvent; les ponts sur l'Aisne entre Compiègne et Attichy ont été détruits.

A ce moment, Kluck reçoit de Bülow l'ordre d'avoir à détacher, dès le jour même, la plus grande partie de ses forces vers Saint-Thierry, à 8 kilomètres à l'Ouest de Reims! Kluck répond qu'il est vigoureusement pressé sur le front Attichy, Soissons, que des forces ennemies importantes ont passé la Vesle à Braisne et à Fismes, qu'il attendra le 13, la bataille sur le front Attichy, Condé, que Condé est déjà à 10 kilomètres à l'Est de Soissons; qu'il pourrait, à la rigueur, prolonger un peu son aile gauche vers l'Est, mais qu'il lui est vraiment impossible de pousser jusqu'à Saint-Thierry.

C'était en effet beaucoup lui demander.

A la II^e armée la journée a été plus calme. Le Q. G. a été transporté le 12 à Warmeriville. Les ponts de Braisne et de Fismes, qui devaient être tenus par le VII^e corps, ne

paraissent pas l'avoir été sérieusement; la droite de l'armée ne se prolonge pas au delà de Trigny. C'est pourquoi Bülow voulait attirer Kluck vers l'Est.

Des III^e et IV^e armées, on sait seulement que les colonnes en sont enchevêtrées. La IV^e armée se plaint que les Saxons encombrant sa route, Courtisols, Suippes, Attigny, ce qui cause des retards considérables.

Le VIII^e corps de la IV^e armée et le XIX^e corps de la III^e armée se disputent le passage; il en résulte une scène extrêmement fâcheuse sur la route même entre les deux commandants de corps d'armée. On en vient à des mots regrettables; les Saxons trouvent l'occasion de reprocher à leurs voisins leur peu de camaraderie dans les journées précédentes. A en croire Baumgarten, la IV^e armée était très pauvrement commandée et ne savait que crier, au secours.

C'est que le G. Q. G. n'a pas fixé de zones de marche. Il n'y pense que le 12 à 23 heures. Au cours de toute cette journée du 12, nous n'avons de lui aucun autre signe de vie qu'une communication adressée à la II^e armée pour lui dire qu'on signale la présence de la 2^e division anglaise à Paris. Le général von Bülow a dû trouver cette information, d'ailleurs inexacte, d'un intérêt douteux.

Ces zones de marche, dont la détermination eût été capitale dès le début de la retraite sont :

« Pour la II^e armée, route la plus orientale : Nauroy,
« Pont-Faverger, La Neuville, Juniville, Ménil, Ambly,
« Amagne.

« Pour la III^e armée, route la plus orientale : Jonchery-
« sur-Suippes, Souain, Est de Somme-Py, Semide, Sainte-
« Marie, Vouziers, Terron, les Alleux.

« Pour la IV^e armée : Chaudefontaine, Ville-sur-Tourbe,
« Servon, Condé, Autry, Lançon, Senne, Grandpré, Thé-
« norgues ».

Quant à la ligne de séparation des I^e et II^e armées, c'est à Bülow de la fixer. De ce côté il n'y a pas d'empiètements à craindre.

Journée du 13 septembre. — Von Kluck attend l'attaque sur les hauteurs de la rive Nord de l'Aisne, d'Attichy à Condé.

Dans la matinée, le front est assez calme. Quelques fractions d'infanterie ont bien réussi à franchir l'Aisne à l'Est de Vic; c'est peu important. Sur la droite, la 4^e division de cavalerie, qui est à Nampcel, signale le passage de l'Oise, à Ribécourt, par de la cavalerie; c'est à surveiller. Toutefois, à gauche, la situation est beaucoup plus grave. Marwitz, qui se trouve avec les 2^e et 9^e divisions de cavalerie à Braye-en-Laonnois et Cerny, annonce l'approche, vers 11 heures, de troupes ennemies importantes en marche vers Oeuilly et Bourg-et-Comin. Ces villages sont sur l'Aisne. A midi, les fantassins français sont dans la vallée et la cavalerie a pris pied sur la rive droite.

Bülow, très inquiet, demande à la 1^{re} armée d'attaquer par son aile gauche; mais Kluck répond, vers 18 heures, que cela lui est impossible, que sa gauche est débordée vers Craonne; qu'à droite, il a fallu reculer, abandonner les hauteurs au Nord d'Attichy, Vic. En fin de journée, « l'ennemi, déclare-t-il, m'attaque sur le front Nampcel, « Nouvion, Cuffies, Vailly ».

Kluck pousse même un cri de détresse : : « La 1^{re} armée « est attaquée par un ennemi très fort ». Puis, plus tard: « Où est la VII^e armée? » Elle arrivait.

L'état-major de cette armée est celui de la VII^e, laquelle a opéré dans les Vosges jusqu'ici. Il débarque à Saint-Quentin, dans la soirée du 13. La VII^e armée est placée, comme la 1^{re}, sous les ordres de Bülow. « Mais, dit Baumgarten, la subordination de la VII^e armée à Bülow, pas « plus que celle de la 1^{re}, n'eut de résultats utiles, parce « que celui-ci conserva le commandement immédiat de « la II^e armée et qu'il persista à tout considérer du point « de vue de cette armée, comme il l'avait fait dans toute « la campagne. » Le VII^e R. paraît le premier, il avait fait le siège de Maubeuge. Rendu disponible, le 7, par la

capitulation de cette place, il s'est mis en marche vers le Sud; dès le 13, dans l'après-midi, au moment où nous en sommes, son avant-garde atteignait Bray-en-Laonnois.

L'armée comprend en plus du VII^e R. : la 7^e division de cavalerie, qui doit arriver à Noyon le 14 au matin, le IX^e R., entré en Belgique à la suite de la I^{re} armée, et qui vient par voie de terre de la région de Lille; il arrivera le 14 au soir vers Noyon; le XV^e corps, venant des Vosges, celui dont nous avons vu le transport retardé par l'attaque des Belges et par un accident à Mons; il est dirigé vers Saint-Quentin. Dans l'esprit du G. Q. G., cette armée devait servir à reprendre l'enveloppement par la droite; mais, les circonstances amènent à porter le XV^e de même que le VII^e R. entre les I^{re} et II^e armées; les premiers éléments du XV^e seront en mesure de s'engager le 14 au soir. Enfin, anticipant sur les événements, le I^{er} bavarois commence à s'embarquer à Metz le 14. A son arrivée à Namur, il devra trouver des ordres du commandant de la VII^e armée lui indiquant la direction à prendre. Cependant, il sera retardé, lui aussi, car des menaces sérieuses sur les communications en Belgique, vers Gand, obligeront à le laisser provisoirement à la disposition du gouverneur de la Belgique.

Des trois corps qui arrivent, VII^e R., IX^e R., XV^e, les deux premiers ont été très peu éprouvés jusqu'ici.

Dans cette situation difficile, alors qu'il a tant de peine à se maintenir, Kluck reçoit, dans la soirée, l'ordre de Bülow d'étendre sa gauche jusqu'à hauteur de Fismes, tout en se maintenant sur sa position actuelle. Il ne veut rien entendre de cette extension; rasséréiné par l'approche du VII^e R., Kluck espère tenir, mais si ce corps le soutient. Dès qu'il a eu connaissance de son arrivée, vers midi, le commandant de la I^{re} armée a télégraphié à von Bülow qu'« il était urgent de l'appeler ». Le soir, vers 11 h. 1/2, à la réception de l'ordre de Bülow, il lui répond : « Veuil-

« lez transmettre au G. Q. G. que la I^{re} armée a maintenu
« ses positions le 13 au Nord de l'Aisne. Des forces enne-
« mies importantes marchent à l'attaque sur Soissons et
« Vic. Le flanc droit de l'armée est replié du côté de
« Compiègne, d'où l'ennemi débouche. Des fractions de
« la I^{re} armée exécuteront demain une contre-attaque.
« Le VII^e R. se joindra-t-il à cette attaque à l'Est de
« Vailly? ».

Tout est curieux dans cet ordre; son début d'abord :
« Veuillez transmettre au G. Q. G. ». On sent la résis-
tance constante de Kluck à l'ordre qui l'a subordonné à
la II^e armée; il ne veut considérer Bülow que comme un
intermédiaire entre le G. Q. G. et lui. A son appréciation,
c'est lui, Kluck, qui a sauvé la situation par sa rapide
décision et sa belle manœuvre sur l'Oureq et c'est Bülow
qui l'a compromise. Le plus curieux est que telle sera,
semble-t-il, l'opinion du Haut commandement. La man-
œuvre de Kluck du 6 au 9 septembre sera portée aux nues,
et l'on oubliera que seule sa désobéissance a causé la
défaite; il conservera son commandement et, peu à peu,
on retirera tous ses corps à Bülow qui disparaîtra du front.
Fallait-il que le G. Q. G. allemand eût tremblé à l'annonce
de l'attaque Maunoury, pour que, de toute cette crise, il
ne restât à Kluck que l'auréole du sauveur. Après la
guerre, Bülow sera le bouc émissaire; il est vrai qu'il est
mort¹, alors que Kluck plastronne.

On sent aussi, dans ce rapport du 13 au soir, que la
I^{re} armée n'est pas assurée de conserver ses positions. Sa
droite est menacée, son front très pressé; on tentera bien
des contre-attaques avec des fractions, mais à condition
que le VII^e corps y participe.

La II^e armée paraît s'être un peu reprise dans cette

¹ Bülow n'est mort que le 31 août 1921, mais il était très malade depuis 1916.

journée du 13; elle est concentrée entre Trigny et Thuisy; à droite, elle est toujours en l'air; à gauche, elle est bien reliée avec la III^e armée.

Les III^e et IV^e armées avaient exécuté leur repli, le 12, sur la ligne Thuisy, Suippes, pour la III^e armée; Suippes, Sainte-Menehould, pour la IV^e. Cependant la IV^e se trouve trop avancée, et le front des deux armées sera porté, dans la journée du 13, sur la ligne Prosnes, Souain, et Souain, Binarville (16 kilomètres Nord de Sainte-Menehould). Cette ligne était fortement au Nord de la ligne Thuisy, Suippes, Sainte-Menehould, fixée par le G. Q. G. dans son ordre du 11 à 10 heures. C'est la pression subie par la IV^e armée qui obligea de reculer si loin.

Il y eut, à ce sujet, des difficultés entre les états-majors des III^e et IV^e armées. Les Saxons, moins poussés et très fatigués, voulaient stopper. A peine étaient-ils sur une position et avaient-ils commencé à s'y organiser que, sous la pression de la IV^e armée, ils devaient reculer encore. Il y eut de vives protestations. Le lieutenant-colonel Dommes, agent de liaison du G. Q. G. pour les III^e et IV^e armées, dut se dépenser dans ces journées et courir d'un des Q. G. à l'autre, pour réaliser l'accord.

Les positions ainsi occupées par les III^e et IV^e armées étaient celles de la stabilisation.

Il en fut de même à la V^e armée. La ligne à occuper par elle fut arrêtée, d'accord entre le chef d'état-major de l'armée et le représentant du G. Q. G. Le kronprinz, commandant la V^e armée, se tint en dehors de ces mesures auxquelles il aurait été opposé. Il était très monté, paraît-il, contre le G. Q. G. dont il déplorait l'insuffisance. Pour lui, la guerre était militairement finie par l'échec de la Marne. Il était si furieux après le G. Q. G., qu'il aurait songé à faire arrêter les représentants du G. Q. G. venus à son quartier général.

Ajoutons que ce même jour (13 septembre), les Saxons

perdirent leur général von Hausen, qui fut remplacé par le prussien von Einem.

Journée du 14 septembre. — Cette journée est marquée par l'intervention de la VII^e armée. C'est d'abord le VII^e R. qui attaque sur Vailly avec une partie du III^e corps à sa droite. L'attaque échoue; von Kluck en est très ému. Il télégraphie à Bülow : « En raison des masses engagées « contre moi, la pression ennemie contre la II^e armée est « peut-être moins violente. Une attaque par la II^e armée « me soulagerait considérablement ».

La II^e armée en est incapable. Bülow fait appel à la VII^e. Le XV^e corps arrive justement à Aizelles (au Nord de Craonne). Il doit se porter à Juvincourt où des forces importantes ennemies sont signalées, soutenu à sa gauche par Marwitz, à Berriex. Toutefois, les 2^e et 9^e divisions de cavalerie, fatiguées, collent à l'infanterie et pourtant l'ennemi est signalé à Amifontaine et même à la Malmaison. Il souffle alors comme un vent de panique devant cette pénétration en coin de forces ennemies que la peur grossit démesurément. C'est Bülow qui appelle la VII^e armée au secours vers Guignicourt, Berry-au-Bac. Celle-ci répond : « Impossible, ne comptez pas sur une marche « du XV^e sur Berry-au-Bac. C'est la II^e armée qui doit au « contraire attaquer avec son aile droite pour dégager « la VII^e ».

Bülow n'a décidément pas plus de succès avec von Heeringen qu'avec Kluck. Quand il crie « A l'aide », on lui répond « Au secours ».

Pourtant la situation de la VII^e armée est bonne. Dans la soirée elle occupe Corbeny et Juvincourt; le trou n'est pas encore fermé, mais il se rétrécit.

Pour terminer l'exposé de la situation le 14 soir, il reste à voir la droite de la I^e armée. Toute la journée, Kluck a été inquiet. Des attaques, parties de la région de Moulin-sous-Touvent, Tracy-le-Mont, et au Nord, l'ont

obligé à replier encore sa droite. On signale trois divisions de cavalerie à Noyon, et au Nord-Est de Roye, soutenues par de l'infanterie territoriale, venues de Montdidier, Amiens. Mais là aussi les renforts arrivent. La 7^e division de cavalerie est poussée vers Ham. Le IX^e R. approche et compte intervenir à Noyon, le matin du 15.

Le soir du 14, la I^{re} armée occupe donc à peu près les positions qu'elle conservera lors de la stabilisation, Q. G. à Vauxaillon; IX^e à Nampcel, Morsain; IV^e R. à Nouvion; IV^e au Nord-Ouest de Soissons; II^e Cuffies et Nord-Est Soissons; III^e à Condé.

Journée du 15 septembre. — Les deux corps de la VII^e armée, envoyés pour boucher la trouée entre les I^{re} et II^e armées, avaient été insuffisants pour remplir cette mission. L'inquiétude causée par la pénétration en coin des Français dans la direction de Sissonne avait déterminé le G. Q. G., dès le matin du 14, à prélever des forces sur les III^e et IV^e armées, que la marche en arrière avait amenées à occuper des fronts plus restreints.

Le XII^e corps saxon avait été mis en marche vers Warmeriville dès le matin du 14. Sur la IV^e armée on préleva le XVIII^e corps que l'on porta vers le Nord-Ouest.

Le matin du 15, le G. Q. G., inquiet de la position de la I^{re} armée, l'autorise à abandonner l'Aisne si elle le juge nécessaire et à se porter sur La Fère. Dans cette hypothèse, les II^e et VII^e armées tiendront la ligne Laon-Reims. On sait que ce ne fut pas nécessaire.

L'important est d'arrêter la poussée au centre. La II^e armée doit attaquer pour dégager la VII^e, déjà considérée comme aventurée. Bülow consent, mais en exprimant le désir de voir la I^{re} armée coopérer également à cette opération de dégagement en attaquant par sa gauche. L'intervention à 15 heures du XII^e corps produit la retraite des Français de Craonne.

Bülow, qui ne veut pas lâcher Kluck, lui télégraphie

que la victoire sera complète si les II^e et III^e corps attaquent sur Fismes. Mais Kluck demeure inébranlable, « sa gauche « étant contenue par des forces trop importantes ».

A ce moment, on signale l'arrivée pour le 15 soir du XVIII^e corps à Boult-sur-Suippes et Roisy. Cette fois, c'est trop. Les batailles « de la Marne » sont finies.

CONCLUSION

Quelles furent, du point de vue allemand, les causes de l'échec de l'offensive ?

En premier lieu, l'insuffisance du général von Moltke : il manqua de caractère en prélevant, dès le 25 août, deux corps et une division de cavalerie pour les envoyer en Russie.

Si les Allemands diffèrent d'avis sur la nécessité de ce prélèvement, l'opinion unanime est que ces deux corps auraient dû tout au moins être enlevés aux armées du Sud. C'est ce que Schlieffen aurait fait : « Renforcez la « droitel » On ne risquait rien à évacuer la Haute-Alsace jusqu'à la Bruche, à reporter en Lorraine la défense sur la ligne Metz-Donon. Les puissantes fortifications, élevées à grands frais sur le Haut-Rhin, à Molsheim, à Metz, avaient été précisément conçues pour permettre de ce côté la défensive avec peu de forces.

En outre, Moltke se désintéressa de la direction des armées. C'est ainsi qu'on vit l'armée saxonne constamment ballottée de l'Ouest à l'Est et de l'Est à l'Ouest, harcelée par ses deux voisins trop impressionnables, qui crient « au secours », au moindre incident, et ceci pendant des semaines, sans que le G. Q. G. intervienne. N'ayant donné que quelques directions générales, ce dernier aurait dû, au moins, veiller à leur exécution. Mais il était trop loin, à Coblenz, à Luxembourg; les communications télégraphiques, trop longues, fonctionnent mal; la T. S. F. ne rend pas bien. Le G. Q. G. manque

d'énergie et laisse ses commandants d'armée lui désobéir sur les points essentiels, sans leur faire sentir le caveçon. Dès que la volonté ennemie intervient, que la machine grince, il perd la tête et se laisse aller au gré des événements, à la remorque de commandants d'armée désemparés et mal placés pour juger l'ensemble. Ce G. Q. G. avait eu, il est vrai, la sagesse de donner, dès l'entrée en Belgique, le commandement des deux armées d'aile marchante à Bülow; ce n'était là évidemment qu'une demi-mesure, mais qui pouvait cependant assurer l'unité de direction. Or, il retire ce commandement à Bülow le 27 août et ne prend pas lui-même en mains les rênes qu'il lui a ainsi enlevées; il laisse von Kluck opérer en dehors du plan général depuis le 28. Au moment de la crise produite par la conduite imprudente de Kluck, il ne l'empêche pas d'emmener sur l'Ourcq précipitamment la totalité de ses forces, alors que ce n'était pas nécessaire. Il cède immédiatement à la demande de retraite de toute son armée que lui adresse Bülow, impressionné par la menace anglaise, alors qu'un simple retrait de la droite de la II^e armée aurait suffi. Enfin, le G. Q. G. allemand étend prématurément la retraite à toutes les armées sans laisser à celles qui étaient en bonne posture le temps d'exploiter leur succès dans le sens de l'idée générale.

La deuxième cause de l'échec fut l'indépendance des commandants d'armée par rapport au commandement supérieur et le peu d'entente qui régnait entre eux.

C'est Bülow qui se bat sur la Sambre deux jours plus tôt qu'il ne l'a dit à son voisin et qui oublie de l'en prévenir. C'est Kluck qui n'écoute pas un grand chef sans prestige; qui opère tout seul, suivant son idée, courant d'abord à un hallali imaginaire, puis se dérobant, sans se soucier de son voisin, qu'il laisse en plan dans une situation critique. C'est Kluck, qui gémit et proteste ensuite en recevant l'ordre d'une retraite générale que son égoïsme

a seul provoquée. Ce sont, en outre, les démêlés, les reproches que ces deux commandants d'armée s'adressent tout au long de ces journées de septembre. Triste spectacle auquel l'armée allemande n'était pas accoutumée.

Mais avant de fermer la page sur ces reproches adressés par les Allemands eux-mêmes à leur Haut commandement, quelle est, en toute équité, la valeur de ces critiques sévères ?

Le Moltke de 1914 mérite-t-il l'anathème que lui ont lancé ses compatriotes ? Fut-il réellement si inférieur à l'oncle ? N'eut-il pas simplement le tort d'appliquer une méthode de commandement dont la passivité du commandement français avait assuré le succès en 1870 ? Le maréchal Foch a déjà répondu il y a vingt ans.

Dans ses leçons à l'École supérieure de guerre, étudiant la guerre de 1870 et la stratégie de Moltke, il nous disait :
« Pour qu'il y ait ensemble, il faut qu'il y ait entente,
« consultation et soumission du subordonné à une direc-
« tion supérieure qui ne se borne pas à faire des plans,
« mais qui commande effectivement. Que dirait-on d'un
« chef d'orchestre qui, après avoir indiqué le morceau
« de musique à jouer, se tiendrait au loin derrière son
« orchestre, abandonnant aux exécutants le soin de par-
« tir et de s'accorder quand et comment ils l'enten-
« draient ? »

Ne croirait-on pas lire ici la critique des opérations des II^e et III^e armées du 20 au 23 août ?

« Or, continue Foch, *c'est ce que fit Moltke en 1870.*
« La guerre ne fut donc pas véritablement dirigée par lui.
« Ce sont les sous-ordres qui prennent les initiatives.

« En présence de ces initiatives qui sont, dans le fond,
« de vraies désobéissances, l'attitude de Moltke est bien
« curieuse à observer. Systématiquement on le voit
« s'abstenir de récriminer contre les faits accomplis et
« d'en blâmer les auteurs. Non seulement il couvre de sa
« propre autorité les erreurs et les fautes de ses subor-

« donnés, évite de les blâmer, mais il les approuve; ce
« qui les engage à recommencer de plus belle ». C'est le
cas de von Kluck lorsque, conversant vers l'Oise le 30
août, il démolit le plan arrêté par l'ordre du G. Q. G. du
27, et c'est l'excuse de toutes ses désobéissances ulté-
rieures.

« Il désire conserver et développer leur esprit d'ini-
« tiative, persuadé qu'il en sortira la victoire. Cette vic-
« toire sera donc le résultat non pas de ses combinaisons
« à lui, qui ne sont presque jamais suivies par les exécu-
« tants, mais d'autres combinaisons improvisées par eux.
« A défaut de gros succès stratégiques qui ne peuvent
« découler que d'un plan d'ensemble, coordonné par le
« généralissime, il se produira une série de succès tacti-
« ques qui finiront par ébranler, par démoraliser quand
« même l'adversaire ».

Ces considérations constituent une véritable divination
de la campagne de 1914.

Mais pourquoi le Moltke de 1914 eut-il tort de suivre la
méthode de l'oncle? Pourquoi ce qui réussit si bien en
1870, échoua-t-il en 1914? Parce que, nous dit le maré-
chal Foch, le succès, il y a 50 ans, fut dû pour la plus
grosse part « aux fautes, à l'inertie lamentable de l'adver-
« saire, à la complète passivité de tous les chefs français ».

En 1914, au contraire, on voit du côté français une
solidarité, une activité, une énergie admirables. C'est par
exemple Dubail, le 23 août, qui ordonne à ses troupes
fatiguées par leur retraite et leurs combats, d'attaquer le
flanc gauche du prince de Bavière qu'on croit se préci-
pitant sur Nancy. Quant, à l'opposé de ce qu'on attend,
on s'aperçoit que les Bavares se portent vers le Sud, c'est
Castelnau qui, à peine remis de la terrible secousse de
Morhange, commande le 25 : « En avant! Partout! A
fond! »

Et quel est alors l'aveu que la constatation de ces faits
arrache à nos ennemis?



OPÉRATIONS DES I^{re}, II^{re} ET III^{re} ARMÉES ALLEMANDES, DU 29 AOUT AU 15 SEPTEMBRE 1914.



Échelle au 1/750 000.

C'est la volonté française qui a gagné la bataille. C'est la volonté française, personnifiée dans la froide impassibilité d'un Joffre pendant toute la retraite qui suit la défaite des frontières; dans son superbe : « Demi-tour! Attaquez! » qui réveille et galvanise ses soldats hallucinés de fatigue. « Quel rude gaillard! *Ein ganzer Kerl* », dit von Tirpitz. « L'eût-on cru possible? » s'écrie von Kluck.

C'est la volonté française, personnifiée dans la farouche énergie d'un Foch, qui, le soir du 8 septembre, battu sur toute la ligne, refoulé de toutes parts, obligé de reporter en arrière son quartier général, ordonne pour le lendemain l'offensive à ses troupes exténuées et télégraphie à son chef : « Situation excellent! » « Rien de plus beau! » écrit Baumgarten.

Voilà ce qui a arraché la victoire à l'Allemagne. Voilà ce qui a sauvé la France.

L'Histoire a déjà ratifié ce jugement.



TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE DU MARÉCHAL JOFFRE.....	V
---------------------------------	---

PREMIÈRE PARTIE

LES DÉBUTS

	Pages.
La faute capitale.....	1
Quelques figures.....	3
Les forces allemandes.....	10
Répartition des forces.....	14
Le plan d'opérations allemand.....	16
L'exécution de la manœuvre.....	27
La prise de Liège.....	28
La bataille des frontières.....	31
La marche à la Marne.....	31

DEUXIÈME PARTIE

OPÉRATIONS DE LA III^e ARMÉE DU 18 AOUT AU 4 SEPTEMBRE

Concentration et mise en marche.....	33
Bataille de Charleroi-Dinant.....	34
De la Meuse à la Marne.....	42

TROISIÈME PARTIE

LES I^{re} ET II^e ARMÉES DU 28 AOUT AU 15 SEPTEMBRE

La poursuite.....	50
L'arrêt.....	64
Le désarroi.....	72
La retraite.....	85
Vers la stabilisation.....	97
CONCLUSION.....	107

CROQUIS

La III ^e armée en août.....	35
Les I ^{re} , II ^e et III ^e armées du 28 août au 15 septembre (hors texte)	



R 350/24

IMPRIMERIES RÉUNIES DE NANCY



48521 /
12